

7/ Mich.

PAROLE

AGO. 23 1967

et

MISSION AVACA, MOR.

L'évangélisation
aujourd'hui



38

262.14
88265p

262.14
882650

LES ÉDITIONS DU CERF

Parole et mission

REVUE DE THÉOLOGIE MISSIONNAIRE

Trimestrielle

Janvier — Avril — Juillet — Octobre

Comité de Direction

A.-M. HENRY, P.-A. LIÉGÉ, J. THOMAS, V. COSMAO
M. PEUCHMAURD

*

PARMI NOS PRINCIPAUX COLLABORATEURS

A. AUBRY; S. DE BEAURECUEIL, o.p.; J. BISHOP, o.p.; F. BOURDEAU, c.ss.r.; M.-D. CHENU, o.p.; R. CLÉMENT, s.j.; Y. CONGAR, o.p.; J. CUOQ, p.b.; I. DALMAIS, o.p.; H. DENIS; A. DEPIERRE; A. DIOP; J. DOURNES, m.e.p.; E. DUPERRAY, s.a.m.; M. FIÉVET, s.s.c.; J. FRISQUE, s.a.m.; C. GEFFRÉ, o.p.; R. GIRAULT; D. GRASSO, s.j.; J.-P. GRAVRAND, c.ss.p.; F. HOUTART; J. JOMIER, o.p.; F. LEPARGNEUR, o.p.; L. LOCHET, J. LOEW, o.p.; H. MAURIER, p.b.; J.-P. DE MENASCE, o.p.; J. MOURoux; L. PÉROUAS, s.m.m.; G. de RASILLY, p.b.; J. ROBERT, o.p.; F. SCHILDKNECHT, p.b.; J. SPAE, c.i.c.m.; L. VEREECKE, c.ss.r.

*

CONDITIONS D'ABONNEMENT

France : 15 F. — Etranger : 16 F.
Abonnement de soutien : 18 F. — Belgique : 176,00 F.B.
— Canada, U.S.A. : \$ 4. — Le numéro : 4,00 F.

Tous les abonnements partent de janvier et ne sont servis qu'à réception du versement.

Nous remercions toutes les personnes qui peuvent offrir un abonnement de soutien. Cela nous permet de servir un abonné à moindre frais aux missionnaires qui nous le demandent.

C.C.P. : Paris 1436-36. Éditions du Cerf (*Parole et Mission*), 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII^e.

*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Parole et Mission
Éditions du Cerf
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII^e, INV. 30-53

10^e ANNÉE, N^o 38

15 JUILLET 1967

PAROLE ET MISSION

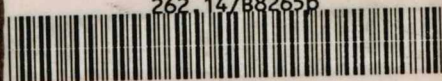
L'évangélisation
aujourd'hui



10^e ANNÉE, N^o 38

EL COLEGIO DE MEXICO

262 14/88265p



3 905 0139523 R

15 JUILLET 1967

A propos de « L'Eglise sans frontières »

Poème de Toukaram (1598-1650), mystique de l'hindouisme :

Tu fais des prières à ton Dieu
quand un homme frappe à ta porte :
si tu l'ignores, ta prière est une impiété.
Tu fais pleuvoir des pétales sur ton Dieu :
sa tête en est meurtrie comme d'une lapidation.
Tu fermes ta maison à l'hôte inattendu
et tu offres un repas rituel à ton Dieu !

Si tu distingues entre l'hôte et ton Dieu, dit Toukâ.
ta liturgie, du crachat.

BIBLIOTECA DE LA UNIVERSITÀ DEL SAHARA

1985

140/100

Sommaire

L'évangélisation aujourd'hui

F. BRAVO, <i>Panama : moins de prêtres et plus de laïcs</i>	389
M. FIEVET, <i>Réflexions sur l'éducation des non-chrétiens</i>	407
A. DANET, <i>A des laïcs en partance</i>	420
B. CATAO, <i>L'Eglise sans frontières</i>	434

L'Islam

C.-F. MOLLA, <i>Les régions en voie d'islamisation et l'Eglise</i>	452
J. JOMIER, <i>Note sur christianisme et civilisations</i> ...	470
— <i>Quelques ouvrages sur l'Islam</i>	476

Chroniques

J. LECLERCQ, <i>Impressions sur le monachisme africain et malgache</i>	480
S. DE BEAURECUEIL et J.-P. JOSSUA, <i>Les commentaires du Concile</i>	500
<i>Les lecteurs nous écrivent</i>	511
<i>Juifs et chrétiens (Bibliographie)</i>	520
<i>Les livres</i>	539
<i>Les auteurs de ce numéro</i>	588

Les auteurs de ce numéro

Francisco BRAVO, docteur en théologie à l'université de Salamanque, membre d'un groupe de théologiens latino-américains, travaille pour le Centre de recherches culturelles de Cuernavaca ; a écrit de nombreux livres.

Bernard CATAO, o. p., diplômé ès sciences sociales à l'Université catholique de Rio de Janeiro, docteur en théologie, professeur de théologie dogmatique et pastorale à São Paulo.

Amand DANET, c. ss. r., professeur de théologie morale à l'école des rédemptoristes de Dreux et à l'Institut catholique de Paris.

Michel FIEVET, Frère des Ecoles chrétiennes, ancien directeur d'école à Bangkok, actuellement directeur de Catéchistes.

Jacques JOMIER, o. p., spécialiste des questions coraniques et auteur de nombreux ouvrages.

Jean LECLERCQ, moine de Clervaux, docteur en théologie, spécialiste de l'histoire monastique et de la spiritualité du Moyen Age.

Claude-F. MOLLA, de l'Eglise réformée en Suisse, docteur en théologie, professeur d'histoire des religions.

PANAMA : MOINS DE PRÊTRES ET PLUS DE LAÏCS

Une « paroisse modèle » en Amérique latine.

SAINT-MICHEL est un district suburbain étendu, situé à l'est de la ville de Panama. D'une superficie de 19,5 milles carrés, il compte environ trente-cinq à quarante mille personnes, appartenant à l'humble classe moyenne et provenant, pour la majorité, de l'intérieur de la République.

Il y a peu d'années encore, Saint-Michel était un des districts les plus abandonnés de Panama. Son principal problème était celui du logement. Presque tous ses habitants, en effet, s'entassaient dans des « maisons sorcières » (ce que les Français appelleraient des « bidonvilles ») ainsi nommées à cause de la façon dont elles avaient été construites et de leur aspect. Poussées la nuit sur des territoires usurpés, on dirait des lutins engendrés par les ombres nocturnes. Dépourvues de solidité, à peine défendues de la chaleur, de la pluie et de l'humidité par une cloison de bois et un toit de vieux morceaux de zinc, elles s'amoncellent sans ordre ni grâce. Sans rues, sans lumière, sans eau, sans aucune sécurité et sous la perpétuelle menace d'être jetés dehors, les

MISSION EN MUTATION

paroissiens ont vécu une situation d'angoisse et d'amertume. L'ébriété, le vol, les discordes ont germé facilement dans un tel climat.

Il y a quelques six ans, le gouvernement décida de faire quelque chose pour ces quartiers. L'Institut de logement et d'urbanisme (I.V.U.) entreprit, avec la collaboration de la Banque interaméricaine de développement (B.I.D.), un plan de logements économiques, payables à long terme. On a déjà construit, à l'heure actuelle, des centaines de ces maisons. Quatre quartiers de Saint-Michel, au moins, se parent déjà de la grâce de ces modestes ensembles qui, peu à peu, gagnent les collines et les vallées du district. Il reste encore au moins douze quartiers en détresse, mais ils ont, eux aussi, secoué leur désespoir et revêtu un air nouveau d'espérance, s'attendant à être bientôt convertis, à leur tour, en autant d'autres ensembles.

Tous reconnaissent le grand rôle qu'a joué, dans le surissement de Saint-Michel, une expérience pastorale commencée il y a environ trois ans et demi. Le 1^{er} mars 1963, trois prêtres de l'archidiocèse de Chicago (auxquels vinrent s'ajouter bientôt d'autres prêtres et plusieurs religieuses de Maryknoll), donnèrent naissance à un singulier projet : celui de créer une paroisse modèle en Amérique latine. Modèle pour d'autres expériences entreprises dans ces pays par des Nord-Américains. Modèle aussi pour les prêtres autochtones, sérieusement préoccupés d'un renouvellement significatif pour notre époque. Mais non un modèle quant à la structure : les missionnaires de Chicago ont en effet obtenu la permission de faire abstraction, dans la mesure du possible, de toute structure, pour se consacrer à la recherche d'un esprit. Quel esprit ? Celui que l'abbé Michonneau, par exemple, a exprimé en ces termes : « Il n'y a pas de vie chrétienne sans communauté. »

Dans un village déchiré par les divisions et affaibli par l'insécurité, les missionnaires de Chicago se sont efforcés de créer, au niveau du quartier et du secteur, de petites églises (*ecclesiolae*) à la physionomie et à la chaleur d'une famille

authentique. « La Famille de Dieu », famille véritable, agissant comme les meilleures d'entre elles, tel est leur but et leur consigne. Et pour y parvenir, ils ont essayé, après s'être plongés à fond au cœur du peuple, de « libérer la Parole de Dieu » enchaînée en quelque sorte en chacun des hommes, du fait des mille circonstances du dehors et des innombrables problèmes du dedans. La Parole de Dieu prononcée, célébrée et vécue de maison en maison, de quartier en quartier, jamais pour des individus, toujours pour des groupes, tel a été le principal et peut-être l'unique recours de l'expérience de Saint-Michel.

La communauté chrétienne de Saint-Michel (composée de quelque trois ou quatre mille personnes adultes) constitue, à l'heure actuelle, un des phénomènes les plus significatifs dans le champ du renouvellement pastoral en Amérique latine. Elle est devenue, non sans raison, un des plus grands centres d'attraction. Pasteurs (catholiques et protestants), sociologues, théologiens, simples fidèles et même incroyants, mus par le pressentiment qu'il s'y passe quelque chose d'exceptionnel, lui rendent continuellement visite. On a beaucoup écrit sur elle, notamment aux Etats-Unis. L'auteur du présent article a terminé, voici peu, un livre, également à son sujet : *Révolution en marche : l'expérience pastorale de Saint-Michel*, publié dans la collection « Sondages » du Centre d'investigations culturelles de Cuernavaca (Mexique).

1. Défématiser l'Église.

Dès qu'ils se mirent à l'œuvre, les missionnaires s'aperçurent que pour ce qui est de Panama le catholicisme est une religion de femmes et d'enfants ; ils surent bientôt qu'il en va de même dans toute l'Amérique latine.

Sans se lancer dans de grandes théories, ils entreprirent immédiatement une vigoureuse action auprès des hommes. Il fallait défématiser l'Église. Ou plus exactement la masculiniser. Désir insolite, certes, dans les milieux latino-améri-

MISSION EN MUTATION

cains. Il semble en effet que, dans ces pays, les clercs se sentent plus à l'aise dans leurs rapports avec les masses féminines et infantiles bien qu'ils s'égosillent ensuite à réclamer, du haut de la chaire, la présence des hommes.

Le premier pas des missionnaires fut d'organiser les hommes. Certes, un grand nombre d'entre eux se trouvaient déjà inscrits dans des comités civiques acharnés à revendiquer, devant le gouvernement, les droits du district. Ils étaient au moins quinze groupements combatifs, fortement désireux d'agir. Mais ils étaient désunis entre eux. Beaucoup luttaient pour leurs intérêts particuliers. Les missionnaires réussirent à les intégrer dans une seule association, du nom de « Hommes chrétiens de Saint-Michel ». L'union rendit plus efficaces leurs revendications civiques. Ils obtinrent, par exemple, plus d'écoles pour le district. Mais il leur manquait, pour demeurer unis, une motivation suffisante. La leur était, en effet, purement externe et circonstancielle. De plus, on prétendait les soumettre à des statuts rigides et impersonnels. Pour toutes ces raisons, l'association des « Hommes chrétiens » se dissolut rapidement.

Les missionnaires comprirent alors que l'organisation était impossible sans un travail de formation préalable. Ils s'y attelèrent donc avec méthode et persévérance. Ils suscitérent, à cet effet, des groupes de discussion entre hommes, à la maison paroissiale d'abord, dans chaque quartier ensuite. Des prêtres et des laïcs y examinaient les problèmes de la communauté à la lumière de la Parole de Dieu. Cette manière nouvelle (pour eux) qu'avaient les prêtres de leur parler, prit immédiatement dans l'esprit des hommes, si portés à s'exprimer personnellement. Deux ou trois mois d'activité intense dirigée dans ce sens commencèrent à éveiller (dans un cercle très réduit encore) la conscience communautaire des paroissiens.

C'est dans cette ambiance de début de « prise de conscience » que fut prêchée la première grande Mission paroissiale. Elle ressembla très peu, heureusement, à la mission traditionnelle des pays d'Amérique latine. En premier lieu,

elle ne fut pas un mouvement indistinct de grandes masses mais une proclamation plus vivante de la Parole parmi ceux qui avaient déjà eu quelque contact avec elle dans les groupes de discussion. Pas plus de sept cents personnes y assistèrent. En second lieu, le prédicateur en fut un *laïc* très expérimenté, un Porto-Ricain qui avait travaillé longtemps dans l'évangélisation, dans son pays natal d'abord, dans les groupes latino-américains ensuite. Cette seconde circonstance surtout, unie à la grande qualité du missionnaire laïque, fut une authentique révélation pour les paroissiens de Saint-Michel. Beaucoup se dirent, comme saint Augustin : « Ce qu'il fait lui, pourquoi pas moi ? » D'autres, des jeunes surtout, se présentèrent aux missionnaires demandant ce qu'ils devaient faire pour arriver à prêcher comme don Jesus Rodriguez. Cet homme simple et fougueux, marié et père de plusieurs enfants, devint pour eux un symbole et un appel. Sa présence eut la vertu d'éveiller, parmi les laïcs, les premières vocations apostoliques.

Après la mission on put réunir jusqu'à quelque vingt-cinq hommes enthousiastes, particulièrement impressionnés par l'exemple du prédicateur laïque. On commença alors pour eux un cours intensif sur le christianisme, de trois mois environ, à raison de cinq discussions hebdomadaires de nuit. Ces vingt-cinq devinrent bientôt les premiers apôtres laïques de Saint-Michel.

2. Christianiser la famille.

Les sept premiers mois de l'expérience de Saint-Michel, les femmes restèrent dans l'ombre. Les missionnaires de Chicago n'avaient pratiquement rien fait pour elles ni pour leurs enfants.

Mais ils se rendirent compte, alors, qu'il était urgent de faire un pas de plus. Il s'avérait illusoire et dangereusement instable d'évangéliser les hommes en dehors de leur milieu naturel, la famille. De plus, l'absence du sens chrétien de

MISSION EN MUTATION

la famille se manifesta soudain comme étant, dans le district de Saint-Michel, le problème le plus profond, le fond du problème. Les premiers à s'en rendre compte ne furent pas les seuls missionnaires mais les laïcs eux-mêmes qui, dans un processus de croissante « prise de conscience » acquéraient un sens plus aigu de leurs problèmes.

Ainsi naquirent les groupes de discussion composés non seulement d'hommes mais de foyers. Ils prirent le nom de « Cours de la Famille de Dieu ».

Avant d'en commencer un dans quelque quartier, des prêtres et des militants laïques visitaient (et visitent) chaque famille du secteur, l'invitant à participer à « une discussion sur les problèmes de la paroisse ». Les paroissiens se sont habitués à voir passer dans leurs rues de petits groupes de prêtres et de laïcs visitant les familles. Et ils se montrent favorablement impressionnés par la manière d'être des prêtres : simplement vêtus d'un pantalon noir et d'une chemise blanche, naturels, joyeux, obligeants, constamment attentifs à tout ce qui se déroule autour d'eux.

Les « Cours de la Famille de Dieu » ont lieu n'importe où : dans une cour de récréation, sous l'auvent d'une maison, simplement, sans aucun appareil extérieur. Les douze ou quinze foyers préalablement invités (plusieurs ne viennent pas) se réunissent jusqu'à huit ou dix heures du soir, une fois leurs travaux terminés. Ce sont tous des travailleurs : ouvriers, conducteurs d'autobus, maîtresses de maison, maçons, lavandières... Une table et une chaise pour le dirigeant ne sont pas indispensables. Celui-ci, prêtre ou laïc, s'assied au milieu des autres et après avoir créé une ambiance cordiale, entame la discussion par une série de questions à laquelle tout participant peut répondre. Ce sont des questions tirées de leur milieu de vie. Cependant, on suit un plan, qui a été celui d'un « catéchisme » rédigé par les missionnaires, les religieuses et les laïcs de la communauté chrétienne de Latino-Américains à Chicago. Ce cours a subi d'importantes modifications par la suite, en fonction des besoins de Saint-Michel. Avec, pour axe central, le

schéma dont nous venons de parler, la discussion avance suivant un processus de dialogue spontané et familier, où chacun se sent de plus en plus encouragé à dire son opinion, ses désirs ou son fait personnel.

Ce dialogue familier possède un pouvoir de « prise de conscience » vraiment extraordinaire. C'est à dessein que nous employons cette expression de « prise de conscience » comme le fait le P. Teilhard de Chardin ou le philosophe brésilien Paulo Freire. Les participants se découvrent eux-mêmes avec leurs qualités, leurs défauts, leur potentiel humain ; ils découvrent la communauté, se personnalisent et deviennent progressivement capables de s'engager avec la Parole de Dieu qu'ils découvrent vivante et agissante en eux et au cœur de la communauté. Le « Cours de la Famille de Dieu » n'a pas été et n'est pas le monologue d'un maître devant quelques élèves, tous somnolents, qui écoutent, mais une conversation familiale. Il n'a donc pas été et n'est toujours pas un cours d'instruction mais un processus d'aptitude à l'engagement chrétien qui, à Saint-Michel, peut s'exprimer sans plus par la phrase si chère au P. Teilhard : « Etre plus c'est s'unir plus. » Ces réunions, qui s'étalent sur trois ou quatre mois, amènent un engagement d'union au Christ pour être plus, engagement par lequel se manifeste la « conversion » des participants.

A l'heure actuelle les cours donnés dans le district ne se comptent plus. Grâce à eux, des centaines d'habitants de Saint-Michel ont été et sont encore le sujet (pas seulement l'objet) d'une authentique évangélisation.

3. Petits cours d'initiation.

Les « Cours de la Famille de Dieu » se terminent habituellement par un « Petit Cours d'initiation ». Les participants aux cours des divers secteurs (et eux seulement) se réunissent (trente, quarante ou cinquante chaque fois) à

MISSION EN MUTATION

« l'Institut pastoral » de la paroisse un vendredi après-midi jusqu'au dimanche suivant dans la nuit. Que se propose-t-on ? D'aviver la conscience déjà éveillée dans les cours en vue d'un engagement explicite et solennel à vivre unis au nom du Seigneur.

Une série de conférences, presque toutes données par des militants laïques et suivies chacune de la discussion intense de chaque thème dans de petits groupes formés entre participants, présente à ceux-ci l'idéal chrétien dans toutes ses dimensions. Les conférences et les discussions se déroulent dans un climat d'amitié véritable et de joie authentique qui contribue sans doute grandement à ce que les participants du « Petit Cours » considèrent l'Eglise comme une vraie famille et formulent leur engagement au Christ-Communauté. Et c'est ce qui donne à leur engagement toute sa valeur : au lieu de s'adresser à un Christ passé ou à un Seigneur abstrait, ils s'adressent au Christ ressuscité, présent et agissant au sein de la communauté. « L'amour du Christ » devient ainsi amour et abandon à la communauté : les hommes peuvent le pratiquer à leur manière, c'est-à-dire virilement ; les femmes, de leur côté, évitent l'écueil d'une religion individualiste et sentimentale.

Ainsi s'affirme la conversion en quelque sorte déjà présente à la fin du « Cours de la Famille de Dieu ». Chacun des participants a réalisé un véritable « exode », très semblable à celui du peuple israélite : sortant de soi-même, de son égoïsme, de sa lutte isolée et de son désespoir, il vient aux autres, dans une véritable alliance avec le Seigneur du Peuple, c'est-à-dire avec le Peuple lui-même, seule manifestation réelle du Christ ressuscité.

Un des signes les plus émouvants en est les « témoignages » donnés le dimanche, par les participants du « Petit Cours », à la célébration eucharistique de nuit le clôturant. Une fois l'Evangile lu, et à la place de l'homélie, des hommes et des femmes qui n'ont jamais eu l'occasion de parler en public se placent sans crainte face à l'assemblée et proclament leur expérience personnelle. Si leurs mots

sont différents, ils rejoignent tous, quant au fond, la phrase des apôtres : « Nous avons vu le Seigneur. »

Le « Petit Cours » trouve son prolongement dans les activités communautaires. De plus, ses participants se réunissent à nouveau chaque mois pour une *Ultreya* générale, célébration liturgique mensuelle qui se déroule au Centre paroissial, autour de l'Eucharistie. On y procède chaque fois à quelque acte exceptionnel : baptême collectif, confirmation de plusieurs paroissiens ou mariage de plusieurs couples. Ces actes, auxquels tous participent comme à un événement personnel, ont la vertu de renouveler et d'approfondir le sens communautaire.

4. Le groupe des frères.

Dès les premiers « Petits Cours » donnés par le militant laïque don Jesus Rodriguez, le désir de devenir prédicateur de la Parole commença à germer dans l'esprit des hommes. Par ailleurs, beaucoup d'entre eux dirigeaient déjà les « Cours de la Famille de Dieu ».

Pour répondre à ce désir, qui se convertit bientôt en une nécessité impérieuse, on créa un cours pour les professeurs de « Petits Cours » grâce auquel il put y avoir très vite des « Petits Cours » donnés exclusivement par des apôtres laïques de Saint-Michel. Plus tard on ressentit l'urgence d'étendre le groupe des professeurs et c'est alors que surgit celui des Frères.

Les missionnaires, d'un commun accord avec les laïcs, choisirent les meilleurs des participants du « Petit Cours » et se réunirent en une assemblée, qui devait avoir la plus grande importance pour ce développement de la vie chrétienne dans le village. Le P. Léon T. Mahon, inspirateur et principal acteur de l'expérience de Saint-Michel, encouragea les soixante-quinze élus à s'engager davantage pour la communauté, leur montrant la nécessité de devenir les véritables évangélistes de Saint-Michel. On leur accorda

MISSION EN MUTATION

ensuite une semaine de délai pour réfléchir à ce qu'allaient être leurs obligations : mener une vie de témoignage, prendre part dans l'immédiat à la formation et à l'organisation de la communauté, propager plus largement les « Cours de la Famille de Dieu »...

La semaine suivante, soixante hommes s'engagèrent : des jeunes mariés, des ouvriers efficients, enthousiastes, beaucoup d'entre eux remarquables et possédés tous du désir irrésistible de faire de Saint-Michel un village-lumière, un signe visible et clair de l'Eglise vivante et « confessante » (proclamant sa foi).

Ainsi fut mis en marche le groupe d'apôtres laïques le plus compact et le plus actif de l'Amérique latine que nous connaissons. A l'heure actuelle le nombre de ces apôtres se monte à cent cinq environ. Cent cinq apôtres qui, à leur tour, ont mis en marche la plus prometteuse des révolutions en ces pays : une révolution qui tend à l'union autour du Centre des Centres.

Chaque semaine, les militants d'un secteur se réunissent une fois dans ce secteur et une autre à l'Institut pastoral avec tous les autres militants de la paroisse. Dans le premier cas ils révisent leur action concrète suivant les assignations reçues et établissent le plan de celle qu'ils mèneront dans les semaines à venir. Dans le second, dirigés par des missionnaires, en général le P. Mahon, ils approfondissent leur connaissance des Ecritures. Dans les deux cas les réunions hebdomadaires du mercredi sont pour les militants une école authentique de formation, un véritable séminaire d'où surgissent les apôtres laïques.

5. Mouvement familial chrétien.

Le militantisme des laïcs a pris la forme d'un engagement de foyers grâce au Mouvement familial chrétien. Au lieu de militants ou de militantes il y a aujourd'hui à Saint-Michel des foyers militants.

Le Mouvement familial chrétien, né en Uruguay, a eu une répercussion exceptionnelle sur les classes moyennes et hautes d'Amérique latine. A Panama, c'est aujourd'hui un mouvement florissant. Mais il n'a pas pénétré les classes humbles, ni dans ce pays, ni dans aucun autre. On a dit beaucoup là-dessus, en voulant trouver une explication. Celle que donne le P. Mahon nous paraît très plausible : le Mouvement familial chrétien se développe fondamentalement sur la base du dialogue. Or, le dialogue suppose un bon niveau de formation humaine qu'en général les classes humbles n'ont pas. Il arrive même que les autres classes en manquent aussi, peut-être en raison de l'inclination constante à la passivité qui s'accommode mieux d'écouter que d'agir.

Mais justement l'apport de Saint-Michel est, sur ce point, d'une grande originalité. Nous avons déjà signalé que la majorité de ses habitants appartiennent à la classe humble. Nous avons également signalé que, dès le début, on mène à bonne fin leur évangélisation en partant de la discussion. Aussi, bien qu'il s'agisse de gens de condition modeste, les habitants de Saint-Michel sont-ils exceptionnellement doués pour le dialogue. Cela explique le retentissement extraordinaire que le Mouvement familial chrétien a eu aussi sur eux. Les hommes et les femmes de ce village, ceux du moins qui constituent la communauté chrétienne ont, pourrait-on dire, vaincu le complexe d'infériorité. Ils savent dialoguer. Ils sont capables de s'adonner à la discussion de la Parole de Dieu et ils le font, non seulement au cours de réunions entre eux mais en intervenant dans les assemblées plus générales du Mouvement, dans la ville de Panama, mêlés aux membres des autres classes sociales. Il paraît superflu de souligner que le Mouvement familial chrétien reçoit ainsi un souffle d'authenticité et d'ecclésialité plus grandes. Grâce aux membres de Saint-Michel il a trouvé à l'insérer dans les classes humbles. A partir de là on peut se livrer à mille conjectures, toutes flatteuses, sur le rapprochement des classes en Amérique latine.

MISSION EN MUTATION

En dehors de cet avantage, plus général, le Mouvement familial chrétien à Saint-Michel marque un nouveau pas dans la consolidation de la communauté chrétienne. Celle-ci a franchi une nouvelle étape. Il ne s'agit plus seulement d'individus militants mais de foyers militants, comme nous l'avons d'ailleurs déjà dit. Beaucoup de foyers se sont déjà vu assigner tel ou tel secteur, de l'évangélisation duquel ils sont devenus les responsables immédiats.

Plus encore, en leur qualité de foyers militants plusieurs ménages ont commencé à intervenir dans le gouvernement direct de la paroisse. Voici comment cela s'est produit. Il y a environ deux mois, l'équipe missionnaire (constituée de six prêtres, quatre religieuses et deux laïcs) a éprouvé le besoin de se scinder. Au lieu de continuer à vivre dans la même maison paroissiale, les prêtres ont assumé la responsabilité des quatre secteurs en lesquels ils ont partagé la paroisse. Le secteur central a, à sa tête, le P. Mahon. Un conseil paroissial a commencé à se former autour de lui. Conseil où les autres secteurs sont représentés par des foyers militants choisis par la communauté elle-même (non pas par les prêtres ni les religieuses mais par les laïcs).

Ainsi donc la paroisse de Saint-Michel, divisée en quatre sous-paroisses, ne sera-t-elle plus dorénavant administrée ni gouvernée par les seuls clercs mais par les laïcs aussi, dont les foyers représentatifs ont un pouvoir de décision. C'est là le dernier trait et le dernier signe de croissance de l'exceptionnel dynamisme de la communauté chrétienne de Saint-Michel.

6. Des diacres « laïques ».

Le prochain échelon, postulé par la marche évolutive de ce peuple sera, à n'en pas douter, la création de diacres laïques. Il n'y a pas là de contradiction dans les termes. Si nous nous arrêtons à la notion *historique* et *juridique* de

clerc, celui-ci n'est qu'un « employé » de l'institution ecclésiastique, comme pourrait l'être l'employé d'un ministère. Etant donné que dans l'Eglise l'institutionnel établi et le charismatique libre, comme dit Rahner, ont le même droit à l'existence, on ne voit pas pourquoi il ne pourrait y avoir de clercs qui ne soient ni prêtres ni diacres et de diacres qui ne soient pas clercs. La *diakonia* ou service signifie relation directe avec la communauté ecclésiale mais pas nécessairement avec l'institution, qui n'en est que l'aspect externe. C'est dans ce sens que nous parlons des « diacres laïques », prochain échelon de la communauté ascensionnelle et convergente de Saint-Michel.

On les choisira parmi les Frères actuels. Ils sont tous mariés. Les futurs diacres de Saint-Michel seront donc tous mariés. Les apôtres laïques actuels pourraient, à la rigueur, être ordonnés *in sacris*. Leur rôle au service de la communauté deviendrait de ce fait, également, une *potestas ordinis*, mais le pouvoir ne viendrait évidemment qu'en second lieu et comme une confirmation. Avant de le recevoir, les diacres devront être (beaucoup le sont déjà) des diacres existentiels. La *potestas* que la hiérarchie pourrait leur accorder gracieusement ensuite ne ferait que ratifier ce qui existait déjà mais ne créerait pas, comme par enchantement, une nouvelle réalité.

A dire vrai, on a déjà fait depuis quelques mois, à Saint-Michel, les premiers pas nécessaires à l'ordination du premier diacre laïque : il s'agit de M. Fidel Gonzalez, un militant exceptionnel qui a participé, depuis le début, à la formation de la communauté et est, à l'heure actuelle, le coordinateur des dirigeants laïques. On a déjà adressé la demande d'ordination à l'archevêque de Panama et il est à espérer que, bientôt, Fidel Gonzalez, père de trois enfants et dont l'épouse est l'une des militantes laïques, sera reconnu par la hiérarchie comme le premier diacre ordonné de Saint-Michel.

7. Originalité de Saint-Michel.

Nous croyons, et nous l'avons exprimé dans notre livre *Révolution en marche*, que le projet de Saint-Michel est un des plus originaux et des plus significatifs de l'Amérique latine. D'une manière générale, on pourrait dire que son originalité vient de ce qu'il est né à partir de faits existants. Il n'est pas né de quelques théories préalablement élaborées, mais de l'action réelle. Nous ne voulons pas dire par là que les missionnaires ne soient pas partis de quelque présumé. Celui dont ils sont effectivement partis est que l'Eglise est et doit se manifester comme une communauté engendrée par la Parole de Dieu. Comment établir la validité d'un tel présumé qui est, en même temps, la véritable option de l'apôtre authentique ? Pour le savoir, les missionnaires ont tâché de se plonger dans le milieu. Ils y ont appris ce qu'ils devaient faire. Avant de s'ériger en maîtres, ils ont commencé par être des disciples et ont pris, avec une fidélité exemplaire, ce que le peuple, simple et humble, a voulu leur donner. C'est des gens du peuple qu'ils ont appris comment les enseigner, s'il est permis d'employer dans ce domaine de l'apostolat ce verbe dont Paulo Freire refuse l'emploi dans le sien (le domaine de l'éducation). C'est donc en cours d'action qu'ils ont appris les procédés et les méthodes d'action. Le curieux de l'affaire est qu'en agissant ainsi ils sont arrivés à leur manière (pastorale et sans prétentions académiques) aux mêmes conclusions que les grands théologiens actuels.

Quant au mouvement des laïcs, voici ce qui s'est passé. A aucun moment on n'a commencé à enseigner, par exemple, la doctrine du sacerdoce commun. Pour un peuple ignorant en matière religieuse, cela aurait été impensable. S'attaquant beaucoup plus aux racines de l'homme, on a commencé par susciter l'esprit de solidarité humaine. « Unissons-nous », cette invitation incisive et pressante on

l'a répétée et on la répète inlassablement. Puis cette résolution : « Nous deviendrons le meilleur peuple de Panama. » Cette résolution si semblable à la résolution sous-jacente au mot hébreu *Aw* (Laos) a éveillé chez les habitants de Saint-Michel un sens exceptionnel de leurs responsabilités. Une fois créé un tel état d'esprit, on a semé le message chrétien. Plus encore, en sa qualité de message humain, cet état d'esprit est devenu message chrétien.

Désireux de faire quelque chose pour leur village, beaucoup ont déployé des énergies encore insoupçonnées ou peut-être mal dirigées ou même endormies. Ainsi sont apparus des hommes au tempérament de chef. Les missionnaires se sont bornés à attendre qu'apparaissent ces hommes. Le peuple lui-même, désireux de progresser, a reconnu immédiatement dans ces « forces de la nature » ses véritables guides. Un geste de respect de la part des voisins, un mot d'encouragement de la part des missionnaires, une prise de conscience progressive du message chrétien ont lancé des douzaines de laïcs sur la voie du militantisme. Le soutien de leur famille a pris pour les nouveaux militants une valeur exceptionnelle. Cette famille, enfin regardée à la lumière de l'Évangile, est devenue le meilleur modèle de ce qu'ils devraient faire pour toute la communauté. De plus, le militant laïque a trouvé dans l'appui de son épouse, sa bonté, sa communion aux mêmes idéaux, le meilleur stimulant.

Les militants laïques ne sont donc pas, eux non plus, le fruit d'une théorie. On ne leur a jamais exposé la psychologie du militant et on ne les a pas entraînés à l'être. Ils ont surgi, comme expression de la communauté et dans la dialectique, profonde et réelle, de l'action pastorale.

Un autre point d'une grande importance est la corrélation existant à Saint-Michel entre la naissance de l'apôtre laïque et la naissance de la communauté. Beaucoup de quartiers n'ont pas encore été évangélisés. Il n'existe pas encore chez eux de communauté chrétienne. Pourquoi ? Serait-ce que les missionnaires s'en sont désintéressés ? Non. D'une

MISSION EN MUTATION

manière ou d'une autre, ils n'ont pas cessé, dans ces quartiers ni dans les autres, d'y travailler. Mais il s'est produit que, malgré tous les efforts, il n'est pas encore surgi chez eux de véritable militant laïque. Tant que celui-ci ne se manifeste pas, l'évangélisation continue d'être un fait tangentiel, externe, venu du dehors. Quand apparaît un militant laïque, au contraire, tout se passe comme si le quartier, jusqu'alors pareil à « une sphère sans centre » (selon l'expression du P. Teilhard), trouvait enfin un centre de convergence et d'activation. La naissance d'un militant laïque suffit à faire naître la communauté, et une fois celle-ci née, l'éveil de beaucoup d'autres apôtres devient facile. Ce fait montre clairement l'importance de l'action pastorale des laïcs à Saint-Michel. Elle n'est pas accessoire et on peut même considérer, jusqu'à un certain point, les différents laïcs comme autant de centres différents de la communauté chrétienne. Pas de vie chrétienne sans communauté, pas de communauté sans apôtres laïques, pas d'apôtres laïques sans communauté. Evidemment, les prêtres sont les premiers inspireurs et les polarisateurs de l'action.

Aussi comprend-on cette idée du P. Mahon qui pourrait scandaliser ceux qui déplorent la rareté numérique des prêtres en Amérique latine. En Amérique latine, ce n'est pas plus de prêtres qu'il nous faut mais moins. Ce qui est urgent, c'est la multiplication, par centaines, d'apôtres laïques et de diacres mariés. Les prêtres, au nombre chaque fois plus réduit mais d'une telle qualité qu'ils en viennent à être des hommes à la vision et au zèle exceptionnels, se comporteront envers eux comme de véritables évêques « existentiels » : évêques non seulement dans le sens bien pauvre, et dans une certaine mesure anti-évangélique, de contrôleurs de l'accomplissement des lois canoniques, mais dans le sens immensément vital d'inspireurs, « d'éveilleurs de conscience », de visionnaires, de prophètes du peuple élu. Nous sommes portés à penser que la rareté des prêtres s'accroîtra au point d'atteindre des limites incroyables. Il n'y aurait pas là de quoi nous effrayer si, parmi le petit

nombre de restants, surgissaient autant de prêtres authentiquement tels, hommes d'une grande envergure humaine et chrétienne, prêts à mettre en mouvement un puissant mouvement laïque, semblable ou supérieur à celui de Saint-Michel. Si tel était le cas, nous nous réjouirions même de cette rareté numérique, car elle permettrait (quand on renouvellera l'épiscopat) de reposer le problème « prêtre » et « sacerdoce » dans toutes ses dimensions et de purifier celui qui existe maintenant en Amérique latine.

Nous voulons indiquer aussi un autre point original du mouvement laïque de Saint-Michel. Il a trait à l'ordre observé dans l'échelle des valeurs. Au lieu de commencer par une série « d'œuvres catholiques », de ces œuvres qui, selon l'expression de l'abbé Michonneau, ne sont qu'« hameçons apostoliques » et (nous ajoutons) des manières d'arrêter l'avance du Royaume, prêtres et laïques se sont engagés d'abord et surtout dans le service direct de la Parole de Dieu. Le « devenir chrétien » (si cher à Kierkegaard) ne suit pas d'autre processus que le « devenir un homme ». Avant de donner des choses, il faut créer des personnes. Si les missionnaires et laïques avaient commencé par construire des écoles catholiques, des asiles, des ateliers, etc., ils auraient répété le péché de ces pays qui essaient d'apaiser les besoins des peuples sous-développés par l'envoi d'aliments et de vêtements, ce qui ne fait qu'arrêter le développement de ces peuples. Ce qu'il faut, c'est contribuer à la formation de l'homme comme tel. Quand cet homme existera, il fera pour son propre compte ce que les « âmes charitables » essaient de faire pour lui. C'est ainsi que l'on a procédé à Saint-Michel. Au lieu de commencer par « donner des choses », on a commencé par « former des hommes », ce qui ne peut se faire qu'au niveau de la communauté. Il existe aujourd'hui une communauté qui peut et doit se préoccuper d'elle-même. Plusieurs de ses membres, des militants laïques surtout, ont organisé ou sont en train de le faire, des coopératives, des ateliers, des écoles professionnelles, etc. C'est une manière réelle de lire l'Evan-

MISSION EN MUTATION

gile : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Cette brève notice sur l'action apostolique des laïcs à Saint-Michel nous permet de voir, par transparence la fécondité et la richesse (humaines) du peuple latino-américain, précisément là où on l'attend le moins : dans les classes humbles. En mettant en marche le groupe d'apôtres laïques le plus surprenant de toute l'Amérique latine, les missionnaires de Chicago — dont le P. Mahon, et ce dernier d'une manière exceptionnelle — ont montré à l'Eglise la route à suivre dans l' « ici et le maintenant » de ces pays. Ecrivant cet article principalement pour le public français, nous désirons le terminer par deux questions : la première se rapporte à l'évangélisation directe du peuple et la seconde à l'équipe.

Voici la première : une évangélisation directe et immédiate de la « masse », comme cela s'est produit à Saint-Michel, est-elle possible sans la médiation d' « élites » qui fermentent la masse ? Il s'agit de savoir si c'est possible en d'autres lieux, car cette évangélisation directe et immédiate est, à Saint-Michel, un fait.

La seconde est la suivante : ne fait-on pas trop de théories sur l'équipe pastorale en ne passant que de rares fois à la pratique ? L'équipe missionnaire a été, à Saint-Michel, plus un fait qu'une théorie. Elle a subi, en cours d'action, d'importantes modifications que nous ne pouvons exposer car cela dépasserait l'objet de notre article.

Ces questions révèlent le souci qui est le nôtre, à nous, Latino-Américains, d'être pris en considération pour le dialogue réel et chaque fois plus large — réclamé aujourd'hui de toute urgence par la rénovation pastorale. Nous voulons y participer, non comme simples auditeurs, mais comme acteurs ayant aussi leur mot à dire.

Mexico.

FRANCISCO BRAVO.

(Traduit par Giselle MAILLOL.)

RÉFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION DES NON-CHRÉTIENS

*Notes d'un Frère des Ecoles chrétiennes sur son
expérience d'éducation des jeunes bouddhistes dans
une école de l'Asie du Sud-Est.*

Education et religion de l'élève.

Dans le pensionnat de X vivaient quatre-vingts pensionnaires ; quatre seulement étaient catholiques. Ces internes vivaient et s'éduquaient au contact de quatre Frères très dévoués. Les élèves étaient bouddhistes, à la mode de chez nous, c'est-à-dire qu'ils priaient le Bouddha au moins une fois par jour, s'associaient aux fêtes qui rythment le calendrier des saisons. Leur « foi » était pour une bonne part un comportement social, j'allais dire grégaire ; ils ne pouvaient dissocier le sacré de l'humain, le religieux du naturel, la bonne foi du « système ».

Au début, marqués par la formation missionnaire reçue, les Frères s'efforçaient de transformer la « bonne foi » de leurs élèves en ce qu'ils jugeaient être la « foi » tout court, sans être très regardants sur les moyens employés. Cela se faisait sans drame, ni complexe, et ressemblait fort aux méthodes d'un Don Camillo : un *Ave* enlevé ou imposé par-ci par-là, au début d'une classe par exemple (certains en faisaient une « leçon » d'anglais à savoir par cœur...),

un *Pater*, une messe que des élèves païens, surtout avant l'examen, venaient entendre, pour mettre toutes les chances de leur côté. Mais la sincérité et la lucidité ne peuvent tenir longtemps à ce jeu. Et l'on s'aperçut qu'en notre école catholique, les non-chrétiens priaient moins que dans les écoles d'Etat. Bien plus, la prière était parfois, le prétexte à un mensonge d'autant plus pernicieux qu'il était inconscient, et d'autant plus dégradant qu'il provenait de l'« autorité » au nom de la Vérité.

En fait le respect de la croyance d'autrui, était négatif et entaché de mensonge larvé. Certes on n'aurait pas voulu forcer autrui à prier en catholique, mais on s'arrangeait pour que, pratiquement, il n'ait pas d'autre choix... à moins que l'entêtement ne poussât au mutisme ! Et c'est ainsi que les prostrations bouddhiques avant le coucher, le soir, s'espacèrent au point de disparaître totalement dans les six premiers mois de l'année. Evidemment ce n'était pas le but qu'on s'était clairement fixé, mais la disparition des rites religieux, qu'aucun autre geste ne venait valablement remplacer, découlait bien d'une attitude iconoclaste (inconsciente souvent) par laquelle le missionnaire se sentait obligé de détruire avant de bâtir. Gestes appris en famille, mélodées chantonnantes, images et écrits du Bouddha : tout était subrepticement emporté, sans brisure apparente, sans heurts, dans une atmosphère anesthésiante de gentillesse et de dévouement. Or, dans cette infidélité aux amours profondes et vitales de l'enfant, se manifeste une méconnaissance des voies habituelles du Seigneur, dont la Parole prend racine dans une terre riche et lourde de vie et d'instinct. Il y avait aussi, dans l'offre de prières de relais, une croyance naïve, pour des éducateurs, à l'efficacité magique des textes chrétiens, comme s'il suffisait de réciter le *Pater* pour témoigner d'une appartenance à l'Eglise ! Peut-être était-on tributaire d'une théologie superficielle qui apparentait trop vite foi et connaissances ; conviction et pittacisme.

Ayant découvert le caractère erroné de cette méthode,

on en vint à mieux saisir le sens de la prière et à aider les garçons à prier selon leur conscience, selon leurs formules, à adhérer de façon aussi totale que possible à leurs gestes, à dégager le sens profond des prostrations au Bouddha. On favorisait l'expression de leur prière en leur ménageant le temps, le silence, l'occasion. C'est après seulement qu'un dialogue s'instaura en vérité et profondeur. Et leur « bonne foi », mise en éveil, purifiée aussi (notamment pour échapper à la routine des formules et des gestes), fut pour eux (au point où ils en étaient, selon leur situation *de fait*) plus salvifique que la « foi » tout court que nous pensions leur « imposer » (!) en dédoublant artificiellement leur comportement. Le gain ne fut pas seulement à leur actif : notre foi était, elle aussi, réveillée par l'authenticité de leurs gestes et de leur relation avec l'au-delà ; et notre prière se décantait d'un instinct de sécurisation, d'une « curiosité d'infini », d'un intellectualisme stérile, pour devenir davantage chrétienne : disponibilité et écoute de l'Esprit, recherche des voies de Dieu et service en conformité avec cette Alliance toujours à découvrir qu'Il a scellée en le Christ avec toutes ses créatures. Décidément Pierre ne perdait rien à rencontrer Coracille !

Je pense donc que ce cas concret nous montre à l'évidence que le dialogue ne va pas de soi : il met en jeu autrui et son comportement mais aussi déboute nos fausses espérances, nos idôlatries. Une telle attitude n'est pas d'opportunisme ; elle est dans la logique de la foi, elle qui nous oblige à nous mettre au pas de l'homme qui se trouve être le pas de Dieu ; à saisir comme du dedans cette immense patience de Dieu qui n'écrase pas les hommes (qu'Il houscule...) et ne leur impose pas des réflexes de foi pavloviens pour les sauver à leur insu ! Bien plus, Dieu renouvelle la nostalgie d'absolu des « païens » par la médiation d'ancêtres qui se sont particulièrement montré dociles à son appel... anonyme : je veux parler de ces « saints » d'avant la Loi (tout comme Daniélou parle des Saints de l'Ancien Testament) : Bouddha, et tous ces

MISSION EN MUTATION

Bodhistava qui aident les non-chrétiens à mieux prendre conscience de leur ordination à l'infini.

C'est une clarté nouvelle que répandent par leur vie ces génies religieux : ils posent une interrogation sur le mystère de la condition humaine. Ce pressentiment même est déjà une avancée divine et il serait regrettable que l'éducateur chrétien vint à l'écarter ou à le détruire. Pourquoi craindre d'introduire dans l'école « chrétienne » des peintures du Bouddha, ses écrits, ou ceux de ses disciples ? Le mouvement de conversion ne peut passer que par ces catégories. On pourrait même être coupable d'un refus des voies de l'Esprit en se refusant à une telle rencontre, qui n'est en aucune façon acceptation syncrétiste par laquelle on noierait les différences dans des compromissions réciproques. Et si le « non-chrétien » peut en une occasion donnée être taxé de fausseté, voire de mauvaise volonté, on n'aurait alors que raison supplémentaire de lui révéler la sincérité absolue et gratuite de notre effort de rencontre.

Dans bien des pays de mission, à l'heure actuelle, la loi oblige une « instruction religieuse » adaptée aux différentes croyances des élèves. Certains s'en alarment : est-ce que notre dévouement doit servir au rayonnement d'autres Credo que le nôtre, se demandent-ils ? Devons-nous nous faire complice d'une telle politique ? De dépit certains songent même à abandonner les écoles, d'autres à filtrer les admissions, d'autres enfin à tourner la loi. De telles attitudes de peur ne font que montrer ostensiblement que le bât blesse, que nos intentions n'étaient pas aussi pures qu'on le disait et que nos campagnes pour la liberté de l'enseignement sont assez unilatérales. Aurions-nous voulu profiter de l'ingénuité d'autrui pour le mieux manœuvrer ? Nos services avaient-ils à se payer d'une aliénation indistinctement consentie ? Certes, il est normal que quelques missionnaires, peu au courant de la théologie, se trouvent effectivement angoissés par la propension, tellement nouvelle, au dialogue effectif, lucide, honnête. Ten-

dre la main à celui que jadis on considérait comme adversaire, que l'on qualifie aujourd'hui encore de sous-développé (physique mais aussi mental et spirituel... les transitions vont vite en ce domaine !), laisser là l'anathème, la condamnation, la critique vaine pour coopérer, dialoguer, rencontrer ensemble le Seigneur, tout cela s'avère être une ascèse peu commune, plus difficile à accepter que la chaleur, la pauvreté matérielle et l'inconfort. Il y a fallu la violence d'une vision de l'Esprit pour y faire accéder le chef des apôtres ! C'est cependant là que Vatican II nous conduit ; et si l'on voit le point de départ et devine l'aboutissement, presque toute la route reste à découvrir.

L'éducation au travers des croyances bouddhistes, coraniques, juives ou « païennes » n'est plus pour les éducateurs chrétiens une exigence à subir, qui irait à l'encontre de l'évangélisation ; ce n'est pas un mal nécessaire, mais le moyen providentiel pour atteindre vraiment les non-évangélisés. On ne gagne rien, à favoriser le vide dans l'âme religieuse de l'enfant, comme si la graine dont parle l'Évangile pouvait germer et croître dans une terre aseptisée. L'hibernation du cœur ne permet aucune conversion sérieuse.

Education et culture.

La « croyance » du non-chrétien plonge ses racines dans une histoire déterminée : la sienne, celle de son pays. Cela pose à des missionnaires éducateurs de véritables difficultés qu'il ne faut pas minimiser. Elles sont d'ordre personnel (la foi que l'on cherche à témoigner est tellement conditionnée par notre formation, nos origines, notre langue...), d'ordre social (nos habitudes, notre rythme de vie semblent tellement étranges pour les sous-développés), d'ordre culturel (la science, la technique, la distinction du sacré et du profane, etc.). Ces difficultés que l'on peut situer à des paliers différents dans l'analyse, se recourent vite

MISSION EN MUTATION

dans la réalité, au point même de rendre parfois toute étude objective assez factice et quelque peu forcée.

Comme professeur, au service d'un organisme culturel dont on n'a pas intérêt à se trouver dissocié, l'on a à mettre en contact l'enfant animiste, bouddhiste ou musulman, qu'il appartienne à des pays évolués ou non, avec un acquis culturel qui lui est hétérogène, et souvent — en dépit des apparences — terriblement déroutant. Comme professeur, l'on devra donc véhiculer à travers des schèmes mentaux extrêmement étrangers, à travers (souvent) des données qui tiennent peu compte du génie spécifique d'un peuple donné, une éducation que l'on voudrait chrétienne. On voit de suite l'antinomie désarmante. Bien plus on ajoute qu'il faudrait, à travers tout cela, donner quelques pressentiments de la culture chrétienne. On perçoit le dilemme : celui de connaissances acceptées (parfois désirées) parce que nécessaires pour vivre, pour la promotion, mais bien classifiées dans l'ordre des notions, dans l'ordre de l'avoir. Le mot d'ordre des Japonais était : assimiler les techniques occidentales non son esprit. Et nous qui devrions prêcher une religion chrétienne ainsi a-culturée (!) dans des écoles dont les indigènes se méfient (qu'on pense aux nationalisations d'écoles tenues par des étrangers) et qui sont nôtres au nom de la mission ! Pense-t-on que le halo de défiance nous est favorable ? Pense-t-on que la frustration temporairement subie (parce que jugée encore nécessaire) ne se cristallisera pas en négation même de la foi que nous pensions présenter ? Le métissage mental que notre fonction d'enseignant favorise trop souvent (et presque inéluctablement) ne rend pas la tâche facile, surtout si (et le si est capital) l'école ne se présente pas globalement et au niveau des éducateurs comme lieu de rencontre, de dialogue, et d'ouverture. Comme dirait Monsieur Vincent, nous avons à nous faire pardonner notre coopération. Mais ce pardon doit être mérité surtout par un souci permanent d'éducation, qui est plus, chacun le sait, que monnayage de savoirs divers. Et cela ne rend que plus

impérieux notre devoir missionnaire de respect de l'autre ; respect qui s'origine en Dieu, et qui se fait écoute attentive, lecture commune de destins personnels et communautaires, engagements réciproques, dans une perspective de service.

En ce domaine je pense que le champ d'investigation et de travail est encore largement ouvert à nos initiatives : on peut se demander par exemple jusqu'à quel point notre effort éducatif tient compte non seulement des personnes mais encore du milieu ? On peut s'interroger sur le travail effectif que nous menons pour faire lever tout le secteur éducatif : nous aussi, comme les membres de l'Action catholique, nous prenons charge de nos co-professeurs et éducateurs : ceux de nos établissements mais aussi ceux des autres écoles. Il est parfois déplorable de voir en quel abandon on arrive à laisser d'autres professeurs parce qu'ils ne sont pas Frères ou encore parce qu'ils ne sont pas en nos écoles. Peu de solidarité, peu de coopération vraie. Peut-être également en certains pays a-t-on tendance à exporter une situation de fait regrettable selon laquelle l'école se divise en deux blocs hétérogènes : la laïque (celle de l'Etat) et la catholique (la privée : la nôtre). Que ne cherche-t-on, non pas à établir des ponts (car il n'y aurait pas de scission sans nous), mais au contraire à accepter loyalement le jeu d'une étatisation nécessaire en bien des pays sous-développés ? Faut-il attendre qu'il soit trop tard¹ ?

1. C'est la même hypothèse que D. Hameline, chargé d'enseignement aux Facultés catholiques d'Angers, a formulé dans un ensemble d'études fort importantes (et qui laissaient espérer un ouvrage qui n'a pu paraître), reprises sous le titre *L'école chrétienne, obstacle à l'Évangile ?* dossier « Masses ouvrières », supplément à *Masses ouvrières*, n° 234, nov. 1966 : « La mutation de la société scolaire, celle de la civilisation tout entière, la révision des tâches évangélisatrices à laquelle conduit cette transformation n'amènent-elles pas l'école chrétienne à adopter une attitude pratique de respect des consciences de plus en plus voisine de celle d'une neutralité positive ? Les différences entre les deux types d'enseignement ne sont-elles pas appelées à s'atténuer au point que l'on peut se demander si le problème ne va

MISSION EN MUTATION

Dans la majorité des pays missionnaires on demande de nos jours aux catholiques, à plus forte raison aux religieux laïcs, de promouvoir et de stimuler toutes les réformes de structure pour une plus grande intégration et participation à la vie politique, économique, sociale et culturelle, tout particulièrement sur le plan de l'éducation, et de nous unir à toutes les bonnes volontés dans ces efforts. Qu'attendons-nous ?

Cette insertion demande également une meilleure connaissance de la réalité suivie d'une réflexion plus approfondie. L'intuition en ces domaines ne suffit pas. Les efforts des ethnologues, des sociologues et des économistes peuvent nous être d'un bon secours, surtout en pays de mission. La vie, le milieu social dans lequel s'intègre l'enfant ou l'adolescent ont une manière spécifique de poser les questions selon les lieux et les temps. Tenter une réponse universelle est un leurre, et une hérésie étrangère

pas très vite se trouver posé en termes différents de ceux que nous avons reçus d'un passé encore proche pour le traiter ?

« Ou bien l'Enseignement libre fera la preuve qu'il est capable, tout en assurant son caractère propre, *et peut-être par le fait même qu'il assure son caractère propre*, de respecter de façon large les consciences, de faire droit à la recherche, à la libre discussion et à la confrontation, de ne renier aucune des valeurs communes à la société culturelle française. Et on assistera alors à une association si étroite, en droit et en fait, qu'elle équivaudra à une quasi-intégration et qu'un *modus vivendi* sera trouvé pouvant aboutir à la coopération harmonieuse d'un système éducatif global avec l'autre.

« Mais ce constat lui-même peut conduire paradoxalement à une autre conséquence. Considérant que le statut de la laïcité ouverte offre des garanties suffisantes pour le respect de la minorité catholique et de son évolution à l'aise dans la communauté nationale scolaire, *L'Enseignement libre peut être amené à renoncer à former un système relativement parallèle, pour courir l'aventure d'une intégration* (c'est nous qui soulignons) de ses moyens en hommes et en établissements dans l'enseignement national sans autre contrepartie que le franc-jeu de cette laïcité positive. Grâce au large respect des consciences, des idées et des systèmes, au droit à la recherche, à la libre discussion et à la confrontation, grâce à l'ouverture sur toutes les valeurs communes, l'évangélisation (qui en était le « caractère propre ») pourra se trouver assurée par le témoignage sans prosélytisme des enseignements chrétiens, l'animation spirituelle et l'action catholique des jeunes, l'information religieuse para-scolaire. »

Sur ce problème, voir *Parole et Mission*, n° 30 (15 juil. 1965), p. 79 : *Ecole et mission*. (Note de la rédaction.)

au mystère de l'Incarnation. Nos réponses et nos adaptations ne seront significatives (et porteuses de salut) que si elles s'avèrent compréhensibles, saisissables pour celui auquel nous sommes envoyés. Ces adaptations devront s'inscrire dans un effort de fidélité à l'égard du salut apporté par le Christ et non se borner à l'immuable d'une culture ou de normes plus archéologiques qu'essentiellés. Et ici plus qu'ailleurs l'illusion est facile, elle est à la mesure d'une générosité cérébrale d'exilés volontaires !

Les efforts récents des Pères de Foucauld, Tempels, Dournes, Monchanin et combien d'autres devraient nous ouvrir les voies ; mais il semble que l'apeurement domine, que l'efficacité immédiate empêche toute autre préoccupation et toute revalorisation à long terme, qu'une structuration trop homogène, statique, quelque peu grégaire de nos communautés, et exclusive en sa fonctionnalité, rende précaire et improbable tout essai, toute survie, toute nouveauté missionnaire.

Conversion et frustration.

Il serait utopique de ne vouloir comprendre les autres qu'à travers les livres. Il serait également irréaliste de ne juger un homme que par un acte déterminé mais isolé de comportements ultérieurs. L'engagement significatif de l'homme est souvent un faisceau d'options. Mais l'utopie la plus courante est de dissocier l'enfant de son milieu pour le mieux convertir, de lui faire quitter son pays, son père et sa mère, pour qu'il se puisse concevoir. On met cela au compte d'une rupture nécessaire, quand ce n'est pas à celui de la mort à soi-même recommandée par le Christ ! Et si la conversion dure, on s'étonne que le nouveau chrétien devienne surtout apathique. Il est peut-être rare de trouver en nos écoles des cas aussi typiques que celui que cite le P. Maurier : « Un sorcier converti devant tous les habitants de son village détruisit fétiches et gri-

gri pour y mettre finalement le feu. Consternation et haine suivirent la déclaration du féticheur : " Je vais devenir chrétien, c'est pourquoi j'ai détruit toutes ces choses qui ne servent à rien. " Au village, les gens qui n'étaient pas, eux, des convertis avaient besoin de leur sorcier ; toute la frustration de ses clients tourna à la persécution : Atongbé (et sa religion) devint la risée de tous. » Le P. Maurier de commenter : « Ce récit poignant nous autorise cependant quelques questions. Conversion admirable mais pourquoi faut-il qu'elle soit catastrophique pour l'entourage, encore éloigné du christianisme ? N'aurait-il pas été préférable de faire évoluer toute cette société, tout ce village, en même temps que son chef ? Dans ces fétiches, tout était-il mauvais ? Pourquoi laisser tout un clan désemparé parce qu'il n'a plus personne à qui confier ses angoisses ? On aurait pu semble-t-il éduquer le féticheur à son vrai rôle, lui demander d'être juste, d'administrer ses remèdes au nom du Dieu vivant, maître et vainqueur des esprits, l'éduquer peut-être à d'autres thérapeutiques moins sujettes à caution ?... » En nos écoles, surtout celles où la majorité des élèves est chrétienne, nous aboutissons, comme malgré nous, à former ainsi de ces métisses spirituels, des âmes dédoublées qui ne sont agréées par personne. Que de jeunes ont jeté le trouble et le désarroi dans leur famille, avec une espèce de défi dont les éducateurs étaient parfois responsables. Combien je leur préfère la délicatesse d'une Edith Stein envers sa mère juive ; et je pense que sa conversion avait au total, dans la contestation qu'elle impliquait, avivé et affiné son amour envers sa mère. Au-delà d'une méconnaissance explicable il y avait chez ces deux êtres une rencontre qui, pour moi, évoque celle de Monique et d'Augustin au lendemain de la conversion.

En nos écoles, cette dimension sociale de la foi (ou de la conversion) est rendue difficile en raison de la jeunesse même des éduqués, et de la culture que notre enseignement véhicule. Il est symptomatique ce geste de l'élève qui, habillé à l'européenne, laisse son costume à la ville

et l'échange pour un pagne lorsqu'il rejoint son clan ! Mais on ne se déshabille pas aussi facilement l'esprit ou le comportement. Aussi peut-on aboutir après des années de classe à rendre nos garçons apathiques ou au contraire farouchement hostiles. Nous avons tellement gauchi son univers mental, son milieu social, son mode de vie, ses façons de dire que l'éduqué se retrouve, quoique muni d'un diplôme, terriblement analphabète et nu. Il est déraciné. Le cas de militants passant par nos écoles et en sortant intellectuellement promus mais comme vidés de leur dynamisme, n'est pas, même en Europe, tellement rare qu'il ne fasse problème. Mais en mission, il est extrêmement difficile de trouver la juste mesure, de communiquer à bon escient de sa richesse intellectuelle, d'entamer un dialogue vrai par lequel autrui trouve à s'exprimer et en s'exprimant à se retrouver (l'expression étant ici plus qu'ailleurs faite de gestes et non de discours, d'activités et d'engagements et non de raisonnements). Le missionnaire, surtout éducateur, veut tellement donner, et donner tellement vite, qu'il n'arrive plus qu'à dominer l'autre, à le réduire, à en faire finalement un pantin dont on tire généreusement les ficelles. La perfection de notre savoir (et ce savoir est strict et indiscutable dans la mesure de son peu d'ampleur), la compétence d'un enseignement techniquement sans défaut, le désir d'une promotion à tout prix (même au prix d'un déracinement et donc d'un isolement fatal) nous font pratiquement oublier que l'éducation, si elle est affaire de culture, est aussi résultante d'engagements concrets, d'expériences limitées, d'échecs nécessaires, de construction progressive à l'échelle de l'éduqué. En mission (moins qu'en Europe) le milieu humain du clan, de la tribu ou de la famille s'avère incapable de compenser le déséquilibre intellectuel et cérébral engendré dans nos écoles ; au contraire plus on est sous-développé, plus on tend à majorer l'élément purement mental, à brasser les idées à titre de compréhension et d'organisation (imaginaire) d'un monde nouveau. En pays sous-développés on

MISSION EN MUTATION

s'étonne d'une certaine pléthore de faux intellectuels qui agace et énerve l'observateur ; mais à qui la faute ?

C'est une forme de pauvreté terriblement astreignante que de se mettre au niveau de l'autre. Elle est plus qu'une connaturalité voulue, elle est ouverture constante à l'autre, à sa personne que l'on saisit, éminemment riche en son mystère insondable, « selon *ce qu'il est* » ; cette forme de pauvreté est amour lucide par lequel on prend l'autre tel qu'il apparaît, en sa situation de fait, en cherchant son propre bien, dans l'univers religieux et humain où s'enracine sa nostalgie de Dieu. Il n'est de véritable conversion que si l'on arrive à situer le chrétien nouveau, voire l'évolué même non chrétien de nos écoles, dans son milieu vrai, dans la temporalité de gestes, de modes de pensée propres à une ethnie, à un clan, à une famille. Ce n'est pas là infléchir notre action vers un opportunisme facile, mais au contraire rejoindre le mystère du Dieu sauveur, qui par sa rencontre ineffable avec l'humanité — avec les hommes de Palestine de son temps — a sauvé et atteint toute personne au profond de son cœur. Il nous faudrait donc, nous mieux essayer à synchroniser notre action sur celle de Dieu ; c'est plus qu'une recette : c'est une mystique.

Conclusion.

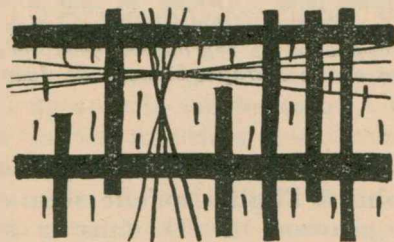
Il est assez aisé de définir les catégories juridiques d'appartenance à l'Eglise, ou même d'élaborer, dans l'abstrait, une théologie du salut des « infidèles ». Mais nous avons surtout à porter notre attention sur les normes même de l'agir divin, sur la durée que peut exiger le mûrissement des préparations normales, sur l'infinie patience de Dieu et sur l'impact de sa grâce au cœur de toute expérience humaine authentique.

Tout cela devrait modérer notre impatience, notre volonté d'aboutir au plus vite même en télescopant les étapes de l'humain. Cela devrait nous permettre de prendre comme

LAICS A PANAMA

norme celle du Seigneur pour qui il n'est de conversion véritable que celle qui s'enracine au fond du cœur humain. Et le dialogue, la communication, à la mode de Dieu, exige un courage peu commun. Il dépasse, de loin, le plein matériel de l'aumône ou du savoir distribué même gratuitement.

Michel FIÉVET.



A DES LAÏCS EN PARTANCE

Lors d'une session de la Fraternité Jean Ploussard, en 1966, le P. Danet donna le coup d'envoi aux laïcs partant pour l'Afrique en leur disant ces paroles : « La Fraternité est une association d'entraide et de dialogue où se regroupent ceux qu'a réunis, en Afrique ou en Europe, le nom de Jean Ploussard. »

APRÈS le deuxième concile du Vatican, Jésus-Christ révèle de plus en plus à l'Eglise qu'elle sera « sacrement de salut » (*Lumen gentium*, n° 1) dans la mesure où elle paiera le prix d'une « incarnation » aussi loyale que la sienne aux années de sa vie terrestre.

Deux niveaux sont alors à distinguer :

1. L'Eglise est appelée à mettre en forme humaine la Parole de Dieu.
2. L'Eglise doit donner à la Parole forme humaine selon la culture des peuples.

1. Donner chair à la Parole.

Jésus-Christ *n'a pas* la Parole : éternellement, *il est la Parole*. Il n'existe que comme Parole. Une Parole naissant de l'Amour du Père, comme expression permanente d'un dialogue d'amour et de communion dans l'Esprit d'Amour.

Cette Parole, personnelle, vivante mais invisible, Jésus-

Christ, par l'incarnation, *lui donne une forme*, un visage, une aventure et une histoire humaines. C'est à cette condition-là seulement qu'elle peut devenir intelligible pour nous.

N'entendons pas cela seulement comme si cette Parole était passée par les lèvres humaines et la bouche humaine de Jésus-Christ. Cette Parole est passée par sa vie humaine. La Parole à nos yeux la plus importante n'est pas cette petite somme de paroles, restée dans la mémoire des auditeurs et transmise par les évangiles : c'est la vie humaine de Jésus-Christ.

Un vieux credo (saint Ignace) résumait en disant : Il est né, il a mangé, il a bu, il est mort, il est ressuscité ! Voilà ce qu'est l'extraordinaire Parole de Dieu dans le Christ : pour exprimer la Parole de Dieu aux hommes, Jésus-Christ fut un homme parmi les hommes ; un homme qui a connu les âges de la vie humaine : enfance et mort, deux stades de la vie méprisés des Grecs ; qui a connu les situations de la vie humaine ; qui a vécu les relations humaines de famille, de voisinage, de travail, de société.

Il a pris beaucoup de soin et beaucoup de temps pour vivre tout cela. Trop, à notre avis, sans doute. Et il a fallu à notre époque l'étonnante figure du P. de Foucauld pour nous réapprendre le chemin de Nazareth et réentendre Dieu nous parler dans « l'homme ».

Alors nous sommes à même de comprendre le sens de cette Parole pour nous : c'est bon d'être des hommes : le plan de Dieu est de nous voir exister ensemble comme des hommes dans une amitié étendue à l'humanité entière ; le salut de Dieu n'est que pour ceux qui vivent loyalement l'aventure humaine. Être saint, c'est d'abord être homme à la suite du Fils de l'Homme.

Deux conséquences immédiates pour la mission

L'Eglise de la mission est une Eglise d'hommes. Les hommes ne seront l'Eglise de la Parole de Dieu que dans la

MISSION EN MUTATION

mesure où ils seront humains et joueront le jeu de la vie humaine, au long des âges de la vie (avec la mort), au niveau des situations humaines.

L'Eglise est chargée de présenter la Parole de Dieu sous la forme d'une communauté *humaine*. Elle doit donner à sa vie une forme de Parole de Dieu. L'Eglise de la Parole existe, dans la mesure où des hommes existent, qui ont investi la Parole dans leur vie.

Laïcs, mobilisés pour la mission, vous poursuivez, dans un peuple l'incarnation de la Parole.

Il y a là *quelque chose de décisif* : la mission de la Parole ne pourra jamais être l'affaire des livres, des magnétophones, des radios ou télévisions. Pour la mission, *il faut des hommes en chair et en os* !

Et des hommes non seulement *qui aient la Parole* dans leur poche, dans leurs cahiers ou même dans leur tête. Il faut des hommes qui aient la Parole *dans la peau*, dans leur vie quotidienne, des hommes qui soient des hommes de la parole, relais visible de la Parole faite chair.

Voilà une question du Concile : notre Eglise a beaucoup dit qu'elle avait la Parole de Dieu ; ne l'a-t-elle pas trop dit ? N'est-elle pas trop devenue la mission du bla-bla-bla (surtout pour nous, ecclésiastiques) ? Pourquoi « sermon » est-il devenu synonyme d'ennui, de fadeur, d'inintérêt ?

L'Eglise de l'an un de Vatican II ne fait-elle pas une *cure de silence*, une *cure de désert* ? Pour se réinvestir dans la Parole, elle éprouve *le besoin d'une cure de réflexion et de prière*. On ignore l'avenir des ordres de vie contemplative, disait récemment quelqu'un. Mais on sait déjà que les missionnaires devront être toujours plus *contemplatifs*, pour écouter la Parole et la repasser dans leur cœur, pour lire le livre des Ecritures sous le choc des événements de notre temps, et pour lire le livre du monde de notre temps à la lumière des Ecritures et du Saint-Esprit.

La même Eglise qui refuse une certaine prière trop facile, proche de la prière magique et superstitieuse,

recherche passionnément *la prière du désert*, propice à l'assimilation de la Parole de Dieu.

Elle éprouve *le besoin urgent* d'une cure de *réalisme humain* : comme le Christ Jésus a vécu la Parole, que l'Eglise vive et apparaisse comme un peuple de Paroles vivantes ! Parmi les hommes, ce sont ces « *paroles vécues* » à *Nazareth* qui permettront la Parole parlée et lui donneront la chance d'être écoutée : celle qui est dans la logique de l'Incarnation.

2. Etre incarné dans une culture.

Les missionnaires, dit-on, passent souvent par les mêmes routes que les commerçants. Peut-être. Et après tout, pour quoi pas ? La Parole de Dieu, néanmoins, ne passera pas, si elle n'est portée que par des commis-voyageurs en prédication.

Vatican II sonne le glas d'un certain type de missionnaire : celui qui chercherait à faire l'économie d'une incarnation jusqu'à *une présence* dans le monde où l'on est envoyé pour l'évangélisation. Le missionnaire globe-trotter ne fera plus rien de bon. On ne sera missionnaire qu'à condition de prendre racine dans un peuple. Ceci a valeur partout, en France, comme en Afrique.

La sociologie religieuse le suggère par l'étude des résultats et des faits (cf. les missions ouvrières chez nous, dans ce monde aussi fermé que celui de l'Islam !). Mais *la théologie* aussi nous le dit par sa réflexion sur l'aventure historique de Jésus-Christ, dont nous sommes appelés à prendre la suite.

Jésus-Christ a donné une forme humaine à la Parole invisible de Dieu. Il a glissé la Parole de Dieu dans la peau de notre humanité. Pas de l'humanité en général, mais de l'humanité juive, en Palestine, au I^{er} siècle. Il s'est glissé dans une race, dans une tradition humaine, dans une manière de vivre et de penser la vie et le monde (une

MISSION EN MUTATION

culture, comme on dit). Il a mis la Parole de Dieu en *forme juive*. Il s'est fait participant de l'aventure d'Israël, de ses joies et de ses espoirs, de ses tristesses et de ses angoisses, de sa marche vers l'avenir : de son messianisme !

Ainsi immergé, bien chez lui, chez eux, il a pu parler pour se faire entendre au moins de quelques-uns, assez nombreux pour prendre la forme d'un nouvel Israël. Petit groupe palestinien qui lui-même a pu parler et se faire entendre des Juifs de la Diaspora (héliénisés), dont les plus célèbres sont Etienne, Paul, Apollos, eux-mêmes relais de la Parole auprès des non-juifs de ce bassin méditerranéen qui baignait dans la même culture.

Au long des siècles et des espaces, avec plus ou moins de lucidité et de réussite, l'Eglise a essayé de continuer l'aventure d'incarnation. J'ai été frappé, enfant, par la volonté des missionnaires de mourir là où ils étaient. Je trouvais normal qu'ils reviennent chez eux. Eux étaient unanimes : mourir là !

Vatican II ne permet plus à cet égard aucune hésitation (*Ad gentes*, n° 10) : « L'Eglise afin de pouvoir présenter à tous le mystère du salut doit s'insérer dans tous les groupes humains, *du même mouvement dont le Christ lui-même, par son incarnation, s'est lié aux conditions sociales et culturelles* déterminées des hommes avec lesquels il a vécu. » Jésus a choisi de se limiter aux « brebis égarées » du peuple d'Israël. Il aurait pu au moins aller jusqu'à Rome, penserions-nous. Mais, quand il a rencontré quel qu'un d'une autre culture que la sienne, Pilate — bien que ce fût extraordinaire de densité humaine —, ils ne se sont pas compris : « Qu'est-ce que la Vérité ?... »

Voilà qui est clair. Cette incarnation, Parole de Dieu dans un peuple, se réalise quand l'Eglise prend croissance dans le peuple. Le décret *Ad gentes* le répète pour les religieux (n° 18), pour le clergé (n° 20) et pour les laïcs (n° 21) : « L'Eglise n'est pas fondée vraiment, elle n'est pas le signe parfait du Christ parmi les hommes, si un

laïcat authentique n'existe pas, un laïcat du pays, hommes et femmes, dont le principal devoir est le témoignage du Christ par leur vie et leurs paroles dans leur famille, leur groupe social et leur milieu professionnel. Ils doivent connaître la culture de leur pays, la purifier, lui donner sa perfection dans le Christ. Par eux, l'Eglise cesse d'être étrangère à la société dans laquelle ils vivent. »

Mais ce doit être aussi la tâche de cette *Eglise importée* (clergé, religieux, laïcs non indigènes), indispensable pour que l'Eglise naisse dans un groupe humain où elle n'a pas encore poussé : l'Eglise n'est pas « plantée », elle naît et prend croissance dans un peuple.

Le décret *Ad gentes* le dit en formules suggestives (nos 11-12) : « Il faut que l'Eglise soit présente dans les groupes humains par ses enfants qui y vivent ou sont envoyés vers eux... Pour qu'ils puissent porter avec fruit ce témoignage du Christ, ils doivent se joindre à ces hommes par l'esprit de la charité, se reconnaître comme des membres du groupement humain dans lequel ils vivent, avoir une part dans la vie culturelle et sociale au moyen des divers échanges et des diverses affaires humaines. Ils doivent être familiers avec leur tradition nationale, religieuse, découvrir avec joie et respect les semences du Verbe qui s'y trouvent cachées. Ils doivent en même temps faire attention à la transformation profonde qui s'opère parmi les nations et travailler à ce que les hommes de notre temps, trop attentifs à la science et à la technique du monde moderne, ne soient pas détournés des choses divines, mais éveillés à un désir plus ardent de la vérité et de la charité révélées par Dieu... »

Sans doute est-ce difficile d'être reconnu comme membre du groupement dans lequel on vit. A vous écouter cependant, on peut énoncer quelques principes.

1. D'abord être animé par la passion profonde de devenir des frères assez proches pour être des compagnons de route *humaine*. Aussi bien, si je peux entendre la Parole

MISSION EN MUTATION

de Dieu dans une parole humaine, ce ne sera jamais que dans la parole humaine de mon ami.

Un missionnaire est un frère qui a quitté des frères, lesquels ont ratifié son départ, et qui vient vers d'autres frères. Si cela était partout vécu, la mission serait dans son axe authentique. Même le jour où l'Église aura pris forme dans tous les peuples, où il y aura un clergé indigène, des laïcs indigènes, il sera bon encore qu'il y ait des missionnaires « importés », venant d'ailleurs, comme signes, alors, de la fraternité universelle (*Ad gentes*, n° 20).

Essayons donc de devenir frères. Malheureusement, il faut souvent beaucoup de temps pour cela ; probablement toute la vie. Car il y a le mur des séparations que l'on trouve en arrivant. N'êtes vous pas Européens ? Solidaires des colonisateurs d'hier ? Des militaires dans certains pays ? Des hommes aux mains sales et souvent aux mains rouges ? Rappelez-vous une lettre du P. Ploussard. Les Touareg n'ont pas connu pratiquement la colonisation. Mais ils ont gardé le souvenir des colonnes militaires qui ont traversé le désert, et ont « démoli » un certain nombre des leurs : colonnes allemandes, anglaises, françaises. Je me rappelle comment on l'a accueilli, au début, chez les Touareg : « Mais, toi aussi, tu es de ce peuple-là ! » Et lui de répondre : « Oui. J'en suis. » Il ne s'agit pas de jouer aux purs, non. Nous sommes ce que nous sommes.

Ce sera notre aventure qui devra permettre à l'humanité européenne d'avoir peut-être les mains plus propres. Il y a aussi une rédemption de l'Europe à faire en territoire extérieur. N'êtes-vous pas solidaires de l'Europe aux peuples riches, empoisonneurs des peuples pauvres par des cadeaux avilissants ? J'ai vu cela en Tunisie, à propos des fameuses caisses : « Don du peuple des États-Unis d'Amérique. » Si vous saviez l'humiliation et la rancune qui lèvent alors au cœur d'une jeune génération ! Entreprise d'humiliation des hommes ! N'êtes-vous pas solidaires de l'Europe des peuples riches affameurs du monde ! En définitive, c'est l'Europe qui fait la loi du marché mondial.

Elle fait la loi en fonction de ses intérêts à elle et non en fonction des intérêts des pays qui produisent les matières premières. La fameuse conférence de Genève, il y a deux ans, avait commencé à soulever la pierre où les reptiles rampent. Il est évident que, selon une expression de Mgr Helder Camara, nous parlons de désarmement, de destruction des stocks de bombes. Tout cela est bien. Mais « le jour, dit Mgr Helder Camara, où l'Amérique du Nord acceptera de remettre fondamentalement en cause les lois du commerce international, nous serons plus proches de la paix que si on détruisait tous les stocks de bombes atomiques ». L'oppression des pauvres par ceux qui font la loi du marché est l'explosif de notre monde. Comme le disait un Français, professeur à Tataouine : « Je suis ici pour que mes petits enfants ne se fassent pas brûler par la bombe atomique du Tiers-monde. » Si on ne donne pas au Tiers-monde sa place, il la prendra.

L'entreprise est toujours à recommencer si nous ne voulons pas être pris comme de faux frères.

2. Vivre en proximité. Vous posez la question de l'habitation et du voisinage. Habiter au milieu ou au bord ou plus loin..., je pense que cela n'est peut-être pas à calculer mathématiquement. Jean Ploussard répétait : « Il n'est pas question de mimer les Touareg. Il est question de faire tout ce qu'il faut pour être leur compagnon de route authentique. S'il fallait pour cela passer par le feu, je le ferais. »

L'important n'est pas toujours la forme de ta maison mais que ta maison soit *ouverte* et que l'on puisse venir chez toi *comme un frère* chez son frère.

Dans le décret *Presbyterorum ordinis* qui est avant tout pensé en fonction des pays de chrétienté, il est dit « que la maison (des prêtres) devra toujours être une maison ouverte à tous et où les pauvres se sentent aussi à l'aise que les riches. » Je pense qu'au niveau de votre pauvreté à vous, de votre installation, de votre régime, l'important est aussi que vous ayez une maison ouverte.

MISSION EN MUTATION

Evidemment, il y a le chemin de la langue à apprendre et, pour beaucoup de laïcs de passage, ceci est un drame. Il faut sans doute un certain nombre de choses pour vous faire pardonner cette ignorance. Il est vrai que l'amitié vous permettra d'inventer des gestes qui sont aussi des paroles, comme en témoigne cette histoire, rapportée hier : « Mais tu t'en vas, toi qui faisais les gestes que font nos femmes ! Tu t'en vas, alors que tu étais domiciliée ! »

3. Pousser la domiciliation dans un peuple, jusqu'à la participation à son messianisme, c'est-à-dire à la mystique de sa marche humaine.

Jésus-Christ a partagé le messianisme de son peuple.

Notre monde du XX^e siècle est un monde de l'intégration de tous les peuples dans la communauté mondiale par un grand travail de mise en valeur du monde et des réalités du monde comme moyens de communication entre les peuples.

L'indépendance conduit les peuples nouvellement indépendants à chercher leur taille et leur visage parmi les autres peuples. Ils ne savent pas encore le prix qu'ils vont devoir payer pour, non seulement s'asseoir à l'O.N.U., mais être un peuple parmi les peuples et entrer dans la communauté des peuples. Pour le moment, ils parlent de croissance, promotion, développement économique, social, culturel, politique. Ils y croient, passionnément. Quelqu'un disait hier : « On sent un peuple qui veut, un peuple qui pousse. » Il attend que tous ceux qui veulent être ses frères y croient comme lui, autant que lui. Il attend que nous nous mettions à l'œuvre dans sa marche humaine. Il attend que les missionnaires prennent son œuvre à lui comme leur œuvre à eux.

Leur avenir est l'entrée dans la « communication » des hommes. Votre fraternité devra se jouer de plus en plus au niveau de cette participation au développement. Dans notre XX^e siècle, il faut se dépêcher. « Le temps presse, voilà les pétroliers, voilà le C.E.A. », disait Jean Plous-

sard. Voici venir la révolution industrielle, avec le type d'homme nouveau qu'elle va fabriquer. L'homme néotechnique qui, dans la montée humaine, devrait être plus homme (en particulier, le bâtisseur du monde), mais qui peut être aussi avili en prolétaire.

Il y a là un phénomène d'une dimension considérable. Nous en discutons en Afrique du Nord en regardant la carte. Nous avons vu qu'aucun pays d'Islam n'est encore entré vraiment dans la révolution industrielle. Allez au Pakistan, au Moyen-Orient, en Afrique : il y a des villes, mais pas de ville industrielle. Il y a le pétrole, mais il n'y a guère de population industrielle ! Vous n'êtes pas pris dans le mouvement. Qu'est-ce qui restera, en l'an 1980, en l'an 2000, du Nigérien d'aujourd'hui ?

Ne ratez pas la révolution que nous avons ratée en Europe (aux XVIII^e-XIX^e siècles). Situez-vous dans l'axe de développement de votre peuple par votre travail. On trouve si belle votre loyauté de remise en question ! L'« enseignement » est-il dans l'axe ? (Allez là-bas pour les hommes et pour les pousser dans le développement tel qu'il s'inscrit dans leur cœur. Cela, c'est le plan de Dieu.) Le service social doit-il rester dans la mission ?

Aujourd'hui, vous voyez le laïc missionnaire comme une pointe avancée de cette tâche. Je crois qu'il faut y voir aussi les religieuses et religieux non prêtres. Quant aux prêtres ? Bientôt peut-être se posera la question de l'authenticité de leur fraternité, par la prière sans doute, et la parole..., mais, probablement aussi, par l'engagement professionnel. Sinon, le Nigérien, ou le Soudanais, de l'an 2000 ne risque-t-il pas de devenir marxiste parce qu'il vous en voudra de n'avoir pas tout fait pour guider ses pères dans la révolution industrielle comme la classe ouvrière européenne en veut à l'Eglise du XX^e siècle d'avoir brillé par son absence et son silence. Elle était pourtant pleine de charité. Le XIX^e siècle est le siècle des Dames de charité : l'Eglise n'a pas su s'insérer dans le mouvement de la révolution industrielle. Elle est restée au bord. Elle n'a pas

MISSION EN MUTATION

su la garder au service de l'homme. C'est donc de nous que dépend l'Afrique du XXI^e siècle.

Je me pose alors la question : Quelle formation professionnelle donner aux frères et aux pères missionnaires de demain ? Qu'est-ce que le Niger et la Haute-Volta attendent de lui ? De quoi sera fait ce Nigérien de l'an 2000 ? Que restera-t-il du Nigérien 1930 ?

4. Aider nos frères à lire le sens de leur messianisme.

Il me semble qu'il y a trois clés, qui nous ont été offertes par Vatican II (Constitution *gaudium et spes*) : le sens créateur, le sens libérateur, le sens unificateur.

Le monde se construit. Il faut annoncer à ces hommes que le travail est grand. Un homme est grand quand il travaille. Un fainéant ne sera jamais un homme. Voyez le merveilleux chapitre de la constitution *Gaudium et spes* sur l'activité humaine. Jusqu'ici, aucun document d'Eglise n'avait parlé comme cela.

Si l'action est grande, la *liberté* est plus grande encore. J'entends que jamais on ne peut opprimer l'homme, au nom du travail. Cela ne veut pas dire qu'on ne le discipline pas. Mais il faut annoncer la priorité de la personne. Dans un univers comme l'univers africain, où sans doute un certain socialisme sera la prochaine étape nécessaire, je crois qu'il y a place, là aussi, pour l'annonce, en priorité, de la liberté.

Annoncer enfin que l'action et le travail sont pour *l'amitié* entre les hommes. Pour vous qui vous trouvez dans des peuples où les races sont mêlées, la parole d'annonce de l'unité manifestée dans l'amitié qui dépasse les tribus, les races, les langues, est très importante.

Pouvez-vous en dire plus, vous qui vous trouvez dans la mission de l'Islam authentique et non de l'Islam de pacotille ? Je crois qu'on peut dire ceci : de toute façon nous n'annoncerons authentiquement Jésus-Christ comme le sens final que si nous pouvons l'annoncer comme un au-delà des espoirs et des mythes humains, et jamais comme un

en-deçà. Il y a une certaine manière de présenter Jésus-Christ comme un rapetissement des espoirs humains, qui est une malhonnêteté envers Jésus-Christ. Le Seigneur est venu pour achever, accomplir, jamais pour abolir. Il vient pour accomplir l'espoir dans le royaume, et donner sa dimension éternelle à cette communion des hommes que nous savons, nous, être une communion entre les hommes dans le mystère de la sainte Trinité. Vous annoncerez Jésus-Christ le jour ou vous pourrez l'annoncer comme un au-delà des espoirs des hommes. Saint Paul dit aussi : « Au Seigneur Jésus, Dieu a donné le nom qui est au-dessus de tout nom » (cf. Ph. 2). Le P. Sertillanges disait autrefois qu'il fallait en tirer deux choses : que Dieu est à la fois *innommable* et *omninommable*. Ce qui veut dire : Dieu est à la fois innommable — on ne trouvera jamais un nom pour le bien appeler — et omninommable — on peut lui donner tous les noms : c'est encore un nom qui lui convient. Appelez donc Dieu Allah, si vous voulez. C'est un nom qui lui convient. De même l'action pour laquelle tant d'hommes se passionnent, la liberté, l'amitié, ce sont aussi des noms qui conviennent à Dieu, pour finir. Dans la mesure où la liberté — l'amitié, l'action... — conduit les hommes à aller au-delà d'eux-mêmes, au terme, ils rencontreront le visage de Jésus-Christ.

Si nous pouvons dès maintenant annoncer Jésus-Christ dans le nom qu'il a choisi — Jésus-Christ Seigneur — tant mieux. Mais si vous arriviez à passer deux ans en Afrique, ou quatre, ou vingt, ou votre vie entière, sans pouvoir annoncer « Jésus-Christ », ne considérez pas que vous avez perdu votre temps si les hommes avec lesquels vous avez vécu ont cheminé vers cet avenir du Salut de Dieu au-delà du péché et de la misère.

Conclusion.

Laïcs missionnaires qui pensez partir, sachez bien que vous « exportez » la Parole de Dieu en forme *humaine*.

MISSION EN MUTATION

Donnez à votre humanité toute son expansion, et à la Parole en vous toute sa profondeur.

De ce point de vue, laïcs qui ne partez pas, et religieux et prêtres, aidons les partants à être des produits valables sur le « marché » de la Parole. La concurrence existe là aussi.

On parle de qualifications professionnelles. Parlons, nous, de *qualification humaine*. Vous, en particulier qui partez célibataire, que votre célibat *soit qualifié chrétien*. Car on peut être célibataire sans être chrétien. Et il y a bien des chrétiens dont le célibat n'a rien de chrétien. Donnez-lui sa dimension qui est fondamentalement communionnelle. Qu'il soit clair que les célibataires ne sont pas des gens qui refusent d'aimer, mais qui choisissent d'aimer davantage en aimant autrement. Sans quoi cela ne vaut pas la peine.

Vous qui partez comme époux, donnez à vos foyers toute leur dimension chrétienne qui est aussi communionnelle. Ce sont des cellules d'Eglise comme disait Jean XXIII où on apprend à aimer.

Laïcs qui partez, le caractère rapide de votre passage est souvent un handicap. Il faut le transformer en invitation à accélérer votre domiciliation dans un peuple. De ce point de vue le lien avec la mission des religieux ou prêtres est important : eux, parce qu'ils restent et meurent sur place, vous servirez d'introducteurs dans l'amitié des peuples. Aidez à votre tour les coopérateurs (chrétiens ou non) à ne pas en rester à faire du C.F.A. mais à rencontrer un peuple.

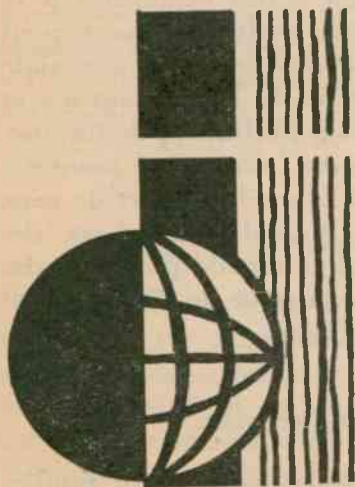
En définitive, Dieu ne nous demande pas d'abord de faire quelque chose, mais d'être avec des hommes, comme des hommes, en marche vers un avenir qui s'appelle Jésus-Christ, même si les autres ne le savent pas.

La dernière lettre arrivée du P. Ploussard est une lettre à une jeune fille candidate au laïcat missionnaire. Le passage est celui-ci : « J'aurais besoin d'une fille comme toi en octobre prochain pour s'occuper des filles Touareg. Sache que ce qu'il faut, c'est un peu *une volontaire de la*

LAICS EN PARTANCE

mort pour Jésus... » Disons : volontaire pour l'incarnation la plus intégrale possible à cause de la Parole, qui depuis Jésus-Christ ne se fait entendre des hommes que dans la mesure où elle trouve des formes de vie *humaine*. Ce volontariat pour l'incarnation sera peut-être un volontariat pour la mort : ceci c'est le secret de Dieu et de toute façon c'est sa grâce.

A. DANET.



L'ÉGLISE SANS FRONTIÈRES

Eglise sans frontières : cela ne signifie rien d'autre que la réalité de la grâce chrétienne en travail dans le cœur de tous les hommes, qui, fidèles à la Vérité, à la Justice et à l'Amour, édifient, où que ce soit et souvent sans le savoir, le Royaume de Celui qui est la Vérité, la Justice et l'Amour.

C'est dans la perspective de l' « Eglise sans frontières » que l'œuvre missionnaire doit être envisagée, soit qu'il s'agisse de réunir dans la foi et la charité les peuples de civilisations et de cultures plus ou moins étrangères à la prédication de l'Évangile, soit pour qu'il faille seulement conduire à la plénitude de la vie chrétienne et ecclésiale les peuples, qui comme le nôtre, celui du Brésil, sont nés et sont demeurés jusqu'aujourd'hui sous l'influence de l'Eglise. Le thème de l' « Eglise sans frontières » doit rester présent à qui veut alimenter de la sève de l'Évangile l'effort de ceux qui luttent contre la misère des individus, des pays, des continents, et s'emploient à rendre le monde plus humain, plus favorable à l'épanouissement du cœur de l'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Le fait de la rédemption universelle.

Parler de l'Eglise sans frontières, c'est d'abord étudier ce fait : aucun homme où qu'il ait vécu, vive ou pourra

vivre, n'est étranger à la rédemption opérée par le Christ mourant en croix et ressuscitant, glorieux, Seigneur des vivants et des morts. Tous les hommes donc, indépendamment des circonstances historiques, géographiques, sociologiques ou psychologiques dans lesquelles ils vivent, sont mis devant Dieu; ils sont confortés par la grâce du Christ, afin de s'unir au Seigneur, leur bien et leur salut.

L'humanité entière trouve en Jésus-Christ son Sauveur, c'est une incontestable vérité de foi. La réunion des hommes autour de Jésus, donc, l'Eglise, ne constitue en rien un groupe particulier, fermé, limité par une frontière, mais au contraire, elle demeure ouverte par nature, à tout homme et au monde entier. Les apôtres l'ont reconnu en quelque sorte à la Pentecôte. Pierre l'a proclamé solennellement dans la maison de Corneille : « A toute époque, à la vérité, et en toute nation, Dieu a tenu pour agréable quiconque le craint et pratique la justice » (Ac 10, 35; cf. *Lumen Gentium*, n. 9). Paul, de son côté, spécialement appelé pour divulguer le nom de Jésus parmi les nations, annonce le Dieu qui a fait le ciel et la terre, en qui nous vivons, nous nous mouvons et nous existons, auquel les Athéniens eux-mêmes rendent imparfaitement un culte agréable comme au Dieu inconnu (cf. Ac 17, 22-32).

Eglise universelle et religion chrétienne.

Les conditions historiques, toutefois, dans lesquelles durent vivre les continuateurs de ces premières générations missionnaires différèrent énormément. Déjà il n'était plus facile de réaliser, en pratique, une Eglise ouverte, alors que les hérésies commençaient à pulluler, et sous la menace des persécutions extérieures. La nécessité de se défendre contre les ennemis du dehors et du dedans favorisa l'éla-

MISSION EN MUTATION

boration de certaines lignes de démarcation, séparant la *Catholica* de ceux qui faisaient groupe à part ou simplement la combattaient du dehors, résistant à la parole de vérité et rejetant la communion d'amour. Cyprien, par exemple, à Carthage, vers le milieu du III^e siècle, frappa cette formule qui deviendra célèbre entre toutes : « Hors de l'Eglise, pas de salut ».

Avec la paix constantinienne l'Eglise devenait la religion d'Etat. Elle a gardé une certaine universalité durant le Moyen Age, mais au prix d'une identification de plus en plus poussée avec la civilisation gréco-latine. Il y avait un monde chrétien, peu conscient de ses frontières. Tous ceux qui lui appartenaient voyaient dans l'Eglise le seul moyen de salut. Les princes qui s'opposèrent le plus à l'ingérence croissante de la papauté et du clergé dans les affaires laïques ne prétendirent jamais sortir de l'Eglise. Les réformateurs eux-mêmes paraissent n'avoir jamais voulu sortir de l'Eglise. Ils ont voulu la réformer, l'embellir, la délivrer des abus qui favorisaient la prépotence des clercs. Ce saint zèle les mena trop loin. Ils finirent par nier, pratiquement, une série d'institutions positives fondées dans l'Evangile lui-même.

Regardant aujourd'hui avec plus de tranquillité l'histoire agitée de la Réforme, nous comprenons mieux toute la complexité des facteurs qui présidèrent à la rupture de la chrétienté médiévale et sont à l'origine du pluralisme du monde moderne. Dans un monde pluraliste comme le nôtre, le grand danger qui menace l'Eglise est celui de se considérer principalement comme une religion, par opposition aux autres. On a pu souvent reprocher aux catholiques un comportement de groupe à part, séparé du reste du monde. Or, au plan de la doctrine, il faut souligner que l'Eglise a toujours reconnu qu'aucun homme, païen, juif, hérétique de n'importe quelle espèce, n'échappe à l'influx

universel de la grâce de Jésus-Christ (*Denziger-Schoenmetzer*, n. 2 305). La formule « hors de l'Eglise pas de salut » doit être comprise de façon à ne pas exclure du bénéfice de la rédemption du Christ ceux qui n'appartiennent pas historiquement et sociologiquement la communauté chrétienne (cf. *Dz.-Sch.*, n. 3 869 s.).

Le Concile : un retour à la perspective universaliste.

Les textes de la Constitution sur l'Eglise prennent toute leur ampleur dans cette perspective historique. La mission des apôtres et la première implantation de l'Eglise furent nettement universalistes. Très vite, cependant, l'Eglise a fait cause commune avec l'empire romain. Jusqu'aux temps modernes le mouvement missionnaire de l'Eglise accompagnera l'expansion coloniale et culturelle de l'Occident. Les circonstances neuves où nous vivons exigent que les relations entre l'Eglise et le monde soient reformulées. L'Eglise, selon le Concile, n'est plus simplement « la religion catholique », elle « est, dans le Christ, en quelque sorte, le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (*Const. L. G.*, n. 1).

Si nous voulons donc considérer l'Eglise dans la totalité de son mystère, nous devons regarder, au-delà de ses structures de gouvernement, tout le peuple réuni autour de la parole de vérité. Peuple spécialement choisi par Dieu, descendance spirituelle de Jésus-Christ, l'Eglise doit être « aux yeux de tous et de chacun le sacrement visible de l'unité salutaire. Destinée à s'étendre à toutes les parties du monde, elle prend place dans l'Histoire humaine, bien

MISSION EN MUTATION

qu'elle soit en même temps transcendante aux limites des peuples dans le temps et dans l'espace » (*L. G.*, 9). « Ainsi, l'unique peuple de Dieu est présent à tous les peuples de la terre, empruntant à tous les peuples ses propres citoyens d'un royaume qui n'est pas de nature terrestre, mais céleste... Ce caractère d'universalité qui brille sur le peuple de Dieu est un don du Seigneur lui-même, grâce auquel l'Eglise catholique, efficacement et perpétuellement, tend à récapituler l'humanité entière avec tout ce qu'elle comporte de bien, sous le Christ chef, dans l'unité de son Esprit » (*L. G.*, 13). « Ainsi donc, à cette unité catholique du peuple de Dieu qui préfigure et promeut la paix universelle, tous les hommes sont appelés; à cette unité appartiennent, sous diverses formes, ou sont ordonnés, les fidèles catholiques et ceux qui, par ailleurs, ont foi dans le Christ, et finalement tous les hommes sans exception que la grâce de Dieu appelle au salut » (*L. G.*, 13).

Tous les hommes appartiennent à l'Eglise, ou lui sont ordonnés, ce qui ne laisse pas d'être une forme d'appartenance. Il n'y a aucun homme donc, aucun pays, aucune culture, aucun peuple qui soit étranger à l'Eglise. Bien au-delà de ceux qui confessent Jésus-Christ dans la célébration de l'eucharistie, réunis autour de leur évêque, en union avec le successeur de Pierre, il y a toute une auréole d'humanité sauvée par Jésus, et qui se trouve, qu'elle le veuille ou non, engagée surnaturellement. Elle appartient d'une certaine façon à l'Eglise et constitue ce que nous appelons l'« Eglise sans frontières ». Le Mystère de l'Eglise ne se limite donc pas à ceux qui se trouvent à l'intérieur de l'enceinte. Ce serait la mutiler dans son cœur même, que d'oublier qu'elle s'étend à tous les hommes, à parler rigoureusement. Le Mystère de l'Eglise s'étend jusqu'où arrive la rédemption de Jésus, qui est absolument universelle.

**Aux sources théologiques de l'universalisme :
la lettre aux Romains.**

Théologiquement, la question cruciale est de savoir comment la grâce du Christ Sauveur atteint intérieurement tout homme qui vient dans ce monde. C'est là le fondement de l'Eglise sans frontières. En d'autres termes, comment affirmer que l'humanité est sauvée en Jésus-Christ ?

Le premier, peut-être, qui se soit penché sur la question fut saint Paul, dans la *lettre aux Romains*. Sans entrer ici dans les nombreux problèmes posés par l'interprétation de ce texte majeur, nous devons reconnaître qu'il traite principalement, certains disent exclusivement, de la rédemption. Paul montre la signification universelle de Jésus-Christ. Avec Jésus, il y a un changement radical de la condition humaine. L'Histoire se divise en deux périodes : celle antérieure à Jésus-Christ, celle inaugurée par sa mort et sa résurrection. La partie doctrinale de la lettre ébauche trois tableaux successifs, dans lesquels s'affirme la portée universelle du fait rédempteur qui oppose le temps de la justice à celui de la colère, le règne de la vie à celui de la mort et le règne de l'Esprit à celui de la Loi. Ainsi, le fait de la rédemption est situé dans la perspective du Père qui sauve par sa justice, du Fils qui nous introduit dans le royaume de Vie par son obéissance, en tant que nouvel Adam, du Saint-Esprit qui nous anime intérieurement, faisant de nous des fils de Dieu. Si nous approfondissons l'un quelconque de ces aspects, comme par exemple le parallélisme entre Adam et le Christ, nous voyons que, dans l'esprit de saint Paul, Jésus modifia radicalement la condition humaine par son obéissance jusqu'à la mort. Il y a quelque chose d'objectif dans la rédemption comme la conçoit saint Paul, et cela nous permet de dire que tous

MISSION EN MUTATION

les hommes sont sauvés dans le Christ Jésus. Chacun de nous, hommes, nous étions emprisonnés dans notre condition naturelle, mais avec le Christ, nous sommes transportés dans un nouvel univers, dans lequel nous sommes appelés à entrer librement par la foi.

Nous commettrions un anachronisme, si nous demandions à saint Paul de répondre à toutes nos questions. Mais il nous fournit certaines données fondamentales qui orientent nos réflexions, permettent que nous entrions pleinement dans la pensée de Dieu et que nous découvriions la nature profonde de son œuvre de salut. Globalement, nous pouvons observer avec le P. Lyonnet, s. j., que deux vérités commandent entièrement la sotériologie de saint Paul : la mort du Christ unie à sa résurrection et sa glorification constituent un unique mystère de salut ; la mort du Christ est rédemptrice en tant qu'elle exprime ou, si l'on veut, conditionne l'acte suprême d'obéissance et d'amour du Christ. Pour saint Paul, donc, c'est le geste d'obéissance et d'amour du Christ qui constitue fondamentalement l'acte sauveur ou rédempteur. Tout, pour ainsi dire, culmine à la Croix ou bien en découle. Car la Croix n'est rien d'autre que le sommet du don de soi-même, et de fait, elle est l'origine, le premier moment d'une action du Christ qui s'achève dans la résurrection, dans la victoire même sur tout ce qui éloigne de Dieu. La résurrection le fait accéder à la vie de parfaite intimité avec le Père, comme prémices de la nouvelle humanité qui a maintenant en lui et par lui, accès à la vie divine, — ce pourquoi elle fut créée. Or, ce qui plaît à Dieu dans la mort de Jésus et ce qui est réellement à la racine de son intimité avec le Père, c'est le geste d'obéissance et d'amour dans lequel cette mort trouve sa source. Elle fut en effet, librement acceptée. C'est de cette libre acceptation que germe la rédemption. Le mystère du salut et de

la rédemption est le mystère d'amour du Père qui nous envoie le Fils, de l'amour du Fils qui accepte la mort et qui, glorifié, nous envoie l'Amour qui nous fait fils de Dieu.

Saint Paul ne répond pas directement à notre question : comment la grâce du Christ atteint-elle tous les hommes en plein cœur, mais il enseigne ces deux choses que nous venons d'évoquer : le fait que la condition humaine est transformée radicalement avec la mort et la résurrection de Jésus, et que ce geste est, avant tout, un geste d'obéissance et d'amour. Notre propos consiste précisément à comprendre le nœud qui existe entre ces deux affirmations pauliniennes. Ici se place le problème proprement théologique. Comment entendre que la rédemption du Christ a modifié la condition humaine ? Quel est ce mystère qui se trouve à la racine de la rédemption universelle ? Comment comprendre la réalité de l'Eglise sans frontières ?

Le Père réunit tous les hommes dans le Christ Jésus.

Observons qu'un théologien de la taille de saint Thomas d'Aquin, après avoir énoncé le problème d'une façon équivalente au début de sa carrière, n'a trouvé de réponse suffisante que lorsqu'il a situé le geste sauveur du Christ à l'intérieur du dessein de Dieu, selon lequel Jésus a été fait tête de tous les hommes¹.

La grâce, nous le savons, est ce qui donne une portée spirituelle à nos actes. Chaque homme reçoit de Dieu

1. Cf. notre étude : *Salut et Rédemption chez saint Thomas d'Aquin. L'acte sauveur du Christ* (Théologie, 62), Paris, Aubier, 1965.

MISSION EN MUTATION

la grâce pour une vie personnelle d'intimité avec le Seigneur, intimité qui doit culminer dans la vie de la gloire. Mais Jésus reçut une grâce destinée non seulement à sa sanctification personnelle et à la consommation d'une union et d'une intimité avec Dieu que déjà il avait substantiellement dès le commencement, mais aussi une grâce plus large, destinée à fructifier pour le bénéfice de toute l'humanité. A l'universalité de la faute d'Adam correspond l'universalité de la grâce de Jésus, qui est ainsi appelé Tête de tous les hommes. Le geste de Jésus atteint tous les hommes, tout comme le geste de chaque homme, déterminant l'orientation profonde de sa vie, se répercute sur la condition d'existence de l'âme, du corps, en en mot, de tout l'homme. A l'unité physico-biologique de l'individu humain, ou même, à l'unité du genre humain qui est aussi physico-biologique à sa façon, établie par génération et par parenté, correspond une unité d'un autre ordre, fondée sur le propre dessein de Dieu, source de la grâce du Christ-Tête, et ratifiée par le geste de consentement du Christ obéissant au Père par amour, du haut de la Croix. La mort de Jésus atteint tous les hommes parce qu'elle est fondée sur une grâce donnée à Jésus comme tête de l'humanité ; au surplus, elle ratifie cette unité de tous les hommes, elle la rend réelle et effective d'une certaine façon, car c'est elle qui réalise la rédemption et le salut, inaugurant la nouvelle humanité des hommes sauvés.

Mais le don de Dieu ne devient réalité pour chacun de nous que dans la mesure où nous l'accueillons dans la foi. Ceci ne diminue en rien la force de l'affirmation que l'humanité est objectivement sauvée en Jésus-Christ. Il ne s'agit pas d'une objectivité physique, comme si dans son ensemble l'humanité avait été assumée dans la personne du Verbe ou comme si le salut avait été inclus comme effet immédiat du geste divin d'assomption de la nature humaine.

Il ne s'agit pas non plus d'une objectivité juridique comme si, par la mort, le Christ avait acquis des droits inaliénables à valoir pour le salut de l'humanité. Peut-être sommes-nous plus proches de la vérité en pensant à une objectivité d'orientation de la vie humaine en tant que telle, c'est-à-dire : de la vie morale. La mort du Christ confère à l'action de tous les hommes une portée nouvelle. Notre action n'aurait jamais, et n'a pas effectivement dans l'état concret où se trouve l'humanité, la possibilité de se proportionner à la fin réelle de la vie humaine, qui est l'intimité parfaite avec Dieu, la vie éternelle. Mais la mort du Christ a conféré à l'action humaine cette nouvelle portée et, en ce sens, le Christ a racheté et sauvé toute l'humanité. Quand l'homme agit en fidèle serviteur de la vérité et de la justice, quand il se montre docile et ouvert à l'amour, sa vie s'oriente effectivement vers Dieu, à cause de la mort du Christ. Le geste humain de consentement à la Vérité, à la Justice et à l'Amour reçoit un sens nouveau dans le geste et par le geste du Christ, qui le fait aboutir dans la Vie éternelle.

**L'acte sauveur du Christ est donné
en partage à tous les hommes.**

Il y a une deuxième raison de l'universalité du geste rédempteur : l'action par laquelle Jésus nous a sauvés fut une action humaine et, comme telle, elle peut être vécue en toute circonstance où se trouvent les hommes. Jésus ne nous sauve pas du dehors, en faisant quelque chose en nous ou seulement quelque chose pour nous. Celui qui nous a créés sans nous, comme le disait saint Augustin, ne nous sauve pas sans nous. L'action salvatrice de Jésus est le principe réel de notre action justement parce qu'elle est

MISSION EN MUTATION

salutaire comme un acte d'obéissance et d'amour. L'obéissance et l'amour, d'un côté, sont absolument universels; ils peuvent et doivent être vécus dans toutes les actions humaines quelles qu'elles soient concrètement.

D'un autre côté, l'obéissance et l'amour ne produisent pas d'effet, mais provoquent une correspondance du même ordre. L'amour seul répond à l'Amour. Les effets que l'amour produit ne sont à la hauteur de l'Amour que lorsqu'ils procèdent de la correspondance et de la réponse. Ainsi l'acte humain d'amour de Jésus est comme un germe mystérieusement provocateur de l'amour dans le cœur de tous les hommes, dont la vie se décide par l'amour qu'il possède, et par suite, par la réponse d'amour qu'il donne à celui de Jésus, même sans le savoir. En toute circonstance, depuis qu'il s'est éveillé à la vie humaine proprement dite, l'homme agit mû par un certain amour. L'amour est le mouvement fondamental de la volonté, duquel dépendent tous les autres, et par conséquent, toute l'orientation de la vie morale. Donc, agissant sous la motion de l'amour, quoi qu'il fasse, l'homme revit les circonstances de la mort du Christ, en continuité avec elle. Si l'Apôtre peut dire qu'il complète dans sa chair ce qui manque à la Passion, c'est précisément parce que son action d'accepter les souffrances apostoliques se trouve en continuité, comme en prolongement, du geste d'obéissance et d'amour de Jésus. Mais cette loi de continuité n'a pas son origine dans la foi de l'Apôtre; elle est donnée comme quelque chose d'objectif à la condition même de l'homme sauvé; elle se fonde sur la mort du Christ. Tout homme qui agit par amour, agit en continuité avec le Christ; tout homme qui se ferme à l'amour, en réalité se ferme au Christ. Ce donné a reçu sa plus dense expression dans le chapitre XXV de l'Évangile de saint Matthieu, perle de la prédication chrétienne et témoin irrécusable de l'universalisme de l'Évan-

gile. L'Eglise sans frontières y trouve un de ses plus solides fondements.

L'Esprit de Dieu remplit l'univers.

Une troisième raison nous permet de comprendre de quelle manière le geste rédempteur de Jésus atteint tous les hommes, par l'action de l'Esprit-Saint.

Le Père a placé le Fils à la tête de l'humanité, c'est notre première raison; le Fils en s'incarnant, nous sauva par une action humaine universelle d'amour, de laquelle tout acte humain est la réplique, le correspondant ou le refus. Nous pourrions penser que la relation existant entre le geste rédempteur de Jésus et notre action humaine est purement morale, fondée de façon lointaine dans le dessein salvifique du Père, qui est à la source de la grâce du Christ-Tête, et immédiatement dans l'universalité du geste d'amour de Jésus. De fait, toutefois, cette relation entre l'action humaine de Jésus et la nôtre n'est pas purement morale, mais mystique. Ce lien est constitué par une continuité réelle, dont l'âme est l'Esprit lui-même.

Jésus a la plénitude de l'Esprit. Son geste d'amour, qui nous sauve, trouve place dans la ferveur de l'Esprit. Ce feu que Jésus vint apporter sur terre se déverse sur les hommes pour tout embraser. Jésus, une fois glorifié, envoya l'Esprit qui souffle où il veut. L'Esprit nous enseigne toutes choses et dicte à notre esprit le comportement profond de notre cœur. Il est impossible de reconnaître Jésus, sinon dans l'Esprit. L'Esprit souffle dans l'intime du cœur de chaque homme, dès lors qu'un acte humain de liberté a germé. Nous ne pouvons rien faire de bon sans Lui. Il se trouve donc dans l'intime de tous les hommes qui agissent par amour, comme Jésus, quoi

qu'ils fassent, même quand ils ignorent l'existence de l'Esprit. Notre grâce est la grâce même de Jésus, parce qu'elle est le fruit de l'Esprit même de Jésus. Ainsi, à la racine du lien moral d'imitabilité, se trouve le lien proprement surnaturel, spirituel, mystique, de continuité entre l'action de Jésus et l'action humaine de tout homme. Dans ce sens, la rédemption de Jésus est absolument universelle.

Quand l'homme résiste à l'Amour et à la Vérité, il se ferme réellement à l'Esprit et se lance dans l'aventure folle de fuir Dieu. La conséquence : la fuite de soi-même, la contradiction intérieure, une sorte d'autodestruction morale et psychologique. Mais dès que l'homme, tout homme, depuis Adam jusqu'au dernier représentant de l'espèce humaine, en toute circonstance, en toute condition historique, sociologique, psychologique, s'ouvre à la Vérité et à l'Amour, il consent à l'Esprit et, en Lui, il agit en continuité mystique avec le Christ, est atteint par la grâce universelle du Père. Cet homme, donc, appartient de quelque façon à l'Eglise. L'Esprit qui meut son cœur l'ordonne à l'Eglise. Il aboutira normalement à la profession de foi et à la reconnaissance de l'Esprit qui anime son cœur, dans la communauté historique du Peuple de Dieu. L'Eglise sans frontières n'est pas statique, mais dynamique, animée par un mouvement centripète, dont la source est l'Esprit Saint lui-même, qui achemine tout vers le Christ et, par le Christ, au Père. Les hommes qui s'ouvrent à la Vérité et à l'Amour sont intérieurement conduits au cœur de l'Eglise, et reconnaissent leurs vrais frères qui vivent autour des successeurs des Apôtres, spécialement de Pierre. Ainsi l'Esprit édifie l'Eglise. Mais si les obstacles historiques sont insurmontables, Dieu, dans sa sage pédagogie, ne brûle pas les étapes, ni ne se presse, ni ne souffre aucune injure. Il connaît les siens dans la vaste Eglise sans frontières et son Esprit convainc intérieu-

rement les vrais serviteurs de l'Amour que rien, absolument rien, ne constitue un obstacle réel, rien ne nous sépare de l'Amour qui nous unit à Jésus.

L'Eglise et la mission.

Les conséquences pratiques de la doctrine ici développée, quoique nombreuses et évidentes, doivent être rapidement indiquées maintenant, pour éloigner les équivoques et pour marquer avec la plus grande force certaines lignes de fond auxquelles doit obéir la mission, aujourd'hui peut-être plus que jamais.

L'équivoque à dissiper consisterait dans une prétendue opposition entre l'Eglise sans frontières et le peuple de Dieu historiquement rassemblé autour des authentiques successeurs des Apôtres, à la Table eucharistique. Nous l'avons déjà dit : l'Eglise sans frontières est une réalité essentiellement dynamique, travaillée par un mouvement centripète tendant à rassembler tous les disciples de la Vérité, de la Justice et de l'Amour autour de Jésus, dans la profession de la même foi et dans la communion humaine et effective d'une même espérance. Si ce mouvement n'aboutit pas tout à fait, cela se doit aux limites qui pèsent sur la condition humaine. Toutes les barrières qui se dressent historiquement et culturellement entre les hommes, serviteurs de la Vérité, de la Justice et de l'Amour, ne sont pas voulues par Dieu et nous avons le devoir de les supprimer. C'est une des tâches capitales de la mission, pour nous qui sommes réunis autour des successeurs des Apôtres : faire tomber tous les obstacles qui séparent les hommes les uns des autres, malgré leur recherche commune de la face de Dieu. Dans un siècle d'œcuménisme,

MISSION EN MUTATION

siècle où l'Eglise se propose au dialogue avec tous les hommes, il n'y aurait rien de plus anachronique qu'une conception statique de l'Eglise sans frontières. Prendre conscience de cet aspect de la Vérité chrétienne, c'est prendre conscience du dynamisme de la fidélité à la Vérité et à l'Amour, qui doit être l'axe principal de notre vie d'apôtres.

Un vrai problème théologique, que nous ne ferons qu'indiquer ici, est de concevoir positivement quelle doit être la position des catholiques au sein de l'humanité sauvée par Jésus-Christ. Ce n'est pas par hasard que le Concile définit l'Eglise comme sacrement de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain. De fait, nous croyons que c'est dans la perspective de l'Eglise entendue comme sacrement, c'est-à-dire, comme signe et instrument de la fidélité à la vérité et à l'amour au sein de l'humanité, que nous comprendrons de quelle manière catholiques et chrétiens doivent se situer dans l'ensemble de ceux qui forment l'Eglise sans frontières. La communauté apostolique (la communauté chrétienne qui succède aux apôtres) est le signe, par l'authenticité de sa vie, de toutes les virtualités contenues dans le simple geste humain d'accueillir la Vérité. Cette communauté est l'instrument de Dieu pour aider l'humanité entière à reconnaître une nouvelle condition de vie offerte par le Christ à tous les hommes. Mais ce n'est pas tant par l'autorité ou les pouvoirs dont elle dispose, que la communauté apostolique remplira son rôle instrumental ; c'est par l'authenticité de sa vie évangélique. La mission est ainsi, d'abord, un témoignage de fidélité totale à la Vérité, à la Justice et à l'Amour. Les vrais amants de la Vérité sauront alors reconnaître d'où elle vient, ils s'ouvriront au témoignage de fidélité des chrétiens. Les cœurs des hommes dociles à l'Esprit identifieront l'Amour à travers la charité vécue, à travers

l'amour des chrétiens. Si nous nous aimons les uns les autres, les hommes nous reconnaîtront comme disciples du Christ. Notre témoignage et notre amour seront appelés à vaincre les obstacles qui séparent encore les innombrables membres de l'Eglise sans frontières.

L'attitude missionnaire.

Il est scandaleux de constater le peu que l'on fait, dans l'Eglise, pour communiquer réellement avec l'âme du peuple et pour aller avec lui à la rencontre de la vérité, de la justice et de l'amour, qu'il recherche parfois à tâtons. Il est certainement plus facile de travailler pour maintenir et revigorer les structures ecclésiastiques, l'autorité de l'Eglise dans les affaires publiques, son influence sur le terrain de l'éducation, et même dans l'ordre politique et social. Mais dans un pays comme le Brésil en pleine explosion démographique, en vertigineuse ascension sociale, la structure ecclésiastique pourra-t-elle engendrer une vague de renouveau ? Certains groupes le pensent. Mais peut-on se fier à des « alliés » qui veulent à tout prix maintenir le *statu quo* et qui, en plus, ne craignent pas d'afficher leur incroyance, en tant que personnes privées ?

Moins nombreux que les conservateurs, il y a ceux qui voient bien l'inanité et l'inefficience des méthodes « traditionnelles », et qui cherchent courageusement une voie de renouveau. Mais souvent ils vont copier ailleurs les nouvelles méthodes, sans paraître se rendre compte de la situation réelle du peuple chez qui ils ont été envoyés comme ministres de la Parole, pour bâtir le Royaume.

Aux uns et aux autres, conservateurs et propagateurs des nouvelles méthodes *importées*, nous voudrions rappeler ici

MISSION EN MUTATION

l'importance primordiale qu'a l'attitude spirituelle du peuple, pour tout travail pastoral et missionnaire. C'est là le point de départ, le climat et l'aboutissement de la mission. L'ignorance religieuse, les superstitions et les hérésies, les injustices sociales, les divisions de toutes sortes, entre les hommes, rien ne sera efficacement guéri par de simples rites religieux, par des condamnations ou des prohibitions, ni non plus par des idées nouvelles, qui suscitent un enthousiasme plus ou moins durable. Il faut que la Parole et les sacrements portent les gens à faire la Vérité, la Justice et l'Amour d'une façon plénière, dans leur vie personnelle et communautaire.

Le peuple brésilien, comme tous ceux d'Amérique latine en général, garde encore pour l'Évangile et pour les valeurs chrétiennes une ouverture de cœur qui est disparue totalement dans les masses populaires de certaines régions déchristianisées et paganisées du monde moderne occidental. Dans sa grande majorité, spécialement dans les milieux les plus pauvres, il fait partie de cette grande Église sans frontières. Notre tâche principale semble donc être de lui faire vivre explicitement la profession de foi chrétienne et de l'aider à rencontrer dans l'Évangile, dans la foi et les sacrements chrétiens, l'aliment pour une vie qu'il vit déjà, substantiellement. Il n'y a rien de plus douloureux que de voir ce peuple aller chercher son aliment spirituel dans des groupes de religiosité corrompue et dans les sectes qui sont objectivement incapables de l'acheminer vers la plénitude de la Vérité, de la Justice et de l'Amour.

Il nous faut découvrir l'urgence du devoir pastoral de « con-vivere » avec le peuple, pour que le ferment de l'Église de Jésus soulève cette masse travaillée intérieurement par l'Esprit de Dieu. Que chacun de nous se situe devant Dieu, devant lui-même et devant ses frères comme un serviteur

ET SANS FRONTIÈRES

authentique de la Vérité, de la Justice et de l'Amour. Au sein de la communauté apostolique comme au milieu du monde, ce qui compte est cette fidélité-là. Tous ceux qui en vivent font partie de l'Eglise et agissent en continuité avec Jésus, mus par l'Esprit du Père. Lorsque cette réalité de grâce répandue dans le monde trouvera son expression spontanée dans la vie de la communauté chrétienne, nous aurons accompli notre mission et l'Eglise n'aura vraiment plus aucune frontière.

Bernard CATAO.

LES RÉGIONS EN VOIE D'ISLAMISATION ET L'ÉGLISE

HAMPATÉ Ba, disciple du célèbre mystique Tierno Bokar, et actuellement ambassadeur du Mali en Côte-d'Ivoire, déclarait dans une conférence récente : « En Afrique, l'Islam n'a pas plus de couleur que l'eau ; c'est ce qui explique son succès : il se colore aux teintes du terroir et des pierres. »

Depuis le XIII^e jusqu'au seuil du XIX^e siècle, une suite de raz de marée islamiques ont déferlé sur l'Afrique sud-saharienne, s'étendant parfois du Sénégal aux abords du lac Tchad, recouvrant ainsi d'importantes régions de la Guinée, du Mali, de la Haute-Volta, du Niger et la Nigeria.

Il y eut des flux et reflux, certaines tribus furent submergées, d'autres restèrent intactes. Puis il y eut une période d'accalmie. Or, on constate depuis une vingtaine d'années une islamisation progressive qui va en s'accroissant et qu'il ne faut pas attribuer uniquement à l'essor démographique des populations africaines.

En voici quelques exemples : au Sénégal les Diolas qui forment les 7,5 % de la population (soit environ 225 000 âmes) ont vu 50 % de leurs effectifs, soit plus de 100 000 âmes, s'islamiser durant ces trente dernières années. Et en une décennie dans la région de Bignona, 15 000 catholiques ont adopté la religion du prophète.

Au nord Cameroun, dans la région de Dourbey, les

Fais que l'on estime à quelque 45 000 âmes ont vu 80 % de leurs effectifs s'islamiser au point d'abandonner leur propre langue et d'adopter le foulfouldé, langue des Peuls, et cela en l'espace de deux générations.

La ville de Garoua comptait, en 1952, 40 % de musulmans, dix ans plus tard, elle en compte 70 %, soit une augmentation de 30 %. Si l'on ajoute que les musulmans d'origine (les Foulbés) sont en voie de régression de 4 % par an, on est obligé d'en déduire : le gain provient essentiellement des milieux animistes.

Peut-être « se colore-t-il aux teintes des terroirs et des pierres » ; cet Islam cependant présente divers visages ou tout au moins des accentuations différentes.

— Avec les Ahamadiya du Gahna, du sud Nigeria, il est agressif, menant l'offensive, cherchant constamment à islamiser les membres des Eglises chrétiennes.

— Avec certains mystiques du Mali, du Sénégal, tels les disciples du sage de Bandiagara, Tierno Bokar, il apparaît d'une rare spiritualité, ouvert au dialogue mais d'une orthodoxie discutée.

— Ici et là avec les tenants des mouvements réformistes, il procède à sa propre réforme, recherchant un rajeunissement doctrinal et institutionnel. Ses adeptes parviennent alors à allier une exquise politesse au niveau des relations humaines, à une tolérance condescendante à l'égard des œuvres de l'Eglise et un refus radical face à l'Évangile.

— Au niveau de la masse de partout l'Islam apparaît comme une réalité englobante dans laquelle on ne peut que s'insérer. Elle est à la fois fait religieux, source de sécurité, acquis culturel, mode de vie, système social. Elle fascine l'animiste à tous égards.

Il nous appartient donc d'étudier successivement les mobiles de cette islamisation, les problèmes que côtoie l'Eglise et enfin les formes de témoignage et de service encore possibles aujourd'hui.

1. Facteurs d'islamisation.

a) *L'Islam apparaît d'abord comme un facteur de changement d'état social.* Cela s'explique historiquement. Dès le XV^e siècle, les menées guerrières victorieuses firent de l'Islam une religion de classe, la religion des chefs, de l'élite intellectuelle et des marabouts. Ce sont les sociétés centralisées et hiérarchisées qui succombèrent. Les vaincus n'avaient guère le choix : s'ils souhaitaient sauver leurs vies et leur situation, ils devaient s'islamiser et se soumettre au rituel traditionnel. Ceux qui détenaient l'autorité ne pouvaient être que musulmans et leurs subalternes se devaient d'adopter le mode de vie religieuse de leurs chefs.

Lorsque la colonisation multiplia les voies de communication, ce sont les marabouts qui, faisant office de commerçants, de lettrés, de guérisseurs, s'attachaient aux classes dirigeantes pour les avoir comme alliées et protecteurs. Discrets dans leur prosélytisme, ils se joignaient à la cour des chefs, se faisaient apprécier en se rendant indispensables, puis faisaient partager aux chefs leur rituel.

Lorsque les puissances coloniales, ne pouvant elles-mêmes administrer les vastes régions conquises, cherchèrent à s'appuyer sur les chefs traditionnels, elles favorisèrent les islamisés. Les chefs animistes qui avaient lutté pendant des générations contre les envahisseurs musulmans se virent dans l'obligation de dépendre d'une autorité musulmane.

Le faste des chefs islamisés, augmentant leur prestige, fit de l'Islam l'apanage des hautes classes. Que l'on pense au sultan de Foumban enviant la puissance militaire du Lamido de Banyo, ou les chefs de l'Adamaoua construisant des mosquées et s'entourant de griots à l'exemple du Lamido de Ngaoundéré. Les quatre cinquièmes d'entre eux, soit plus d'une centaine, se sont islamisés durant ces dix dernières années.

Dans une société hiérarchisée, le dévouement au chef sup-

pose l'adoption de son mode de vie, d'où islamisation de la cour.

b) En second lieu, l'Islam apparaît comme un facteur de revalorisation de soi. On sait que la société traditionnelle et l'organisation tribale craquent de toutes parts. Dans certaines régions cet effritement des structures se traduit soit par l'abandon des montagnes et des lieux de séjour habituels, soit par la scolarisation, par la lutte contre le nudisme ou par l'intrusion de circuits commerciaux nouveaux. L'animiste voit ses sécurités disparaître. Il est à certains égards dépossédé et abandonné.

Prenons l'exemple type formé par le triangle Maroua, Mora, Mokolo (au nord Cameroun). Nous avons là des sociétés non hiérarchisées habitant depuis quelques générations les montagnes pour mieux se protéger de leurs envahisseurs. Le forgeron et sa femme occupent dans cette société des fonctions essentielles à la vie et au maintien de la communauté. Forgeron, il façonne les instruments nécessaires à la culture de la terre et les armes pour la défense des libertés premières ; il est l'interpellateur des esprits en période de sécheresse ; il prend soin des défunts, les enterre et ramène leurs esprits pour le culte domestique ; il intervient et fait cesser les luttes fratricides ; sa femme est à la fois potière et sage-femme ; en tant que potière, elle participe à la création et au maintien du monde. Or, pour des raisons que l'on perçoit aisément, ce couple clef de voûte de cette société devient inutile. Les règles, les lois, les mythes dont il est le gardien fidèle, tombent en désuétude.

Au seuil de l'école, à la porte du dispensaire ou de la préfecture, au marché hebdomadaire, l'animiste désarçonné va affronter un monde qui n'est pas le sien et sera traité avec mépris par les musulmans. Il aura honte de lui-même et se sentira à ce point dévalorisé qu'il aura hâte de s'islamiser, ne fût-ce que par le vêtement et quelques gestes

typiques. Il y retrouve une certaine dignité sans laquelle il lui est impossible de vivre.

c) *En troisième lieu, l'islamisation apparaît comme un facteur économique.* Naguère vivant d'une économie de subsistance, l'animiste était peu enclin aux rapports commerciaux. On tente aujourd'hui d'élever par tous les moyens son niveau de vie, il cultive son coton et son mil pour les vendre. Ses acheteurs sont musulmans.

Introduit en milieu semi-urbain, il connaît de nouveaux besoins. Il retrouve les mêmes vis-à-vis.

Veut-il devenir à son tour commerçant, ou marchand de bétail, les voies d'accès à certains corps de métier passent par l'islamisation. Les artisans et les commerçants sont tacitement organisés en corporations religieuses dans le but de se prémunir du chômage et de la concurrence. (Chez les Kotokolis du nord Togo, on ne jouit de la protection syndicale qu'en étant musulman.) Ainsi la pression sociale toujours présente le convainc qu'il a quelques avantages à n'être plus ce païen inapte à saisir la différence entre le pur et l'impur et qui consomme indistinctement toutes les bêtes des champs.

d) *La législation islamique exerce un certain attrait et constitue, elle aussi, un facteur d'islamisation.* Certains chefs, considérant les privilèges et les possibilités qu'elle leur octroie, l'adoptent. Ils peuvent lever certains impôts, réquisitionner certaines de leurs populations au nom des droits que la tradition islamique leur reconnaît. Le tribunal coutumier doit alors se référer au Coran et à la charia toujours favorable aux islamisés. En cas de litige, il est avantageux d'être assimilé aux croyants.

Parfois tel animiste désirant se soustraire à une coutume traditionnelle s'islamise et se met au bénéfice de cette législation (afin par exemple qu'à sa mort l'héritage n'aille pas à la descendance côté épouse, neveux et nièces de sa femme).

e) *Le dernier facteur d'islamisation qu'il convient de mentionner ici est le rôle politique, le rôle de ferment nationaliste que joue occasionnellement l'Islam face à l'apport tentaculaire de l'Occident et à l'ignorance des données de la tradition par l'adoption de la religion de Mahomet. En outre, dans certaines régions où l'on a quelque peine à gouverner des populations disparates, l'Islam apparaît comme un dénominateur commun possible, un outil unificateur. Il permet une administration plus efficace et assure une obéissance plus fidèle.*

L'Islam apparaît donc à l'animiste comme un ensemble de facteurs permettant :

1. son changement d'état social ;
2. la revalorisation de soi ;
3. la participation à un circuit commercial nouveau ;
4. l'adoption d'une législation nouvelle ;
5. l'expression d'un patriotisme ou d'une action politique.

Or, les religions, en Afrique surtout, ne tombent pas dans un vide spirituel, et l'animisme sous ses diverses formes n'est pas exclusif. Ceux qui adoptent l'Islam y glissent leur apport culturel et spirituel. Un processus d'échanges réciproques entre l'ancien et le nouveau donne alors à la communauté sa nature et sa forme particulières. On peut parler d'accommodement, d'adaptation, de transposition. Les anciens sacrifices n'ont pas besoin de disparaître, la victime est immolée selon le rituel islamique et au nom d'Allah. On n'éprouve aucune rupture douloureuse entre le passé et le présent. Allah, prenant la place de l'ancienne divinité, seigneur du monde spirituel, introduit dans la piété populaire Mahomet, les saints, les amulettes et les enseignants-guérisseurs.

2. Les problèmes de l'Eglise.

Face à ces clans, à ces tribus en voie d'islamisation, l'Eglise se trouve quelque peu bridée, ligotée par certaines options du passé :

a) Pendant longtemps, l'Islam apparaissait comme un ennemi à abattre. On entendait aller au-devant de l'autre uniquement dans le but de le combattre ou de le convaincre à tout prix. Le genre d'arguments importait peu, on multipliait les pamphlets qui étaient autant de caricatures du prophète et de ses adeptes. Mahomet apparaissait comme un habile mystificateur, instrument de quelque puissance démoniaque placé sur le chemin de l'Eglise pour la faire trébucher. Cette attitude, hélas, n'a pas entièrement disparu ; certains l'adoptent avec autant de facilité que de légèreté et parlent encore de croisades. N'a-t-on pas dressé parfois des stations missionnaires pour *barrer la route* à l'avance islamique ?

A l'arrière-plan d'une telle optique gît une regrettable méconnaissance de l'Islam. Non seulement on ne le connaît pas mais on estime inutile de perdre du temps à tenter de le connaître, de le comprendre.

On avait oublié que la communication de l'Evangile n'est possible que dans le respect et l'amour de l'autre. Bien sûr, l'animiste paraît tellement démuni et prêt à accueillir ce qu'on lui offre, alors que le musulman au niveau de vie élevé et aux mœurs plus policées, se montre arrogant ne désirant en aucune manière adopter la foi de ceux qui dénigrent ce qu'il a de plus précieux au monde. Cela a donné naissance à des communautés pagano-chrétiennes, méfiantes et pleines de suspicion à l'égard des islamisés, se considérant comme spirituellement responsables de l'animiste, et de l'animiste seulement, préoccupées d'abord de morale et de discipline.

b) Dans les régions en voie d'islamisation, l'Islam apparaît comme une religion de Noirs, enseignée par des Noirs à des Noirs, aux structures sociales proches, sans discordance de niveaux. Le missionnaire, respecté parce que c'est un étranger ou honni comme témoin d'une domination passée, reste l'homme d'un autre monde. Lorsqu'il se présente comme le responsable de l'Eglise, le prédicateur de l'Évangile, on identifie l'Eglise et son message avec ce monde dont il vient.

Son mode de vie le différencie beaucoup de ceux qui l'entourent et c'est davantage affaire de mentalité que de pouvoir d'achat. Son échelle de valeurs est différente, il procède à des appréciations et à des simplifications d'une logique qui demeure foncièrement étrangère, voire incompréhensible, à ceux qui l'entourent.

Face à une société qui se méfie de toute originalité, de tout particularisme, il est hypothéqué par tout ce qui fait son individualité. Il traîne derrière lui une vision du monde et des structures sociales foncièrement étrangères. Dans beaucoup de régions les stations missionnaires furent construites en dehors des centres, à la frontière des localités et plus d'une fois des nouveaux convertis abandonnèrent leurs villages pour se fixer aux abords de la mission, constituant ainsi des hameaux chrétiens qui se veulent distincts des autres, étrangers aux autres.

c) Un autre problème de l'Eglise, c'est l'hypothèque qu'une certaine théologie fait peser sur sa prédication. Alors que la parole islamique tend à dévaloriser l'animisme, notre prédication tend à le culpabiliser. On fait appel à la loi naturelle pour le convaincre qu'il a certainement transgressé des ordonnances divines, que le péché l'entoure et l'emprisonne et qu'il est sans aucun doute possible coupable devant Dieu. On parle de jugement, de perdition et de damnation pour aboutir à la conclusion : le pécheur

ne peut se sauver par lui-même, il a besoin d'un sauveur... et ce sauveur c'est Jésus-Christ.

Cet accent mis sur le péché et la culpabilité néglige la situation existentielle de l'animiste qui voit ses sécurités traditionnelles disparaître les unes après les autres et qui, avant d'entendre parler de Mahomet et de vie éternelle, souhaiterait vivre sans crainte, loin de l'action maléfique des esprits ou des ancêtres. C'est du Christ libérateur, du Christ Seigneur qu'il lui faut entendre parler.

L'Européen, cet être invulnérable, n'a peut-être pas besoin de se prémunir de l'action néfaste du monde de la nuit et de la mort, mais l'animiste a peur, il cherche, il tâtonne et l'Islam lui offre, par l'entremise d'amulettes et de sacrifices de tout genre, ces assurances, ces sécurités vitales.

Cette prédication qui use donc du schéma : loi, péché, repentance et enfin Jésus-Christ, réduit le prédicateur à faire de la pêche à la ligne, elle l'invite à se dépréoccuper de la masse pour ne chercher qu'une âme, qu'une brebis à la fois.

Face à une société où l'homme n'existe que dans la mesure où il est membre d'un corps, d'une tribu, d'une race, où tout est affaire de personnalité collective, peut-on sans dommage individualiser un être humain, lui donner une conscience de soi, le libérer de liens familiaux et traditionnels sans être à même de lui offrir en échange une communauté vivante ? Le cadre social, familial est pour l'Africain en général (et pour ceux de ces régions en voie d'islamisation en particulier) ce qu'est l'eau pour un poisson ; peut-on le sortir de l'eau et le maintenir à l'air ? L'apport de la tradition et le milieu familial servent à l'Africain de cordon ombilical, peut-on le lui couper sans être assuré de pouvoir l'insérer dans une réalité similaire ?

La consultation sur l'évangélisation de l'Afrique occidentale et équatoriale, tenue à Yaoundé fin juin 1965 s'est prononcée dans son rapport officiel sur ce problème. Elle a déclaré expressément :

« Nous croyons souhaitable d'encourager un appel à la conversion collective. Une décision pour Jésus-Christ étant une affaire individuelle et personnelle, la réponse que Dieu attend de tout homme ne peut pas être remplacée par une décision collective. Néanmoins la société traditionnelle africaine est caractérisée par des décisions collectives. Aussi la décision d'accepter l'Évangile dans un village est souvent d'abord collective. L'Église devrait rechercher ces décisions comme une première étape suivie, dès que possible, par des décisions personnelles qui culminent dans le baptême. »

d) Dans sa volonté d'être témoin fidèle du Christ, l'Église est fascinée par l'angélisme et se retrouve bridée par sa discipline. Les fruits du Saint-Esprit deviennent condition de salut, la monogamie, porte d'entrée de la communauté chrétienne, si ce n'est du ciel. L'admission au baptême devient parfois un véritable tour de force puisqu'il faut aux yeux de certaines missions avoir au préalable suivi le catéchisme pendant près de trois mois, être à même de lire une page du Nouveau Testament, être monogame, avoir prouvé par une vie vraiment consacrée que l'on est converti.

Nombre d'islamisés saisis par la nouveauté de l'Évangile s'approchent de l'Église mais ne parviennent pas au bout de leur temps d'épreuve. Ils ne peuvent subsister hors de toute communauté ; ayant rompu leurs attaches familiales et n'étant pas encore accueillis par l'Église ils se retrouvent plus esseulés que jamais et rebroussement alors chemin.

D'ailleurs, l'animiste arrive essoufflé au baptême. Il y voit un but en soi, l'équivalent d'une attestation qui sanctionne sa bonne vie chrétienne. Parvenu à cette fin, sa foi tiédit, il s'installe et oublie que l'Église est une communauté de service.

e) La dernière et non la moindre des hypothèques sur le témoignage de l'Église, s'exprime dans sa division.

ISLAM

Face à l'islam qui apparaît comme une réalité monolithique uniforme, l'Eglise est là désunie, morcellée.

Probablement nulle part au monde la division n'est aussi peu comprise et comporte autant de lourdes conséquences.

Telle agglomération aux frontières du nord Cameroun et du Tchad compte six missions pour quelque 600 habitants. Selon la rigueur ou la mansuétude des missionnaires le néophyte passe de chapelle en chapelle. C'est là un cas extrême j'en conviens, mais il n'en est pas moins significatif.

Dans telle région du sud, les chrétiens originaires du nord ont de la peine à prendre racine dans des communautés qu'ils ont entendu dénigrer. Ils se retrouvent plus proches d'islamisés issus de la même tribu, que des chrétiens auxquels les lie une même foi au Christ. C'est dans la communauté islamique seulement qu'ils sont pris en charge et encadrés.

Même lorsqu'ils sont accueillis, ils se retrouvent perdus tant nos diverses traditions ecclésiastiques ont façonné leur sensibilité religieuse et les ont séparés les uns des autres. Nous souffrons d'un manque de confiance les uns dans les autres et ce sont les communautés africaines qui en portent le poids et en payent le prix.

Nos divisions facilitent un sécularisme envahissant qui atteint déjà la jeunesse cultivée de ces régions et affadit leur foi.

Parlant de ce sécularisme Hampaté Ba exprime la même préoccupation lorsqu'il écrit : « La tradition ne s'oppose pas au progrès, elle le cherche, elle le demande, elle le demande à Dieu et elle est en train même de le demander au diable... Naguère chaque homme avait sa foi pour surveiller sa conscience » ; et, il ajoute : « il faut un support moral sans lequel toutes les techniques financières, culturelles et politiques qui sont un enrichissement du corps seraient aussi une destruction fondamentale de l'âme et de la famille. »

Ainsi donc l'action de l'Eglise est quelque peu hypothé-

quée : 1. Par sa façon de considérer l'Islam ; 2. Par le caractère spécifiquement étranger du porteur de l'Evangile ; 3. Par une certaine théologie qui entend culpabiliser avant d'annoncer la Bonne Nouvelle ; 4. Par sa discipline ; 5. Par ses divisions.

3. Les formes de témoignage et de service encore possibles aujourd'hui.

Après l'énumération de quelques problèmes que côtoie l'Eglise, il m'appartient de vous entretenir des formes de témoignage et de service encore possibles aujourd'hui.

Il y a d'abord un ordre d'urgence dont il faut être conscient. D'après une enquête menée ces derniers mois, conjointement par le Conseil œcuménique des Eglises et la Conférence des Eglises de toute l'Afrique sur les régions non évangélisées de ce continent, il ressort que la population d'Afrique occidentale et équatoriale augmente de l'ordre de 30 000 personnes par semaine. Cette expansion représente 15 000 personnes pour les islamisés, 2 000 pour les protestants, 3 000 pour les catholiques et quelques 10 000 pour les sociétés animistes. Ces chiffres sont par eux-mêmes assez significatifs pour ne nécessiter aucun commentaire.

Alors même que dans les régions en voie d'islamisation, il y a de vastes secteurs où l'on ne côtoie aucun témoin de l'Evangile, ici et là des missionnaires ont, avec une rare persévérance et un sens incroyable du sacrifice, assumé leur rôle d'ambassadeurs du Christ, et autour d'eux se sont constituées des communautés chrétiennes numériquement très faibles.

Or, aujourd'hui, toujours dans ces mêmes secteurs, les missionnaires apparaissent souvent aux yeux des autorités politiques comme des corps étrangers plus tolérés que souhaités. On contrecarre de plus en plus leurs projets et on limite leur champ d'activité. Et le jour n'est probablement

pas très loin où l'on jugera leur présence indésirable dans la mesure où ils ne sont ni enseignants ni médecins. C'est dire qu'une politique d'avenir ne peut être conçue et pensée que dans le cadre des Eglises et par les Eglises africaines. Européens, nous ne sommes là que pour les aider dans cette réflexion et dans cette recherche.

1. Il appartient en premier lieu à ces communautés autochtones dispersées ici et là de redécouvrir que l'Eglise n'est là que pour ceux qui n'en sont pas, selon le mot d'un théologien français. C'est d'abord leur affaire et non celle des missionnaires européens ou américains. Fuyant consciemment tout cléricisme, c'est à chaque fidèle de se savoir ambassadeur du Christ, chargé de mission.

Surmontant ces divisions et ces méfiances importées d'Occident, les petites communautés, se sachant membres du corps de Christ, pourraient demander aux Eglises plus importantes leur aide, surtout en hommes. Et celles-ci se sachant solidaires, pourraient mettre à leur disposition des hommes aussi ouverts que capables et à même, par amour pour les autres, d'accepter pour un temps une discipline ou une tradition qui ne leur est pas familière.

Une telle action aurait divers avantages :

a) les chrétiens perdus de ces régions prendraient conscience ainsi de la réalité de l'Eglise universelle et trouveraient un encouragement aujourd'hui très nécessaire ;

b) cette action commune modifiera la division devenue traditionnelle, d'une Eglise africaine soucieuse de ses œuvres et lui réservant toutes ses énergies, et d'une mission étrangère chargée de la propagande de l'Évangile ;

c) cette action permettrait en outre de rassembler les chrétiens expatriés de ces régions dont personne ne s'occupe et qui ont, eux aussi, une part importante à jouer ;

d) enfin, face à une autorité politique sourcilleuse, l'Africain pourrait avec discernement et tact veiller à ce

que dans les limites des libertés constitutionnelles l'Évangile soit annoncé en toute indépendance.

A mes yeux donc, *la première forme de notre témoignage* et de notre obéissance s'exprime dans l'étude et dans la mise en œuvre des implications de notre unité en Jésus-Christ, Seigneur de l'Église.

2. Cette recherche se situe également au niveau de l'expression de la foi.

Face à un Islam qui se borne à attester l'unicité de Dieu et à ne réclamer que la récitation d'un credo et quelques pratiques, notre prédication paraît difficile et compliquée. De la Genèse à l'Apocalypse le chemin est long et laborieux pour un non-initié. Raconter la Bible ou stigmatiser le relâchement moral ce n'est pas encore annoncer l'Évangile. Il nous appartient de retrouver la spécificité du témoignage apostolique. Avec les théologiens africains nous nous devons de confronter la prédication de l'Église avec les notions évangéliques de grâce, de liberté et d'amour. Le schéma usuel (loi, péché, repentance, Jésus-Christ) fait de nos prédicateurs des hérauts de la loi et de nos prédications des réquisitoires. Or, nous n'avons pas à culpabiliser nos auditeurs mais à proclamer la Seigneurie du Christ libérateur.

Dans une conférence donnée à Nairobi, le pasteur J. Kotto en 1963 déclarait avec humour : « Comment allons-nous évangéliser l'Afrique d'aujourd'hui ? Il nous faut commencer par évangéliser notre discipline ! »

Ainsi *la seconde forme de notre témoignage* et de notre service est donc un effort de réflexion théologique. Nous permettant de nous ressourcer, cette recherche rendra notre prédication plus fidèle et l'administration des sacrements plus juste. Nous parviendrons peut-être à nous écarter des sentiers du légalisme et à distinguer entre l'évangélisation et la sanctification. Nous serons peut-être alors saisis par la parole de l'apôtre : « Malheur à moi si je n'évangélise. »

3. Aller au-devant de l'autre, cet islamisé qui ne demande rien, suppose non seulement une volonté d'obéissance mais un amour vrai de l'autre, un amour qui accepte ce vis-à-vis dans ce qu'il a de foncièrement différent de moi. En dehors du respect de l'altérité de l'autre il n'y a pas de communication possible de l'Évangile.

Comment puis-je m'adresser à quelqu'un et espérer être compris si je ne cherche pas d'abord à le comprendre, d'autant plus qu'il se meut dans un monde qui m'est foncièrement étranger. Il nous faut un domaine commun de référence qui donne naissance à un champ de compréhension alors que nous ignorons tout de sa foi, de ses structures mentales, de son acquis culturel, de son mode de vie.

Trop souvent, missionnaires européens et pasteurs africains nous avons rebuté, offusqué des islamisés par notre ignorance ; nous les avons placés dans des situations qui les obligeaient soit à trahir leur conviction, soit à paraître rustres. *A cause de Jésus-Christ nous sommes solidaires et responsables de l'autre et c'est une forme larvée de mépris que d'ignorer cet autre, que de prétendre vouloir donner et ne rien avoir à recevoir.* Ainsi à l'effort de réflexion théologique doit s'adjoindre une étude de l'Islam et des musulmans, une étude qui embrasserait non seulement la théologie islamique mais tout ce qui constitue la personnalité musulmane, ce qu'elle est et ce qu'elle voudrait être.

Cette étude préconisée n'a pas pour but, faut-il le rappeler ici, d'armer les chrétiens pour une nouvelle offensive, une réfutation plus aisée ou une défense plus sûre du christianisme, ni même pour évaluer et retenir quelques éléments qui paraissent des valeurs pré-chrétiennes ou pro-chrétiennes. Cette recherche doit viser au dialogue, à un dialogue qui, parce que authentique, peut déboucher sur le dialogue de l'homme avec Dieu.

4. Nous avons parlé tout à l'heure de l'effritement des structures traditionnelles, l'une des conséquences de cette désorganisation est l'afflux des jeunes vers des centres urbains. Après quatre à cinq ans de scolarité ils sont irrésistiblement attirés vers les villes, où ils viennent tenter leur chance. Ils ne découvrent généralement ni la situation rêvée ni même l'emploi qui leur permettrait de vivre décemment. Déçus, aigris, désaxés, oisifs ou astreints à des besognes sans attrait, mal logés dans des quartiers surpeuplés, ils sont prêts à toutes les compensations faciles et seront d'ici peu exposés à toutes les formes d'exploitation. Il appartient peut-être à l'Eglise de prendre conscience des formes de service que cette jeunesse requiert. Dans les régions en voie d'islamisation, les foyers de jeunesse sous leurs diverses formes et les camps de jeunesse ont un grand rôle à jouer.

5. Par ailleurs le pourcentage des enfants scolarisés augmente d'année en année. Selon les régions il est de l'ordre de 12 à 95 % des enfants scolarisables. De quelle littérature disposent-ils lorsqu'à la sortie des écoles primaires ils abandonnent leurs manuels scolaires et recherchent avec avidité tous les textes imprimés ?

Notre production littéraire européenne est peut-être surabondante, elle est cependant conçue en Europe pour des Européens et se trouve par ses prix en dehors du pouvoir d'achat de la grande majorité. Notre littérature chrétienne est, elle aussi, d'une incroyable indigence, nos livres sont soit inadaptés, soit hors de prix.

Dans les régions islamisées le texte imprimé jouit un peu du respect et de la vénération que l'on réserve au livre par excellence qu'est le Coran. Certaines nations occidentales parviennent à répandre par centaines de milliers d'exemplaires des textes anodins mais politiquement tendancieux. Il n'y a pas seulement là une forme de témoignage et de service mais une responsabilité que nous avons trop

ISLAM

longtemps négligé d'assumer. Nous pourrions encore mentionner d'autres possibilités mais ne nous appartient-il pas d'être aux écoutes du Saint-Esprit pour répondre aux besoins des hommes ?

A nos yeux donc il importe que l'Eglise s'adonne d'abord :

a) à l'étude et à la mise en œuvre des implications de l'unité des différents membres du corps de Christ ;

b) à un effort de réflexion théologique qui rendra notre prédication plus fidèle ;

c) à connaître l'autre, le musulman, dans le respect de son altérité ;

d) en outre, qu'elle prenne conscience des problèmes de la jeunesse de ces régions ;

e) et ait enfin une politique quant à une production littéraire valable.

En guise de conclusion, permettez-moi trois remarques :

1. C'est en prenant conscience des facteurs d'islamisation et des hypothèques qui limitent l'action de l'Eglise que celle-ci peut valablement envisager de nouvelles formes de témoignage et de service encore possibles aujourd'hui.

Par le terme « église » j'entends l'Eglise de Jésus-Christ en Afrique dont font partie à la fois les autochtones et les étrangers mis à leur disposition, communauté vivante constituée par des laïcs, soutenue et guidée par des hommes mis à part pour des ministères particuliers.

2. L'approche de l'Islam est en fait une participation à l'amour de Dieu pour le monde, c'est l'une des formes de la continuation du geste même de Dieu venant à la rencontre des hommes en Jésus-Christ. Cela suppose la lucidité et l'humilité du Christ et implique des risques de malentendus, voire d'innombrables difficultés.

EN MARCHE

Ce geste ne se confond pas avec une campagne de prosélytisme : c'est la recherche vraie d'un dialogue au sein duquel le chrétien consent à ce que sa foi soit mise en question.

Dans les régions en voie d'islamisation la proclamation de l'Évangile ne peut et ne doit se faire que dans le dialogue.

3. Il y a un ordre d'urgence auquel nous n'avons pas le droit de tenter d'échapper. Les régions en voie d'islamisation seront imperméables à l'Évangile pour des décennies si l'Église de Jésus-Christ *en Afrique* et *en Europe* les néglige aujourd'hui.

Claude-F. MOLLA.

NOTE SUR CHRISTIANISME ET CIVILISATIONS

DEPUIS quelques années, le problème de l'incarnation du christianisme dans les diverses civilisations humaines est de nouveau à l'ordre du jour. Le primat donné à une forme occidentale du catholicisme est encore fatal pour l'instant. Mais l'heure vient où le christianisme en Afrique, par exemple, devra être africain, japonais au Japon et ainsi de suite. — Vous schématisez trop, pourrait-on rétorquer. Vous affirmez comme une vérité indiscutable ce que justement bien des gens refusent d'admettre. — C'est vrai, je vous l'accorde, beaucoup nient qu'il y ait là une réelle difficulté. Si l'on accepte, disent-ils, la marche du monde vers une

civilisation unique, d'ici quelques années toutes les situations actuelles seront dépassées. D'une extrémité de la terre à l'autre, l'Église ne sera plus affrontée qu'à une civilisation technique ou marxiste. Malgré cet optimisme, nombreux sont ceux qui, souffrant de voir continuellement ignorées les formes traditionnelles et parfaitement valables dans lesquelles leurs compatriotes exprimaient leur sentiment religieux rongent leur frein avec impatience. Que peut-on faire dès maintenant ? C'est à cette question que la présente note voudrait essayer de répondre ¹.

La première démarche de bon sens consiste à bien distinguer

1. Croire à la venue d'une civilisation unique ne supprime pas le problème. Dans cette civilisation à moins de la concevoir comme l'écrasement de tous les particularismes par un modèle uniforme, chaque peuple aura son mot à dire, sa richesse à apporter. Cela suppose qu'il aura développé les virtualités du christianisme qui correspondent le mieux à sa grâce particulière.

l'essentiel du message chrétien et son incarnation dans tel ou tel milieu culturel², à ne pas confondre universel et uniforme, et à affirmer hautement le principe du pluralisme culturel à l'intérieur même du christianisme.

Malgré tout, cette distinction est encore bien insuffisante. Comment traduire en pratique ces aspirations vers un christianisme qui assume les valeurs authentiques des traditions locales?

Il s'agira d'abord de faire des expériences, de profiter des leçons de la vie, et d'en tirer les conséquences pour l'avenir. Il serait très utile, par exemple, de comparer l'idéal du P. Monchanin lors de son départ pour l'Inde avec celui qu'il avait un peu avant sa mort, après avoir prié, vécu, souffert et vu la réalité de près. Que lui ont donc appris ces années passées au milieu de ceux à qui il aurait voulu s'identifier? De telles expériences ont lieu sur une échelle restreinte, et un peu partout. Elles affectent spécialement les domaines de la liturgie, de la paraliturgie, des poèmes et du

théâtre, que sais-je encore? Elles seules permettraient de dépasser le stade des spéculations stériles. Le témoignage de ceux qui veulent penser leur situation pastorale au milieu du peuple qu'ils aiment est irremplaçable. Par ailleurs, à côté de ces expériences, il faudrait mentionner les recherches sur le sens de Dieu, le sens religieux, la prière dans telle ou telle religion traditionnelle. En publiant de tels travaux et en mettant à la disposition d'un public plus vaste l'essentiel de leurs conclusions, en imprimant systématiquement les plus beaux textes religieux sur lesquels ces conclusions s'appuient, l'on prépare également une meilleure compréhension de la terre dans laquelle le christianisme doit s'enraciner.

Plus modestement, et afin de montrer ce que devient le christianisme vécu dans ces milieux variés, je souhaiterais que l'on multiplie les recueils de notices biographiques sur des chrétiens simples mais fervents qui, en terre dite de mission, ont répondu à l'appel du Christ. Ce serait pré-

2. Ainsi a fait par exemple Mgr Tshibangu, vice-recteur de l'Université Lovanium, lors de la discussion qui suivit sa conférence sur *L'Afrique d'aujourd'hui et l'avenir de sa civilisation*, donnée à Kinshasa (République Démocratique du Congo) le 31 janvier 1967. Un assistant lui ayant objecté que le christianisme était un mouvement de pensée occidental et non africain, il lui demanda en guise de réponse de bien distinguer le christianisme en soi et le christianisme tel qu'il est vécu dans tel ou tel milieu culturel. Cette réaction est également celle de bien des chrétiens d'Afrique lorsque, dans des congrès africains, ils sont en butte au reproche de suivre une religion de blancs.

parer une nouvelle « Légende dorée » où se lirait l'âpre lutte dans l'effort vers un idéal difficile, où se manifesterait l'attitude en face de ces forces terrestres ou charnelles qui plaquent au sol tant de néophytes ; l'on verrait également comment le passé de paganisme a préparé ou retardé l'épanouissement final. Cela supposerait beaucoup de loyauté de la part des auteurs et le renoncement à l'optique « édifiante » de tant de récits de ce genre. Il faudrait se garder d'ignorer systématiquement les dimensions nationalistes du problème et s'arrêter spécialement sur ceux des chrétiens qui sont restés humainement au milieu de leurs frères, sans que leur foi en ait fait des déracinés. Nous ne sommes plus à l'époque de Jacques de Voragine et tout travail sacrifiant trop au genre littéraire de l'hagiographie manquerait son but. Bref l'on verrait ainsi à quelles conditions et dans quelle atmosphère, des hommes ou des femmes à la fois vraiment chrétiens et vraiment membres de leurs peuples se sentent chez eux, respirent à l'aise dans l'Eglise, sans être des désemparés. Ce travail devrait être, autant que possible, l'œuvre de compatriotes, parlant des leurs et sentant mieux certaines valeurs, mais sans complexes et avec con-

fiance. Est-ce si difficile à réaliser ? Ne peut-on pas commencer sans bruit, dans le cadre de toutes les revues et bulletins qui paraissent déjà. A l'occasion de la mort d'un chrétien authentique et sans cacher les difficultés qu'il a eues, quelques pages vraies pourraient être données au public. Ce matériel rassemblé servirait de base à une réflexion ultérieure, peut-être même à l'élaboration de ces théologies comme la « théologie africaine » dont beaucoup appellent la venue. Ne parlons pas de l'utilité qu'y trouveraient catéchistes et pasteurs pour renouveler l'illustration de leur enseignement et présenter plus facilement le message chrétien. Et même, allons plus loin, pourquoi des revues en Europe ne leur feraient-elles pas écho de temps à autre pour montrer du christianisme un visage qui ne soit pas seulement un visage occidental ?

Un second type de travail consisterait à étudier systématiquement un certain nombre de cas d'acculturation qui se rencontrent dans l'histoire religieuse du monde. Comment, par exemple, l'Islam a-t-il repris toute une série d'éléments du message biblique et de la littérature parabiblique, les arabisant et créant vraiment une nouvelle synthèse³. Cet en-

3. L'examen de la transformation d'un idéal religieux particulier, une fois transplanté dans un milieu de culture différent, ne suffit pas. Il aide surtout à comprendre les réactions de ce milieu. Il s'agit ensuite de bien dégager

semble nouveau, intégrant des valeurs nouvelles qui n'étaient pas spécialement arabes, bien plus, cet ensemble que les Arabes contemporains de Mahomet commencent par refuser catégoriquement s'est peu à peu imposé, a conquis droit de cité et est devenu le cœur même de l'arabisme. Les gloires de l'Islam et celles de l'arabisme se sont ensuite presque identifiées. Tant il est vrai que, dans ces domaines, une création, présupposant l'action de fortes personnalités, est au point de départ de tout. Une telle arabisation s'est opérée en dehors de l'orthodoxie juive ou chrétienne. Il serait intéressant de réfléchir aux causes de ce phénomène historique. Pourquoi un mouvement analogue n'a-t-il pas pu se produire à l'intérieur de l'Eglise ? Est-ce par une volonté de rester fidèle au message du Christ ? Ou au contraire est-ce par suite d'un aveuglement des chrétiens devant les bouleversements qui se préparaient, insensibles qu'ils

étaient au caractère instable de la société en voie de désagrégation dans laquelle ils vivaient ? Si un tel mouvement avait eu lieu à l'intérieur du christianisme, on aurait évité la disparition de certaines valeurs essentielles, disparition qui rend la nouvelle synthèse inacceptable pour les chrétiens. En examinant de tels problèmes, on se prépare à mieux comprendre les lois qui président aux phénomènes d'acculturation.

Une troisième piste de travail consisterait à suivre les différents mouvements messianiques qui sont nés en marge du christianisme. Etant personnellement pour l'instant en Afrique bantoue, je pense spécialement à ceux qui sont nés en marge du christianisme africain. A l'heure actuelle, quelques chercheurs se consacrent à l'étude des prophètes (prophètes guérisseurs ou guérisseurs prophètes ainsi que d'autres prophètes de couleur avec toutes les nuances possibles) qui ont fondé ici et

celles des valeurs universelles qui, négligées ailleurs, ont retrouvé ici vie et force. Donc de souligner comment ce milieu particulier peut aider l'ensemble de l'humanité à redécouvrir tel ou tel aspect du patriotisme universel. Les Africains, écrit Mgr Tshibangu, « ont la conviction qu'ils représentent au monde une ligne de valeurs précieuses complémentaires de celles qui ont été de préférence développées par l'Occident, et que ce dernier aurait pu cultiver si par exemple à l'aube de la philosophie grecque il avait opté par l'intuitionisme dynamiste et globaliste d'Héraclite plutôt que pour le rationalisme analytique et discursif parti de Parménide et des Eléates » (dans *L'Afrique actuelle et ses profondes aspirations de civilisation*, dans la revue *Présence universitaire*, n° 23, février 1967, Kinshasa, p. 30). Ce que Mgr Tshibangu dit pour l'Afrique est applicable à tout milieu culturel particulier.

là de petites Eglises⁴. C'est par centaines, presque par milliers, que se comptent en pays bantou les groupements dissidents détachés du tronc traditionnel chrétien. Sans en exagérer l'importance et en tenant compte du besoin humain de se retrouver en petits cénacles, l'on verrait dans quelles lignes se développent ces groupes et surtout à quels sentiments de frustration, incompris des Eglises en place, ils ont voulu répondre. Il s'agirait de se pencher sur ce phénomène pour en tirer les leçons qu'il comporte. Le travail est délicat. Même lorsque les groupes accueillent volontiers des sociologues, des ethnologues qui les abordent avec sympathie, une certaine réserve demeure. Il faut deviner, comprendre à demi-mots, savoir ce que signifie telle ou telle nuance, tel ou tel détail imperceptible une fois remis dans son contexte. Il y a certaines questions qui, par la façon même dont elles sont posées, conditionnent automatiquement la réponse et donc font dévier la véritable enquête. On doit faire la part des éléments purement personnels qui se cachent derrière des revendications d'allure désintéressée. Par ailleurs, chaque mouvement donne

souvent naissance à de multiples sectes; tous ceux qui se réclament de Simon Kimbangu, par exemple, ne tiennent pas forcément les mêmes positions. Le danger n'est pas illusoire de céder à un attrait pour les généralisations hâtives surtout lorsque l'on se base sur des travaux que l'on n'est pas à même de contrôler personnellement.

Aussi, est-ce une bénédiction d'avoir maintenant un bon nombre d'ouvrages en cette matière. L'un d'eux, rédigé en allemand, mérite spécialement qu'on s'y arrête. Plusieurs spécialistes y font le point sur la question des Eglises messianiques, des sectes et des mouvements dans l'Afrique d'aujourd'hui⁵. L'intérêt de ces études est qu'elles s'efforcent de présenter la question d'un point de vue synthétique, pour un public assez large. L'ensemble du volume ne dépasse guère la centaine de pages et donc ne risque pas de rebuter le lecteur. Le professeur Ernst Damman expose d'abord comment le Christ est compris dans les Eglises et sectes postchristiques d'Afrique. Il répartit ces sectes en cinq groupes, offrant un premier classement qui permettra de clarifier la question. Les causes de la naissance de ces

4. *Parole et Mission* a déjà présenté à ses lecteurs plusieurs articles sur ce sujet.

5. *Messianische Kirchen, Sekten und Bewegungen im heutigen Afrika*, unter Mitarbeit von E. Damman, Katesa Schlosser, O. F. Raum, H. W. Tur-

sectes que l'auteur croit pouvoir dégager méritent d'être notées soigneusement. A côté des facteurs économiques, politiques et sociaux, l'étude fait une place à la conception sacrale du chef en Afrique et à la personnalité de celui-ci. Dans sa contribution, le P. Katesa Schlosser s'arrête aussi à une longue analyse des causes qui peuvent expliquer la naissance des sectes. Chez elle, comme dans la contribution de O.F. Raum, l'importance de la personnalité du prophète en tant que chef apparaît manifestement. Le P. H. W. Turner examine plusieurs catéchismes utilisés dans ces groupements. Enfin une étude de H. J. Greschat envisage l'attitude prise par ces sectes en face de la sorcellerie. Une longue bibliographie, rassemblée par ce dernier auteur, termine le recueil. Ecrites dans un but d'initiation, donnant de multiples aperçus sur ces personnages assez particuliers, essayant de dépasser les phénomènes extérieurs pour dégager leurs causes plus

profondes, ces pages forcent à réfléchir. Il faut souhaiter que beaucoup les lisent; ne fût-ce que pour savoir que le problème existe et avoir l'attention attirée de ce côté.

N'oublions pas en effet, lorsqu'il s'agit de sectes, le rôle que beaucoup d'entre elles ont joué jadis dans l'histoire de l'Eglise; le choc de leur contact ouvrit les yeux de plusieurs grands saints sur les problèmes de l'heure. Peut-on comprendre saint François d'Assise si l'on oublie les mouvements des pauvres du Christ au XIII^e siècle en Occident... ou saint Dominique si l'on néglige l'histoire des Albigeois dont l'exemple, notamment celui des « Parfaits », a influencé l'idée dominicaine des premiers frères. Peut-être le phénomène actuel des sectes aidera-t-il à mieux saisir certains aspects du problème « Christianisme et Civilisations »?

J. JOMIER.

Kinshasa, 1967.

ner, H.-J. Greschat, herausgegeben von Ernst Benz (Beihefte der Zeitschrift für Religions und Geistesgeschichte, X), X, 128 pages, E. J. Brill-Verlag, Leiden/Köln, 1965, Gld. 24.

QUELQUES OUVRAGES SUR L'ISLAM

DANS le genre des présentations complètes mais sous forme condensée, nous avons l'excellent *Islam* de M. Massé, qui garde toujours sa valeur. Ce livre est toujours à recommander à ceux qui ont le courage d'aborder un travail très documenté mais dont la lecture exige un certain effort, vite récompensé d'ailleurs. Le tour d'horizon que fournissait M. Sourdel, il y a dix-sept ans (1949)¹, et qui n'a cessé d'être réédité depuis lors avec des mises à jour, est plus accessible mais plus sommaire. Il répond aux questions suivantes qui forment autant de têtes de chapitres : Mahomet et le Coran, histoire du monde musulman, la Loi islamique, les mouvements sectaires, soufisme et philosophie, activité intellectuelle et artistique, l'Islam

moderne. Le style est coulant, paisible et parsemé d'expressions très éclairantes. Tout en faisant preuve d'une maîtrise calme et personnelle dans l'art de l'exposé, l'auteur sait de temps à autre apporter un jugement de valeur appuyé sur une citation très bien choisie, prise à d'excellents penseurs et qui donne beaucoup de vie à son texte. Les valeurs religieuses apparaissent lorsque le contexte le demande.

Certaines questions délicates exigent que le lecteur ne généralise pas trop vite. Ce qui est dit de la femme musulmane d'autrefois (par exemple, p. 62) ne concerne pas l'époque moderne. La présentation de la mystique musulmane après Ibn Arabi (p. 89) sera peut-être à modifier légèrement si les positions de Marijan Molé s'avè-

1. Dominique SOURDEL, *L'Islam*, Paris, Coll. « Que sais-je ? », P. U. F., 1965, 128 pp. (44^e mille).

rent exactes. De même en donnant le détail des éléments de la prière rituelle, l'auteur ne parle pas de la brève récitation d'un texte coranique effectuée communément après la récitation de la *Fâtiha* dans chaque rak'a (cf. p. 52). Cela ne touche pas l'essentiel. L'important est que l'existence de formules heureuses pour caractériser tel ou tel point de l'Islam fasse de ce livre une très bonne initiation. On trouvera, par exemple p. 59, une description des vertus musulmanes et de leur idéal « mesuré aux forces de la nature humaine », comme le dit une citation du P. Abd el Jalil. Ou ce jugement sur le côté encore décevant des ouvrages de théologie moderne tandis que, dans la vie, une évolution profonde est en train de se produire. « L'Évolution récente, écrit M. Sourdrel, paraît ainsi consacrer à la fois l'échec ou l'inutilité des tentatives de reformulation de la pensée théologique et la possibilité de transformations politiques et sociales variées auxquelles les justifications théoriques viennent rarement à manquer » (p. 125).

LES perspectives de la plaquette que le général Rondot a fait paraître à la fin de 1965 sont différentes². L'auteur y offre une première initiation à l'Islam, cet Islam auquel il avait déjà consa-

cré bien des études plus détaillées. Avec la compétence qu'on lui connaît, il s'adresse à des lecteurs en quête d'informations et qui voudraient cesser « de se sentir en face de l'Islam comme devant un monde inaccessible, interdit à [leur] curiosité et fermé à [leur] compréhension sympathique » (p. 6). L'auteur se réfère souvent au christianisme pour établir des points de comparaison ou souligner les nuances propres à l'Islam. Les différents chapitres frappent par l'angle sous lequel les questions sont envisagées. Un des grands mérites de cette présentation est de renouveler le genre littéraire des plaquettes sur l'Islam. Comparaison de mosquée et d'église, les exigences de l'unité, rôle du facteur politique dans la société musulmane, la communauté, synthèse et ankylose, sectes, mystiques et confréries, le réformisme, forment les principaux centres d'intérêt. Une série d'annexes avec des textes coraniques, le schéma des différents détails liturgiques de la prière rituelle, des dates, une carte, quelques suggestions de lecture, etc., complètent le tout.

Que dire de cet ouvrage ? Cette plaquette ne se résume pas. On peut la lire calmement en une soirée. J'ai été frappé par la définition très heureuse du mot Islam qu'elle contient : soumission

2. Pierre RONDOT, *L'Islam*, Paris, Coll. « Prismes », 1965, 128 pp.

OUVRAGES

active et pacifiante à la volonté de Dieu. Les précisions y atténuent ce que le mot isolé de soumission a de dur en français. Le fait d'aborder les grandes pratiques rituelles sous un angle inaccoutumé, celui de l'unité, de la communauté, etc., a aussi son intérêt. L'auteur souligne nettement que l'Islam est en devenir (p. 94). La question de l'Islam et du communisme est traitée rapidement (p. 12). A ce propos, je me demande parfois si la proportion des chrétiens penchant vers le communisme en terre d'Islam n'est pas supérieure à celle des musulmans si l'on tient compte de l'importance numérique respective des communautés. Il serait intéressant d'avoir des précisions sur ce point. L'auteur souligne que la désunion des chrétiens a nettement joué en faveur de l'Islam aux VII^e et VIII^e siècles (p. 28). Bref, cette plaquette sera fort utile, soit pour une première prise de contact qui incite à aller plus loin, soit comme une occasion de réflexion pour ceux qui ont déjà une certaine connaissance de l'Islam.

IL est probable que la plupart des lecteurs de cette revue ne se serviront jamais de l'Analyse conceptuelle du Coran sur cartes

perforées³. Il serait cependant malheureux qu'ils en ignorent l'existence. Il s'agit d'un ensemble de quatre cent trente et une fiches, sous forme de cartes perforées comme il en existe en électronique. Chacune de ces fiches contient les références coraniques à une notion particulière, par exemple : dialogue entre Dieu et Mahomet, Dieu et ses relations avec les bons, avec les méchants, la création, la liberté, le travail, l'amour, telle ou telle pratique religieuse, telle ou telle figure de style, etc. En combinant plusieurs fiches, c'est-à-dire en les superposant pour voir quelles perforations leur sont communes, on obtient aussitôt les références codées d'un certain nombre de textes coraniques. Il ne reste plus qu'à étudier les textes, et comme les combinaisons possibles de fiches sont multiples, les possibilités de questions à poser au fichier le seront aussi. Un exemple extrêmement banal le montrera : choisissons-le le plus simple possible pour qu'il soit clair, sans oublier que le fichier permet d'aborder une multitude de problèmes délicats. En superposant la fiche travail et la fiche femme, on obtient immédiatement les passages coraniques dans lesquels il est question du travail féminin

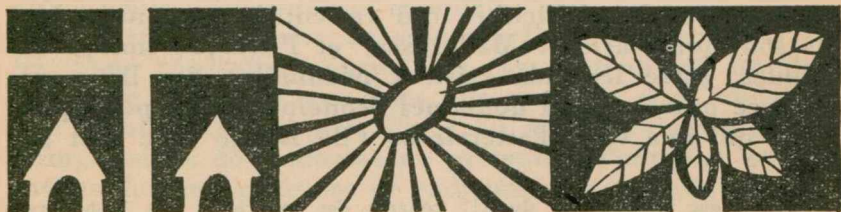
3. Michel ALLARD, s.j., May ELZIÈRE, Jean-Claude GARDIN, Francis HOURS, s.j., *Analyse conceptuelle du Coran sur cartes perforées*, Mouton et Cie, La Haye-Paris, 1963.

SUR L'ISLAM

ou des femmes en face du travail. Le maniement de ce fichier exige une certaine initiation et une connaissance préalable du Coran; mais finalement il est relativement simple. Il donne des résultats à condition de garder son esprit de finesse et de ne l'utiliser qu'à bon escient. Il est bon que l'on sache que ce fichier existe. Il témoigne du souci d'apporter aux études coraniques l'aide de procédés modernes, utilisés déjà dans d'autres domaines. Et surtout, le jour où

l'un de nos lecteurs aura à effectuer un travail sur le Coran, une étude de religions comparées ou même une recherche d'exégèse biblique sur tel ou tel « thème » envisageant les parallèles dans d'autres religions, il trouvera une aide précieuse dans ce fichier. Il est donc souhaitable qu'un certain nombre de bibliothèques spécialisées le possèdent, malgré son prix de 160 francs.

J. JOMIER.



IMPRESSIONS SUR LE MONACHISME AFRICAIN ET MALGACHE *

1. Difficultés et limites de l'enquête.

AYANT, au cours des trois dernières années, visité vingt-huit monastères bénédictins et cisterciens — et quelques carmels et couvents de clarisses — dans treize pays d'Afrique et à Madagascar, j'ai été invité à dégager les conclusions de cette expérience.

Tâche difficile ou, plutôt, délicate, car mes séjours en chacune de ces maisons furent brefs et n'ont rendu possible qu'une connaissance rapide de la situation propre à chacune d'elles. Partout, cependant, l'on m'a témoigné tant de confiance — ce dont je reste infiniment reconnaissant — que j'ai pu mesurer les efforts accomplis et les résultats obtenus, mais aussi entrevoir les problèmes qui se posent et les difficultés qui restent à surmonter. Les cas sont fort variés : Madagascar et l'Afrique sont deux mondes, entre lesquels existent néanmoins des liens, ne serait-ce que dans les domaines économiques et politiques — ce qui m'a valu d'atterrir en l'île Rouge avec tout un

* Conférence d'ouverture du II^e congrès des supérieurs des monastères d'Afrique, tenu à Rome, en septembre 1966.

convoi de présidents et de premiers ministres arrivant pour une réunion de l'O.C.A.M. En outre, en chaque continent, et même en chaque pays, les conditions d'implantation des monastères varient selon le degré de développement économique, politique, social, religieux, culturel — et la différence d'un pays ou d'un groupe de pays à un autre est parfois très grande. Enfin chaque monastère est un fait résultant, non d'une théorie, mais de circonstances contingentes, et il serait prématuré de dégager de la constatation de ces données des lois pour l'avenir. Du moins a-t-on le droit de se demander si, dans cet ensemble apparemment disparate, on peut découvrir des problèmes communs et des éléments de solution qui soient identiques. On peut le supposer, *a priori* : car en dépit de la diversité, on constate une réelle unité dans les conceptions profondes, les valeurs religieuses, les traditions de base, dans des comportements qui importent beaucoup, par exemple quant à l'éducation des enfants, et même dans des détails de la conduite humaine. Ces similitudes qu'on relève entre tant de parties de l'immense continent africain, entre lui et le monde malgache, et qu'on sait exister entre eux et les pays asiatiques ou même les régions de la civilisation précolombienne en Amérique latine, font penser que, sur bien des points, les idées et les pratiques de l'Occident, que nous sommes portés à croire universelles, ne constituent qu'une exception dans l'ensemble du monde.

Etant donné cette complexité du problème, la réponse ne peut consister à faire une moyenne entre des réalisations nécessairement diverses. On peut du moins essayer d'acquiescer une vue d'ensemble et compléter ainsi les constatations que chacun peut faire au sujet de l'endroit auquel il est lié. Sans généraliser aucun des cas particuliers, on doit tenter de les situer tous dans une synthèse aussi objective que possible. Il ne peut s'agir ici que de suggestions et d'impressions dont aucune ne prétendra s'imposer, et qui, inévitablement, resteront de caractère assez général. Il faudrait pouvoir les illustrer par des témoignages, des exem-

CHRONIQUES

ples, des récits de vocation ou de fondation, que la discrétion ne permettrait pas toujours de citer, même si l'on disposait du temps et de la place nécessaires. Les futurs historiens de ces jeunes monastères africains et malgaches auront beaucoup de joie à en étudier les débuts.

Dès maintenant, on a le droit de céder à l'enthousiasme. On sait que tel était le sentiment de Cassien lorsqu'il visitait les premiers monastères d'Afrique. Le renouveau n'est pas moins beau que les origines. Quel infini respect ne mérite point chacune des aventures d'Eglise que sont les fondations ! Comme il est difficile d'en parler en tenant compte de toutes les données qui entrent en jeu à chaque endroit ! Croyez du moins — car je le dis en toute sincérité — que je les ai toutes admirées.

2. Exister pour durer.

La première constatation qui s'impose est celle de ce fait très général : le monachisme africain et malgache existe ; il ne faut pas en parler au futur, comme si l'on devait l'attendre de l'avenir. Il appartient au présent de l'Eglise.

I. Tout d'abord, il y a un certain nombre de moines et de moniales africains et malgaches.

II. De plus, l'africanisation et la malgachisation du monachisme sont commencées et, en certains endroits, déjà réalisées.

1. En effet, d'une part, des existences de moines et de moniales africains et malgaches constituent ce que l'on peut appeler des réussites monastiques : vocations authentiques à la recherche de Dieu dans la séparation du monde et le recueillement que favorise cette solitude ; vie en charité fraternelle ; activité de prière et, parfois, états de prière élevés ; enfin, rayonnement spirituel exercé par les communautés et, plus ou moins selon les circonstances et les voca-

tions, par quelques moines et moniales. Avoir permis l'apparition de tels bienfaits, l'épanouissement de tels dons, avoir formé de tels chrétiens, même s'ils n'étaient que peu nombreux, représenterait déjà, pour l'Église, un réel enrichissement et accomplirait ce qui est la fin même du monachisme. Et le fait qu'il y ait des vocations d'adultes, ne résultant d'aucune propagande, suffit à donner confiance dans l'avenir : le Saint-Esprit, qui les suscite, est présent à ce phénomène monastique.

2. D'autre part, des mentalités et des institutions monastiques issues de la tradition qui s'est formée dans le passé de l'Occident, ont déjà été influencées, modifiées et, on peut le dire, améliorées — enrichies et assouplies — par des idées et des pratiques africaines ou malgaches.

Précisément parce que les vocations sont œuvre de l'Esprit qui souffle où il veut et qui est libre de ses dons, il faut les attendre de lui, et parfois longtemps. Et pour s'y préparer, il faut avoir commencé d'exister. Regretter, par exemple, d'être venu vingt ans trop tôt, serait méconnaître une des lois de l'action : plus une chose nécessaire exigera de temps, plus il convient de l'entreprendre sans tarder.

Dans l'ensemble, on peut constater que la vie monastique débute plus facilement parmi les femmes que parmi les hommes, peut-être parce que, faites pour le foyer, elles entendent plus aisément l'appel à chercher Dieu dans la vie de prière communautaire. Il ne faut point s'en étonner, la littérature chrétienne a connu les vierges consacrées bien avant qu'il y ait des moines. L'esprit ne travaille pas seulement au niveau des théologiens ; des filles de la brousse donnent déjà la preuve qu'elles peuvent pratiquer un haut degré de prière théologale.

Les vocations de moniales, comme celles des moines, varient d'ailleurs beaucoup d'une région à l'autre, et pour bien des raisons. Mais il faut se garder d'établir des comparaisons entre les monastères qui en ont déjà reçu, ou

CHRONIQUES

qui en ont beaucoup, et ceux qui les attendent encore, ou qui en ont peu : parler de « réussite » à propos des premiers et « d'échec » à propos des seconds serait montrer qu'on juge d'après la quantité, selon les statistiques, et non d'après l'authenticité monastique des personnes et des institutions. La patience de Dieu doit être pour tous une leçon et un encouragement. Un monastère qui n'a pas encore de recrues autochtones garde sa raison d'être : il en aura, comme les autres, à l'heure où Dieu le voudra, s'il reste fidèle à ce qui est le rôle du monachisme tel que le Concile Vatican II l'a défini lorsqu'il en a prescrit l'implantation dans les jeunes Eglises.

Enfin, dans le domaine des institutions, les « Statuts particuliers » du monastère de Hanga, en Tanzanie, qui sont ajoutés, à titre d'appendice, aux constitutions de la congrégation bénédictine de Sainte-Odile, et qui ont été approuvés par la Congrégation des religieux le 18 juin 1963, ont déjà introduit dans la législation de l'Eglise « une manière de vie monastique bénédictine adaptée aux conditions de l'Afrique ».

3. Africanisation et malgachisation.

Il est normal que l'un des premiers problèmes que l'on soit amené à se poser, dans une vie où la prière occupe une place primordiale, soit celui de l'africanisation et de la malgachisation de celle-ci.

Le problème est délicat. Dans la manière de le poser, il faut éviter toute simplification, dans sa solution, tout excès. Mais si l'on doit se garder de toute hâte, on n'a pas le droit d'éluder la question. Or les données en sont complexes, et il serait aussi vain de rejeter tout l'apport occidental que de ne pas faire confiance aux cultures traditionnelles. Plusieurs discernements sont ici nécessaires. On peut d'abord distinguer ce qu'on pourrait appeler des niveaux de réalité : « Tout ce qui est " occidental »

est loin d'être anti-africain ou anti-malgache. Il y a dans l'Occidental ce qui est *commun* parce que universellement humain ; il y a ce qui peut être adopté par n'importe quel Asiastique ou Africain ou Malgache sans qu'il ait à renoncer le moins du monde à son patrimoine national ; il y a enfin ce qui est *marqué du cachet occidental*, de cette tournure d'esprit, de cette tendance plus marquée propre aux personnes humaines de cette partie du monde qu'on appelle Occident. C'est au niveau de ce troisième point que se situe l'originalité propre à chaque peuple, à chaque continent ¹. » C'est à ce niveau que doit se réaliser — aux prix d'une certaine « désoccidentalisation » si l'on peut ainsi dire —, l'africanisation et la malgachisation des formes d'expression de la prière.

Mais, en fait, il faut distinguer aussi des niveaux d'évolution. Ils varient d'un pays à l'autre et, parfois, dans un même pays, d'une région à l'autre. On peut dire que, dans l'ensemble, une certaine occidentalisation est un fait accompli ; dans une certaine mesure elle a été bénéfique et elle est irréversible. Une partie des chrétiens — clercs, laïcs, religieux — a été formée en Occident ou par des Occidentaux et a perdu, plus ou moins, contact avec les valeurs traditionnelles et confiance en elles. Celles-ci ne sont cependant pas disparues ; elles demeurent latentes chez d'aucuns, très vives chez beaucoup, et d'autres les redécouvrent peu à peu. Actuellement, la situation est confuse. Il importe de faire confiance au Saint-Esprit, de tenir compte des situations que l'histoire a créées, de respecter les hommes tels qu'ils existent.

La solution ne pourra venir que des autochtones, et certains indices, déjà, se manifestent : ainsi le Festival de la négritude, qui s'est tenu à Dakar en mai 1966, a suscité de l'intérêt, ainsi que l'annonce de son renouvellement

1. R. RALIBERA, s.j., *Théologien-prêtre africain et développement de la culture négro-africaine* dans *Présence africaine*, II^e congrès des écrivains et artistes noirs, 1959, t. II, p. 164, n^o 27-28.

CHRONIQUES

de deux ans en deux ans, projet envers lequel le Saint-Siège a témoigné de sa faveur. Déjà aussi des Africains et des Malgaches compétants sont au travail dans les conférences épiscopales et les commissions de liturgie. Les moines auront à faire œuvre semblable en ce qui les concerne. L'attitude des Occidentaux, parmi eux, doit être marquée par la confiance envers ce qui est africain ou malgache, ne serait-ce que pour compenser ce qu'a pu avoir de négatif la conduite de certains Occidentaux qui les ont précédés, et pour aider leurs frères noirs à sortir du complexe d'infériorité où ils sont encore souvent et que certains reconnaissent sans ambages. J'ai entendu dire plus d'une fois que « le christianisme reste la religion des Blancs ». Verra-t-on une négritude chrétienne ? Notre devoir est au moins de la désirer et de la faire désirer ; il vaut mieux que les autochtones modèrent notre désir d'africanisation plutôt que de nous reprocher de les freiner dans cette voie.

Dès maintenant, les observations recueillies dans les monastères — pour ne parler ici que d'eux — permettent d'entrevoir que l'évolution se fera en deux domaines : celui des rites liturgiques proprement dits — et sur ce point, moines et moniales devront tenir compte des décisions des commissions nationales et diocésaines de liturgie —, et celui des gestes, attitudes et expressions qui correspondent à certains comportements monastiques : position durant la prière, marques et titres de respect, manière de recevoir les hôtes. Il serait malséant, là où subsistent des façons d'agir qui sont traditionnelles, conformes à la nature et pleines de signification, d'en imposer d'autres qui, même en Occident, ne datent que d'une époque passée — souvent récente — et n'ont plus guère de sens. Il convient encore moins d'importer des idées, des conceptions spirituelles, des pratiques d'ascèse ou de dévotion qui sont par trop marquées par un temps et une région — qu'il s'agisse du XVII^e siècle français ou du baroque d'Europe centrale — en laissant croire que cela est universelle.

ment accepté en Europe et que c'est nécessaire. Les Africains sont parfois étonnés lorsqu'ils découvrent que ce qu'il croyaient « européen », et, à ce titre, estimable, n'est que d'un seul pays, quand ce n'est pas d'une province.

4. Problèmes de vie spirituelle.

Vatican II ordonne à ceux qui implantent la vie religieuse dans les jeunes Eglises « d'assimiler au christianisme les traditions ascétiques et contemplatives dont les origines ont été placées par Dieu dans la culture antique parfois avant la prédication de l'Évangile » (*Ad gentes*, n° 18). Il prescrit aux contemplatifs de « mener leur vie d'une façon qui soit adaptée aux traditions religieuses de chaque peuple » (*ibid.*, n° 40). Quels problèmes cette exigence soulève-t-elle pour le monachisme en Afrique et à Madagascar ?

La première constatation qui s'impose est que les vocations ne sont pas différentes de ce qu'elles ont été depuis les origines. Aujourd'hui comme au temps de saint Antoine, des chrétiens entendent comme un appel adressé à eux cette proposition du Seigneur : « Si tu veux être parfait, vends tes biens, donne-les, viens, suis-moi. » Ils se savent attirés par une existence de prière, de solitude, de silence et d'humble travail dans une communauté ; on rencontre même l'un ou l'autre aspirant à l'érémisme avec des garanties qui inspirent confiance. La primauté du gratuit, de l'adoration, est parfois ressentie avec une grande pureté par des esprits que ne séduisent ni un système d'efficacité, ni les méthodes rapides. Par comparaison avec les formes de vie religieuse déjà existantes, et si bien-faisantes partout, on comprend aisément que devenir moine, c'est s'engager dans la recherche de l'union à Dieu, dont la prière de supplication sera une conséquence ou, pour mieux dire, un fruit. Un sens souvent aigu de la justice — qui peut inspirer de la vengeance ! — favorise également l'intelligence de la réparation, de la pénitence, de la

CHRONIQUES

solidarité de tous dans le péché et dans la rédemption.

La formation donnée doit tenir compte de ces « pierres d'attente », ainsi que l'on dit aujourd'hui, et de bien d'autres. Ainsi l'intercession que l'on demande aux ancêtres aide à comprendre le culte des saints. La prière pour la paix — cette paix qui fait partie du salut qu'on s'adresse tous les jours dans bien des régions — devient aisément spontanée. La répétition de mélodies et de formules dont on ne se lasse pas favorise une manière contemplative de s'adresser à Dieu. La pratique de l'entraide, l'habitude du travail en commun dans les rizières et d'autres plantations, préparent à la vie de famille, au monastère. Le goût du geste, du concret, de l'humain sous ses formes humbles et quotidiennes est encore une valeur qui peut servir la grâce.

La vocation gagne à être expliquée non en termes abstraits, comme la recherche d'un Absolu, mais comme un appel à entrer dans cette communauté de vie qu'est le mystère des Trois Personnes. Si l'on respecte et si l'on utilise la richesse de l'expression symbolique, telle qu'elle apparaît dans les proverbes, on peut trouver le moyen de faire saisir bien des réalités de caractère spirituel : à Madagascar, par exemple, la culture du riz deviendra le symbole de l'activité intérieure ; l'eau et le riz, inséparables, évoqueront la solidarité chrétienne ; les bœufs, d'une part, et, d'autre part, ces oiseaux blancs dont les danses populaires imitent le mouvement, feront penser à la fidélité. Tout le profane est spontanément associé au religieux : il faut non l'en séparer, mais le lui faire signifier. La liturgie doit être parlante ; il n'est pas avantageux de supprimer des gestes ou des dévotions pour leur substituer des formes de prière où l'image et la représentation n'ont plus un rôle suffisant.

Quoi qu'il en soit des transpositions que le symbolisme biblique et patristique doive peut-être subir dans la civilisation technique de l'Occident, et malgré la différence qui existe entre certains groupes d'images — celles qui

viennent, par exemple, de la faune et de la flore — du monde biblique et du monde africain et malgache, bien des esprits se sentent accordés au style dans lequel sont écrits les Livres Saints et les ouvrages des Pères de l'Antiquité comme du Moyen Age, et au mode de pensée dont ils relèvent : on aime ces comparaisons, ces lents développements et ce goût des parallélismes. On constate que la Bible affine les esprits, qui vivent d'elle, qui sont capables de réfléchir sur elle, d'en « creuser » le texte, et, au meilleur sens du mot, de l'étudier. Dieu travaillait ces âmes, les préparait, les vocations monastiques existaient : la catéchèse n'avait point satisfait tous les besoins spirituels ; elle avait mis les cœurs dans l'attente d'un approfondissement qui se réalise maintenant au contact de l'Écriture Sainte. Ceci suppose plus de sens de Dieu et plus d'intelligence que d'instruction ; celle-ci est complétée, assimilée au cours de la formation, durant laquelle on a souvent lieu d'admirer le cheminement de la grâce.

Saint Jean est apprécié par beaucoup ; dans telle communauté, tout commentaire nouveau de cet évangile, quand il arrive, est aussitôt demandé par un bon nombre de jeunes moniales. Et, de fait, son auteur n'accorde-t-il pas une grande place à cette idée de la « vie » qui est si importante dans la conception que les bantous se font du courant vital et les malgaches du partage de la vie dans la fraternité-amitié ? Que l'on travaille dans les champs ou que l'on voyage de longues heures en taxi-brousse, on aime chanter, à Madagascar, ces chants populaires chrétiens, les Zafindraony, qui sont des paraphrases poétiques de paroles bibliques : ainsi que dans nos répons liturgiques, on y unit des versets empruntés à diverses parties de l'Écriture, et de leur rapprochement sort une lumière nouvelle ; on peut penser qu'il y a là de grandes ressources pour l'avenir d'une liturgie malgache. Loin des controverses auxquelles il donne lieu parmi les orientalistes, Evagre est, en certains endroits, d'une réelle actualité, comme d'ailleurs les livres du P. Hausherr. *Les Vies des Pères* sont pleines

CHRONIQUES

de détails que connaissent bien ceux qui vécurent en brousse. Dorothée de Gaza décrit bien des situations qui sont familières à beaucoup ; les récits du Grand Exorde de Cîteaux ont la même qualité, rencontrent la même réponse. Quant à saint Bernard, qu'il suffise de rapporter cette réflexion charmante : « Il parle comme au Rwanda : il prend son temps. » Enfin, on ne peut s'empêcher de noter, en plus d'un endroit, l'influence exercée par les écrits de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, sans doute à cause de son message de simplicité.

La communauté sera spontanément conçue comme une famille, où s'épanouiront le sens inné de la fraternité, du respect des anciens, de la réunion — palabre ou fivoriana malgache — où chacun a le droit et parfois le devoir de parler. La différence des races peut donner occasion à des rivalités ou à des jalousies, par conséquent aussi à l'exercice du pardon. Plusieurs de ceux ou de celles qui ont eu à souffrir, en leurs personnes ou en leurs familles, de luttes tribales, apprécient l'entente et la paix dont ils jouissent maintenant. Et à certains, l'union des races, en un même pays, apparaît comme un idéal de solidarité, qui reçoit tout son sens de la charité dans l'Eglise. On prend très au sérieux les devoirs de l'hospitalité, là où toute maison est une hôtellerie, où l'on a été habitué à voir accueillir les parents, les amis, les étrangers de passage, qui se présentent à toute heure du jour — comme le dit saint Benoît — et spécialement le soir. Exiger d'être prévenu, surtout là où le téléphone et la poste sont déficients, risquerait de choquer beaucoup. Mais les pauvres eux-mêmes savent donner : refuser qu'ils fassent un geste en ce sens les offenserait. Des hommes qui ont des formes de politesse raffinées, parfois lentes, sont heurtés par ce que nous appelons de la franchise et qui leur paraît être de la brusquerie.

Un problème particulier qui peut se poser est celui-ci : le Noir a une profonde exigence de communauté familiale : il semble donc qu'il doive, dès le postulat, être intégré

dans la communauté. D'autre part, dans un groupe de Blancs, il est facilement intimidé. De plus, la manière dont certains Occidentaux conçoivent l'observance étant assez rigide, l'entrée dans cette vie manque de transition. On peut donc se demander s'il n'est pas souhaitable d'avoir un noviciat séparé, où l'on mène une existence plus simple, où le caractère réel de chacun se révèle mieux, où se fasse un apprentissage progressif de l'office, d'abord partiel, du travail et de la lecture. Cette solution n'est pas à écarter absolument, elle ne s'impose pas non plus, car c'est toute la communauté qui est formatrice — et ceci exige beaucoup d'elle. Ce qui importe est qu'un ou deux moines chargés de la formation des jeunes soient toujours avec eux, partageant leurs travaux et toute leur existence.

On ne peut éluder la question que soulève la pratique du silence. Celui-ci est considéré à bon droit, par certains, comme contre nature, là où les gestes et les mots sont l'expression nécessaire de l'élan du cœur, où les états d'âme ont besoin de symboles, où la parole est non seulement le signe de la vie, mais revêt une valeur sacrée. Le don du cœur apparaît dans les petits présents que l'on se fait, même entre pauvres, et à Madagascar, si l'on n'offre qu'une corbeille à moitié pleine de riz, c'est parce que le cœur est censé occuper l'autre moitié. « Dans nos innombrables proverbes, déclarait un moine de ce pays, nous n'en avons aucun qui ressemble à celui de chez vous : La parole est d'argent, mais le silence est d'or. » Bien des Noirs éprouvent de la répugnance à s'ouvrir en un tête-à-tête; ils le font plus facilement en commun, même si cela prend plus de temps. Encore faut-il qu'il n'y ait pas, dans l'assemblée, trop de Blancs et que ceux-ci les laissent dire. Ces colloques sont nécessaires pour que les Africains ou les Malgaches et les Occidentaux apprennent à se comprendre, et les uns et les autres doivent se demander comment leurs frères réagissent à leurs pensées, ce que, de part et d'autre, ils doivent retenir de ces comportements ou, au contraire, modifier. Il est important de

CHRONIQUES

débatte les problèmes en conseil où tous sont présents : la décision prise par le chef du monastère, dont l'autorité ne doit pas être contestée, apparaîtra alors comme engageant une responsabilité commune.

La pauvreté constitue partout un problème redoutable. En pays peu développé, un niveau de vie austère peut paraître bourgeois, surtout si, en raison de la clôture, on a peu de contacts avec les gens des environs : la richesse, même relative, loin d'être comprise, sera exagérée. En théorie, deux solutions sont possibles : ou bien accepter d'être riches, mais faire profiter efficacement les autres de ce bien-être ; ou bien, en s'isolant plus totalement de la population, pratiquer la pauvreté d'une façon qui soit davantage perceptible. En effet, une situation de richesse est de nature à faire scandale, même si elle ne le fait encore faute de maturation de la masse populaire et parce que les charités que l'on peut faire retardent cette évolution. Dans la pratique, bien des fondations sont déjà conditionnées par leur passé, même récent, et toute solution doit tenir compte des faits. Dans l'avenir, il y aura lieu d'être attentif aux conditions de développement de chaque région avant de s'y établir, et de tâcher de le faire de telle façon que le « témoignage collectif » de pauvreté que recommande Vatican II (*Perfectae caritatis*, n° 13) porte auprès de certains, même s'il n'est pas possible qu'il soit saisi de tous. Certes, à l'exemple de la pauvreté doit s'ajouter celui d'un travail productif, qui serve de modèle et permette l'éducation de ceux qui le voient. Mais si la distance est trop grande entre le développement d'une entreprise économique monastique et les capacités de formation des hommes d'une région, ceux-ci n'entendront point la leçon. Aussi tel évêque recommanderait-il, plutôt qu'une « ferme modèle » qui exige, au départ, de grandes ressources, et dont le matériel et les méthodes risquent d'être décourageants, un « champ-pilote » pouvant servir d'exemple à un niveau accessible à tous. Car tous, ou presque, peuvent en venir à aimer le travail, si on leur en fait saisir

la noblesse. L'avenir verra peut-être, autour d'un centre développé, des « celles » occupées par des fraternités dont l'économie se rapprocherait, pour l'élever, du niveau de vie et de production de la population moyenne. En tout cas, il faudra choisir soigneusement les endroits où l'on placera la maison-mère et ses filiales. Et là où l'on peut déjà prévoir que les moines africains prendront la direction, il faut éviter de monter des entreprises, économiques ou autres, qui deviendraient un poids trop lourd et dont ils n'éprouvent pas, comme nous, le besoin. Dès maintenant, il faut se garder de les faire se disperser en des activités multiples, en des formes de travail diverses et nombreuses. Il ne convient pas davantage de leur imposer un rythme de production qui ne pourra devenir le leur, même quand ils auront appris de nous des méthodes qu'ils apprécient, mais qu'ils appliqueront conformément au tempérament que le Créateur leur a donné.

Ceci conduit à une dernière considération, celle du temps, dont la valeur est relative par rapport aux divers types de représentants de la même race humaine. Les Africains et les Malgaches qui entrent dans les monastères sont, dans leur ensemble, sensibles aux rythmes de la nature, qui ne sont d'ailleurs pas les mêmes que dans nos continents. Ils viennent de milieux où l'on a eu le sens du provisoire, par exemple quant à l'habitation. Ils ont une grande capacité de souffrance et de patience. Leurs réactions ne sont pas toujours immédiates : ils attendent et regardent, avant de dire des choses qui, mûries, sont sensées. Toutes ces dispositions offrent des avantages, comme en présentent aussi ceux qui sont autrement. Aussi, tous doivent se comprendre et se respecter, et les rapides doivent acquérir assez de vertu pour être lents avec les lents.

Ainsi n'a-t-on pas le droit de détruire des données de nature et de tempérament, ou des traditions culturelles et religieuses, quand elles subsistent et qu'elles peuvent être bénéfiques : or, profondément — et, on peut le dire, heureusement — elles existent, même sous le vernis d'une

CHRONIQUES

influence occidentale. On a le devoir de les aider à devenir des valeurs chrétiennes.

5. Observances et institutions.

En ce domaine, on se trouve en présence de deux tendances qui paraissent contradictoires, mais qui sont complémentaires et qui peuvent nous inviter à un retour à la tradition. D'une part, on éprouve un certain besoin de concrétiser les attitudes spirituelles dans des observances de prière ou de pénitence, par exemple le jeûne. Rien que de très sain en ceci, qui est pour nous un rappel opportun. En effet, à force de spiritualiser les observances — ce qui n'est parfois que les intellectualiser —, sous prétexte de les intérioriser, on risque de n'en rien garder. D'autre part, on sent la nécessité d'une réelle souplesse dans les institutions qui prescrivent les observances, et ceci encore est excellent : car il s'agit de les personnaliser, plutôt que de les matérialiser en en faisant l'objet d'obligations qui s'imposent comme de l'extérieur, en fixant les détails avec minutie, sans plus laisser place à aucun discernement, à aucune initiative.

Nous devons aider nos frères africains et malgaches à récupérer cette part de liberté spirituelle que le monachisme a en partie perdu, aux époques récentes, sous l'influence d'un juridisme développé. Les horaires peuvent devenir moins rigides, moins précis, moins chargés. Il faut éviter de rendre vrai dans les monastères ce proverbe : « Les blancs naissent avec un bracelet au bras », entendons un bracelet-montre. Que les constitutions n'entrent point dans trop de minuties, ne prévoient point de sanctions graves pour des infractions qui paraîtront mineures, par exemple quant au silence. Qu'au lieu d'interdire de parler, sous peine de punition, elles proposent de façon positive la valeur du recueillement et de la *taciturnitas*. De même, précisément parce que l'excommunication du réfectoire,

c'est-à-dire de l'exclusion de la table commune, a encore tout son sens là où la vie familiale est intense, il convient de ne l'imposer que pour des manquements graves.

Ce dont nos frères africains et malgaches ont besoin pour s'épanouir c'est, d'abord, d'un encadrement large et solide, c'est d'un milieu qui soit une famille, vaste, hiérarchisée et organisée, comme la leur. Il est clair que toute division en diverses classes de moines serait contre-indiquée. De ce point de vue la structure communautaire que saint Benoît a établie dans des conditions sociales et culturelles assez semblables à celles de beaucoup de régions de l'Afrique d'aujourd'hui garde toute sa valeur, et il y a intérêt à y revenir, par-delà des institutions comme celle des convers, que le Moyen Age tardif a introduits en Occident. Cette considération a dicté, par exemple, les Statuts de Hanga, où il est admis que le nombre de prêtres présents est moins important que le nombre des profès définitifs, pourvu que le ministère sacerdotal soit assuré.

Ce qu'il faut ensuite, c'est la continuité et la sécurité que donne une tradition. Evitons de remettre en question, si ce n'est point strictement nécessaire, soit des convictions, soit l'autorité de ceux qui la détiennent, en particulier celle du père du monastère, qui doit être le supérieur résidant sur place. Il nous faut entrer dans les problèmes de nos frères, et non leur imposer les nôtres. Il arrive qu'en Occident l'on fasse de la critique universelle une sorte de jeu, presque de sport, qui ne porte guère à conséquences, mais qui peut être dommageable ailleurs si l'on y prend ce procédé davantage au sérieux. De même certains problèmes théologiques de pointe, déjà si difficiles pour les spécialistes qui les formulent en Europe et en Amérique, ne doivent pas être abordés sans préparation de la part de ceux qui en parlent et de ceux qui en entendent parler. Il y a tout avantage à maintenir, autant que possible, compte tenu des imprévus de santé et d'autres circonstances, la continuité des supérieurs et des membres des communautés. L'instabilité dans l'exercice de l'autorité n'a que des incon-

CHRONIQUES

vénients ; il faut savoir faire confiance à un homme et lui donner sa chance. Le père du monastère et son conseil doivent être vraiment responsables, et un recours fréquent à une instance lointaine, comme l'ingérence habituelle de celle-ci, doivent être écartés.

De plus en plus grandit l'aspiration vers une certaine union entre les monastères, vers une sorte d'organisation dont la formule institutionnelle est encore à trouver, mais qui assure cohésion et entraide. Certains pensent que le monachisme africain et malgache pourrait être conçu non comme une famille du type occidental, indépendante et restreinte, mais à la manière d'un vaste clan dont chaque membre est solidaire de tous les autres et tenu à lui porter secours. On pense, à ce propos, à une amitié du genre de la Jamâa bantoue ou de la Fihavanana malgache.

Enfin il serait regrettable que, dans des réunions où l'on parle des moines noirs, ceux-ci ne soient pas ou ne soient guère représentés, quel que soit le statut juridique dont jouissent ou ne jouissent pas ces témoins et ces délégués. Il importe peu qu'ils soient prieurs « simples » ou « conventuels » ou qu'ils ne soient ni l'un ni l'autre, pourvu qu'ils puissent nous écouter et nous faire entendre leur voix.

Bref, ce que la conjoncture exige de nous, c'est de la souplesse et de l'humilité. Sachons éviter de nous imposer et d'importer sans correctifs nos manières de penser, d'agir, d'être chrétien. Jésus-Christ n'était pas un Occidental. De quel droit lierions-nous son message à la psychologie et à la civilisation d'une partie limitée du monde, même si c'est le nôtre ? Au prix de cette compréhension réciproque dont tant de preuves sont déjà évidentes, les institutions et les observances, comme les conceptions et les pratiques de vie spirituelle, trouvent peu à peu la forme que la charité demande. Alors l'habit importé d'Occident peut être modifié, la coule peut être remplacée par la lambana ou quelque autre vêtement local, le scapulaire — comme il arrive déjà — peut disparaître, s'il reste l'essentiel. De

même le régime alimentaire peut être adapté aux nourritures locales, pourvu qu'il soit étudié, équilibré, suffisamment varié ; certaines formes occidentales de l'abstinence doivent être sacrifiées : l'esprit de sacrifice demeure et s'approfondit même.

Conclusion. Savoir attendre.

Au terme de cet exposé qui a indiqué plus de problèmes que de solutions, il faut rappeler deux données qui dominent tout le débat : ce sont, d'une part, la lenteur de l'histoire et, d'autre part, le respect de ce qui existe. Il faut partir de ce qui est, pour faire devenir ce qui sera, au rythme du Dieu éternel, malgré la pesanteur humaine.

Et tout d'abord, il est normal que le monachisme africain et malgache soulève des problèmes : il s'agit, en effet, d'une entreprise nouvelle, presque d'une création, qui ne jouit pas encore d'un passé suffisant pour que l'on ait pu en déduire des lois. Il est d'ailleurs consolant de constater que les responsables d'institutions qui ont déjà la garantie de la durée se posent également des questions. Des méthodes d'évangélisation, de scolarisation, qui firent leurs preuves il y a cent ou même cinquante ans sont-elles encore valables ? Il est des missionnaires qui se le demandent et qui ne dissimulent pas les difficultés de leur tâche, l'échec réel ou apparent de leur travail. Les moines ne doivent donc craindre ni de discuter publiquement de leurs problèmes, ni d'interroger des chrétiens étrangers à leur institution pour savoir ce qu'ils pensent d'eux, quitte à juger ensuite de ce qu'il faut retenir de ces observations et suggestions.

Une des difficultés majeures du monachisme africain et malgache vient de ce que, dans son ensemble, il a été implanté durant ces quinze dernières années, c'est-à-dire en pleine crise mondiale, en un temps de décolonisation, en une période où l'Afrique est passée d'un état historique

CHRONIQUES

ancien à un nouveau. Le terrain est mouvant ; or le monachisme a besoin d'une certaine stabilité.

Parmi les formes de courage que requiert une telle époque, il faut compter celles qui consistent à essayer, à risquer, voire à échouer, réellement ou apparemment, totalement ou en partie, et à recommencer, au même emplacement ou ailleurs. Tout échec dont on dégage une leçon est une réussite. Mais d'autre part, il faut se rappeler ce mot de saint François de Sales : « Dieu nous veut quelquefois dans une barque où il ne nous a pas mis. » Même s'il y a eu des erreurs au départ, il faut savoir consentir à une situation qui existe déjà, commencer par s'y adapter afin de la faire évoluer dès que possible et autant que possible. Aussi mesure-t-on de plus en plus l'importance des préparations : avant de fonder, il faut, patiemment et sur place, s'informer de toutes les conditions d'implantation et de rayonnement. Même à ce prix, il y aura des surprises. Du moins a-t-on le devoir d'éliminer le maximum d'inconnues.

La meilleure condition de réussite, dans la mesure où ce mot a un sens en régime chrétien, est sans doute la modestie. Il m'est arrivé d'être humilié dans un réfectoire plein de moines africains où on lisait une *Histoire de l'Eglise*, écrite par un prélat catholique d'Angleterre ; la période était celle de cette Renaissance durant laquelle le Siècle de Rome faisait l'objet des rivalités de quelques familles romaines ; et je me rappelais que ces luttes tribales avaient duré au long de tout le Moyen Age chrétien, occasionnant les schismes si nombreux qui ont alors troublé l'Eglise entière en même temps que la papauté. Un moine africain converti du paganisme se souvenait d'avoir, pendant ses études en Europe, vu, dans une famille chrétienne, une sorcière se livrant à toutes sortes de simagrées et de rites d'incantation autour d'une malade. Sans doute de tels cas sont-ils maintenant plus rares dans un continent que dans l'autre ; ils furent d'une fréquence extrême dans le

nôtre, pendant des siècles. Et Dieu fut patient. Sachons l'être.

Evitons de taxer d'infantilisme ce qui est profond, parce que c'est primitif, mais déconcerte nos prétentions d'intellectuels. Or, déjà, des Occidentaux ont, au contact des Africains et des Malgaches, simplifié leur vie, éliminé des besoins inutiles, redécouvert ce qui est essentiel et suffisant. Plusieurs d'entre eux reconnaissent avoir appris quelque chose de leurs frères : l'africanisation des Européens est commencée ; à elle seule, elle serait déjà un résultat non négligeable. A cet égard, plutôt que d'envoyer des Africains se former en Europe, il pourrait y avoir profit à envoyer en Afrique des Européens, par exemple tel religieux que l'on prépare à devenir maître des novices. Nous avons quelque chose à apprendre les uns des autres, en vue d'élaborer une spiritualité et une culture monastiques plus universelles, donc plus riches. Et dans cette œuvre de réciprocité, le monachisme africain et malgache d'aujourd'hui est lui-même une source, dans la mesure où il est un commencement : comme celui de l'Afrique du IV^e siècle, il est premier dans celle du XX^e : l'histoire ne l'a pas encore alourdi. Mais il peut profiter de l'apport de la tradition de l'Occident, si ceux qui la lui transmettent savent la garder authentique, la purifier, s'il y a lieu, en faire, pour tous, l'occasion d'un nouveau progrès.

Deux proverbes bantous conclueront en rappelant les deux exigences propres à cette jeunesse du monachisme africain et malgache. La première est de fidélité à une vocation dans laquelle on n'éclaire que si l'on brûle : « Qui n'a pas de feu chez lui ne peut en fournir au voisin. » Mais cette ardeur va de pair avec la patience, et c'est une leçon de confiance que nous donnera la seconde formule : « Ce que tu mangeras demain, Dieu passe la nuit à le chercher pour toi. » Enfin, n'oublions pas ce dicton irlandais qui pourrait être africain ou malgache, et qui est si encourageant : « Quand Dieu créa le temps, il en créa beaucoup. »

LES COMMENTAIRES DU CONCILE

La déclaration *Nostra aetate*.

DEUX ouvrages très différents¹, ayant tous deux pour but de présenter la déclaration conciliaire concernant les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes. Le premier se veut plus complet : le nombre de pages en fait foi, mais surtout les titres de ses quatre parties : texte latin et traduction française, historique de la déclaration, commentaires, annexes. Au lieu de faire appel uniquement à des théoriciens de la missiologie ou de l'histoire des

religions, le P. Henry a eu l'heureuse idée de demander aussi à des théologiens « sur le tas », un missionnaire d'Asie (J. Dournes) et un missionnaire d'Afrique (H. Maurier), de nous dire comment ils lisaient la déclaration à la lumière de leur expérience. Les auteurs ont été choisis en raison de leur seule compétence, à quelque famille religieuse qu'ils appartiennent. Le résultat est excellent : les diverses études sont claires, bien documentées,

1. *Vatican II : Les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes* (déclaration « *Nostra aetate* »), texte latin et traduction française, commentaires par G. M.-M. Cottier, o.p., J. Dournes, m.e.p., H. Maurier, p.b., J. Masson, s.j., R. Caspar, p.b., sous la direction de A.-M. Henry, o.p., Paris, éd. du Cerf, 1966, 325 pages. — *L'Église et les religions*, réflexions et commentaires sur la déclaration vaticane touchant l'attitude de l'Église envers les religions non chrétiennes, par J. Masson, s.j., E. Dhanis, s.j., J. Goetz, s.j., M. Dhavamony, s.j., J. López-Gay, s.j., R. Gramlich, s.j., J. Shih, s.j., avec un liminaire du cardinal P. Marella, président du Secrétariat pour les non-chrétiens, Rome, P. U. C. 1966, 140 pages.

vivantes, nuancées, si bien que ce gros ouvrage, qui eût pu être d'accès difficile, se lit comme un roman. L'historique de la déclaration est palpitant. Quant aux autres chapitres, tous intéressants, j'ai été spécialement frappé, de par ma situation personnelle, par la grande qualité de celui de J. Dournes, qui a décidément le don d'ouvrir à la réflexion des horizons d'une extrême richesse, et par la clarté si nuancée de celui de R. Caspar concernant la religion musulmane.

Le second ouvrage se présente très différemment : les auteurs sont tous professeurs à la Faculté de missiologie de l'Université grégorienne, ce qui explique son caractère technique et quelque peu spéculatif. Chacun ayant utilisé sa langue, le français, l'anglais, l'espagnol et l'allemand sont nécessaires pour avoir accès aux divers chapitres, ce qui restreint forcément le nombre des lecteurs à des milieux cultivés, sinon à des spécialistes. Aucune étude n'est consacrée au judaïsme, qui fut pourtant à l'origine de la Déclaration. Par contre, on trouve un chapitre sur le confucianisme,

bien que celui-ci ne soit pas explicitement mentionné dans le document conciliaire.

Serait-il exagéré de dire que ces deux ouvrages illustrent assez bien les deux manières de faire de la théologie que j'avais signalées dans une précédente chronique : l'une plus théorique, l'autre plus attentive à la problématique concrète, aux conditions historiques, à l'expérience d'un engagement en pleine pâte humaine ? Sans doute ces deux tendances peuvent-elles et doivent-elles se compléter, répondant aux exigences d'esprits de tournure différente. Mais, puisque je dois ici donner mon avis, je ne puis cacher que ma préférence, après plus de vingt ans passés en pays non chrétien, va sans hésitation à la seconde (c'est-à-dire au premier de ces ouvrages). Surtout lorsqu'il s'agit de dialogue, il est essentiel de ne point s'arrêter aux problèmes spéculatifs suscités par des systèmes, mais d'aller tout droit aux hommes qui sont à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que leur « personnage ».

S. DE BEAURECUEIL.

La déclaration *Dignitatis humanae*.

LA déclaration *Dignitatis humanae* est peut-être, entre tous les textes conciliaires, celui dont l'adoption à Vatican II a fait le plus de difficulté ; c'est sans doute celui dont la promulgation par l'Eglise catholique assemblée en concile avait la portée historique

la plus considérable et la plus grande importance aux yeux des autres Eglises et du monde entier ; c'est enfin celui qui semble avoir eu les répercussions les plus immédiates dans la vie de l'Eglise, puisque même dans les Grands Cimetières sous la lune...

Déception devant la Déclaration conciliaire.

Et cependant, il ne faut pas se le dissimuler, pour beaucoup de ceux qui étaient au courant de la problématique pré-conciliaire sur la liberté religieuse et qui se sentaient fortement attachés aux thèmes essentiels de la liberté de la créature en face de son Dieu, de la liberté chrétienne, du pluralisme et de sa signification théologique, des rapports de l'Eglise et du monde et en particulier de l'Etat, le texte conciliaire a été une déception. Déception mineure, certes, et qui n'ôte rien à la joie de le voir approuvé par l'Eglise, mais déception. Un peu comme si le nombre considérable de rédactions et de modifications qui ont été nécessaires pour le mettre au point et le rendre acceptable à la plus large majo-

rité possible, en avait affaibli la portée doctrinale et surtout affecté la vigueur et l'unité. Résumons quelques-unes de ces critiques, sans nécessairement les reprendre à notre compte.

On peut faire remarquer que le problème de la liberté religieuse est abordé dans la Déclaration de façon plutôt externe et juridique, et que les fondements anthropologiques et éthiques n'apparaissent qu'à l'intérieur de la considération sociétariaire, sans donner lieu à des développements convaincants. Sans remettre en question la distinction, évidemment nécessaire, entre un discours fondé sur des bases communes à tous les hommes de bonne volonté, et une reprise proprement évangélique, on peut cependant

regretter, dans la deuxième partie, certaines lacunes doctrinales. Par exemple, n'eût-il pas convenu de reprendre, comme fondement vraiment théologique de la nécessaire liberté de l'acte de foi, l'anthropologie de l'image de Dieu qui se dévoile dans l'acte de foi lui-même et met à jour le lien immédiat qui existe entre la liberté fondamentale de l'homme, l'ouverture existentielle sur-naturelle de cette liberté vers Dieu, et la liberté de conscience ? Le paragraphe 3 de la première partie ne réalise pas cela, car il se situe dans une perspective théiste dont on voit mal à qui elle peut parler aujourd'hui ; ce paragraphe n'est pas particulièrement clair, du reste... Et encore, et d'avantage, n'eût-il pas été bon de reprendre théologiquement le problème des rapports entre Etat et pouvoir spirituel, de façon à démasquer des équivoques encore florissantes autour des « droits de la vérité » ? Ceci d'autant plus

qu'une page dangereuse, et dont l'accord avec le reste de la Déclaration est difficile à saisir, rappelle le droit surnaturel de l'Eglise à la liberté : on voit mal comment l'Etat peut le reconnaître formellement comme tel, au moins dans la perspective de Vatican II. On eût également souhaité que la liberté religieuse fût située par rapport à la liberté chrétienne qui, contrairement à ce que l'on a affirmé ici ou là, est en connexion intime avec la première dans un unique régime de liberté qui caractérise toute l'économie du salut de Dieu ; d'où les problèmes missiologiques décisifs liés à la liberté religieuse. Enfin, on eût souhaité un texte plus franc sur les erreurs du passé, et plus attentif à en montrer les racines — même si l'on est déjà reconnaissant envers les rédacteurs d'avoir écarté le petit couplet apologétique des premiers schémas.

Un imposant volume de commentaires.

C'est la raison pour laquelle on attendait avec grand intérêt le volume de commentaires que la collection « Unam sanctam »

avait annoncé, dans sa série de commentaires des textes du Concile². L'intérêt était d'autant plus vif que, plus peut-être que tout

2. *Vatican II, la liberté religieuse*. Déclaration « *Dignitatis humanae personae* », texte latin et traduction française, commentaires par Mgr P. PAVAN, Mgr WILLEBRANDS, Mgr E. J. DE SMEDT, les PP. J. HAMER, J. COURTNAY MURRAY, Y. CONGAR et P. BENOIT, sous la direction de J. HAMER et Y. CONGAR (« *Unam Sanctam* », 60), Ed. du Cerf, Paris, 1967, 287 pp.

CHRONIQUES

autre ouvrage de la série, il devait être rédigé par des théologiens qui furent intimement mêlés à l'élaboration ou à la rédaction finale du texte. De fait, cette attente n'est pas déçue et le volume est remarquable. Plusieurs, parmi les questions posées ci-dessus, y trouvent réponse. Et cependant on sent bien qu'elles n'étaient pas absolument vaines, car

ce qui frappe peut-être le plus le lecteur, d'emblée, c'est le fait que les auteurs du commentaire ne cessent de défendre le texte, de s'expliquer, voire de s'excuser — note absolument impensable dans les commentaires de *Lumen Gentium*, par exemple ! Présentons les diverses collaborations que rassemble ce volume.

Contributions méthodologiques du P. Congar.

Le P. Congar lui a donné deux textes brefs mais importants. Le premier est un avertissement de quatre pages présentant l'ouvrage et ses collaborateurs et proposant quelques remarques personnelles. Le P. Congar met en évidence certaines sources historiques profondes des oppositions actuelles, et insiste sur le caractère objectif du droit établi par le Concile à la liberté religieuse, par-delà la doctrine de la conscience erronée de bonne foi et de ses droits subjectifs. Il rappelle l'ampleur des intentions conciliaires qui visaient, au-delà du cas précis de la liberté religieuse, d'autres réalités spirituelles comme l'art, la philosophie, la culture. Il se propose enfin de justifier l'élimination tant de la perspective générale de liberté dans l'économie du salut, que celle de la liberté dans l'Église. L'argumentation, qui repose dans les deux cas sur la volonté

de ne pas embrouiller des problèmes assez complexes en eux-mêmes, nous semble plus convaincante pour le second que pour le premier de ces cas. Le deuxième texte du P. Congar est une courte note intitulée *Que faut-il entendre par « déclaration »* ? Elle dépasse de beaucoup en portée le présent problème puisqu'elle vise à éclaircir par l'histoire et par l'analyse les divers genres littéraires adoptés par le Concile et à apprécier leur portée relative. Dans le cas de *Dignitatis humanae*, le terme de « déclaration » n'ôte rien à la portée doctrinale ou à l'autorité de l'acte conciliaire, mais s'explique par le fait que, comme celle qui traite des religions non chrétiennes, elle s'adresse à tous les hommes, et ne comporte aucune prescription juridique pour les chrétiens eux-mêmes.

L'histoire du texte.

La première des études historiques, celle du P. Jérôme Hamer, qui raconte *L'histoire du texte de la déclaration* à travers ses avatars si nombreux et si complexes, est d'une remarquable clarté. Il eût fallu un immense travail à un historien pour dominer ainsi cette évolution que le P. Hamer, qui l'a suivie du début jusqu'à la fin, retrace avec la plus grande aisance. Il n'est pas question de résumer ici cette histoire. Un point nous frappe particulièrement. De la façon dont le problème était envisagé dans la première rédaction conciliaire (nous ne disons pas que cela fût, de soi, inévitable), une argumentation prenant son point de départ dans la dignité de la personne humaine, c'est-à-dire dans le droit de tout homme à suivre sa conscience à proportion même du devoir qu'il a d'adhérer à la vérité, eût inévitablement amené à exclure le cas de la conscience erronée de bonne foi. On était donc amené à considérer le problème sous l'angle pragmatique de la liberté extérieure d'action, quitte à introduire ensuite de manière ramassée le fondement sous forme négative : si l'on prive l'homme de l'immunité à l'égard

de la contrainte, on rend impossible son adhésion libre à la vérité. Ceci d'autant plus que la double définition : positive (droit au libre exercice) et négative (absence de contrainte), qui eût pu servir à résoudre la difficulté, a donné lieu à beaucoup de malentendus et a dû être supprimée après la troisième session. Ces problèmes sont difficiles, et l'on est amené ainsi à reconnaître une « nécessité historique » au parti adopté dans la rédaction définitive, même s'il n'est pas entièrement satisfaisant pour l'esprit. En revanche on se résigne mal à ce que l'élimination du concept, peut-être obscur pour certains, de « vocation divine », ait coupé réflexion de raison et réflexion de foi l'une de l'autre, sans qu'une reprise théologique, plus historique et plus anthropologique, vienne marquer l'unité après le paragraphe 10. Le P. Hamer lui-même semble regretter cette lacune. Il explique bien pourquoi la page d'histoire qui figurait dans le « texte refondu » pendant la troisième session n'a pu être maintenue ; loin de répondre à la demande, faite par Mgr Garrone, d'une explication sincère, elle avait une allure fortement

CHRONIQUES

apologétique. On ne peut vraiment pas dire que le petit passage du paragraphe 12, qui vient après le très beau dégagement sur le comportement du Christ et des apôtres, ait gardé ce défaut. Le P. Hamer est moins convaincant quand il situe le paragraphe sur la liberté propre à l'Église catholique. On ne voit toujours pas pourquoi, aux yeux de l'État, l'Église catholique doit avoir un titre privilégié à revendiquer *la même liberté* (précision importante tout de même) que celle qui est demandée pour toutes les autres communautés. La réduction ultérieure du développement primitif n'y change rien. De même l'argument de confusion

possible continue de ne pas nous convaincre de l'opportunité de la disparition, entre la quatrième et la cinquième rédactions conciliaires, du texte consacré à l'enracinement de la liberté religieuse dans l'histoire du salut ; nous pouvons tout au plus reconnaître que cette catégorie n'était sans doute pas mûre pour assurer l'épine dorsale du texte entier. Néanmoins, suivre avec le P. Hamer la genèse du texte est largement éclairant. Il faut partir des conditions réelles de la rédaction pour le comprendre. Comme le P. Congar aime à le dire, on n'a jamais travaillé dans des conditions idéales³...

Une contribution à sa préhistoire.

Le second article historique, celui du P. J. Courtney Murray, *Vers une intelligence du développement de la doctrine de l'Église sur la liberté religieuse*, part de l'opposition apparente entre *Quanta cura et Dignitatis humanae*. Il montre que s'il n'y a pas *contradictio in terminis*, il y a tout de même un important mouvement historique qui tient au progrès même de la réflexion de

foi et surtout de la réalité en cause : la manière dont l'homme apprend à être libre (très bonnes pages 115, 138-139, 147). Ceci est important pour lire les textes de Léon XIII sur le bien commun conçu comme englobant la véritable religion, que l'on a opposés à la conception qui sous-tend le texte actuel. L'analyse de la pensée de Léon XIII, avec ses éléments étonnamment progressistes

3. Du point de vue du déroulement des événements, le P. Hamer est assez discret sur les incidents d'octobre 1964 et de la fin de la session. On en trouvera un récit perspicace et détaillé dans les chroniques du P. ROUQUETTE, *Les Etudes*, 1964, pp. 715-731 et 1965, pp. 100-120.

et ses contradictions (pp. 117 à 139, résumé p. 118), est absolument remarquable et apporte du neuf dans l'histoire de la liberté religieuse. La logique profonde, gélasienne, de la pensée de Léon XIII, s'oriente vers le texte conciliaire. L'auteur montre avec beaucoup de finesse les raisons historiques qui lui ont fait adopter comme une sorte d'hypothèse la doctrine de l'Etat confessionnel. Au fond, son enseignement est celui de toujours, retrouvé par-delà pas mal de confusions : celui de la distinction de l'Eglise et de la société civile, et de la responsabilité de la première par rapport à la seconde. Tandis que son cadre historique est celui d'une chrétienté expirante. De constater le décès de celle-ci, de découvrir les avantages d'une distinction plus ferme, de trouver de nouvelles formes d'exercice de la responsabilité totale des chrétiens dans le monde, de voir décliner le laïcisme en Occident, devait permettre de faire mûrir une application vraiment neuve de la vieille doctrine à des temps très changés. Rappelons qu'il s'agit ici des rapports de l'Eglise et de la

société comme fondement de la liberté religieuse ; pour d'autres aspects de cette doctrine, le problème est plus subtil. Bien que le P. Murray survole ensuite la période d'histoire qui va de Léon XIII à Vatican II (silence pudique sur Pie X...), en insistant sur l'importance de la défense de la personne humaine contre les totalitarismes, on peut dire que l'essentiel de sa contribution était cette étude portant sur l'enseignement de Léon XIII. La période ultérieure a fait déjà l'objet de bonnes études, du reste⁴. C'est donc sans y insister que l'on se permettra de remarquer que la convaincante analyse de l'œuvre de Léon XIII n'empêche pas que le problème initialement posé au sujet de *Quanta cura* et du *Syllabus* n'ait pas été résolu. On peut penser qu'une étude de ces textes aurait amené à être plus sévère pour les blocages du XIX^e siècle, d'autant que pas mal de catholiques avaient alors déjà démêlé l'écheveau⁵. De même, il eût été nécessaire de signaler les aspects objectivement révolus des textes ecclésiastiques du XIX^e, y compris dans leur portée doctri-

4. Voir A. HARTMANN, *Vraie et fausse tolérance*, tr. française, Paris, 1958, et J. LECLERCQ, *La Liberté d'opinion et les catholiques*, Paris, 1963.

5 Voir R.-C. GEREST, *Méfiances d'hier, acceptation de demain*, dans *Lumière et Vie*, n° 69 (1964), pp. 5-35, et surtout G. MARTELET, *La liberté religieuse*, dans *Revue de l'Action Populaire*, n° 180 (1964), pp. 788-806, et *L'Eglise et l'Etat à la lumière de la liberté religieuse*, dans *Revue de l'Action Populaire*, n° 181 (1964), pp. 907-918. Sur la Constitution belge de 1830, voir J. LECLERCQ, *op. cit.*, pp. 182 ss.

CHRONIQUES

nale — c'est beaucoup plus résistant que dans le cas de Léon XIII. Cela n'est pas sans importance

méthodologique pour une théologie du magistère...

Commentaires théologiques.

Il revenait à Mgr Pietro Pavan de rédiger le principal article doctrinal du volume : *Le droit à la liberté religieuse en ses éléments essentiels*. Cette contribution est un commentaire précis de la Déclaration, complété par des dégagements qui en manifestent les fondements traditionnels ou qui rejettent des objections que l'on a pu lui faire. Comme tel, il ne se prête guère à être discuté. Il faut cependant noter quelques éclaircissements précieux qu'il nous apporte. Il s'agit dans *Dignitatis humanae* d'un droit « naturel », et non purement positif (bien que l'on ait tenu à éviter le mot), social, négatif (immunité), visant croyants et non-croyants (p. 156). Un long développement expose les fondements du respect que l'on doit attendre des pouvoirs publics à l'égard du droit de la personne à la liberté dans le domaine religieux (p. 184-187). En revanche la brève description de l'Etat « qui estime de son devoir et de son droit de mener une action positive à l'égard de la croyance religieuse, mais d'une façon correspondante à sa nature » (constitutionnelle, démocratique, sociale), est pour nous obscure. Nous

voyons mal ce que peut être cette action positive, quels seront les critères qui permettront à l'Etat de reconnaître ses devoirs envers telle religion, et quel sera l'Etat démocratique moderne qui va se montrer capable de prendre en charge cet effort dans un respect total de la liberté de ses sujets... (p. 187-188). On notera enfin un intéressant éclaircissement, dont nous signalons l'absence dans le texte lui-même, sur les rapports de l'Etat et de la communauté religieuse dans la perspective théologique, et un essai d'explication du passage (n° 13) sur la liberté propre de l'Eglise comme vraie religion. L'explication de Mgr Pavan ramène cette liberté propre au point de vue que l'Eglise elle-même adopte pour considérer les droits qui lui sont objectivement communs avec tous les autres. Nous faisons donc un pas de plus, puisqu'il n'est plus question du point de vue de l'Etat. Si c'est de cela qu'il s'agit, c'est vraiment inoffensif, mais avouons que le texte ne le dit pas très nettement. Ajoutons que nous nous demandons si cela a réellement un sens. On ne peut qu'adhérer à la formule de

Mgr Pavan : « Vraiment (ce) paragraphe me semble pas du tout clair » (p. 202-203).

Une brève mais belle étude de P. Benoit, *La liberté religieuse à la lumière de la révélation*, complète cette section doctrinale. Elle montre bien à la fois la difficulté que présente une interrogation directe des textes du Nouveau Testament (qui ne parlent pas précisément de notre problème), et le soutien que fournit à la doctrine de la liberté reli-

gieuse une intelligence globale de l'Écriture. Ceci tant en ce qui concerne la liberté de l'acte de foi, que pour l'attitude de Jésus et des apôtres, et qu'enfin pour la compréhension globale des rapports entre Église et État. Il exprime le regret qu'une théologie biblique de la seigneurie du Christ — qu'il esquisse lui-même p. 211-212 — ne soit pas venu soutenir les affirmations du texte conciliaire⁶.

Exposés pastoraux.

Deux modestes et bons exposés pastoraux complètent ce volume. Celui de Mgr J. de Smedt, *Les conséquences pastorales de la déclaration*, insiste sur l'œuvre réelle qui demeure à accomplir et sur les conditions qu'il faut remplir pour la mener à bien. On aurait souhaité qu'un autre article nous aide à réfléchir sur une éthique de la liberté religieuse, du point de vue de la recherche de la vérité, du pluralisme, du respect d'autrui, des rapports entre vérité et amour. Ici ou là Mgr de Smedt aborde quelques-uns de ces problèmes sous l'angle pastoral. De son côté Mgr Willebrands traite la question de *La liberté reli-*

gieuse et l'œcuménisme. Refusant à juste titre que la liberté religieuse constitue une question œcuménique, d'abord parce que l'œcuménisme n'est pas une affaire de « question » mais une véritable dimension de tout, ensuite parce que ce problème a une portée beaucoup plus vaste que le seul domaine des rapports entre frères séparés, Mgr Willebrands montre que c'est là néanmoins une vraie pierre de touche du dialogue œcuménique. Il examine ensuite rapidement la convergence de l'enseignement conciliaire et des recherches du Conseil Œcuménique des Églises, l'accueil réservé à la déclaration,

6. On peut être de son avis et cependant préférer à la sienne la perspective du P. Y. CONGAR, *La seigneurie du Christ sur l'Église et sur le monde*, dans *Istina*, 1959, pp. 131-166.

CHRONIQUES

quelques conséquences missiologiques (prosélytisme et témoignage). Là encore il nous semble que le recueil manque d'un article qui eût dégagé sérieusement la portée missiologique capitale de certains passages de la Déclaration. Pour terminer, il tente de justifier l'absence dans le texte d'une mise en valeur explicite de la liberté chrétienne. Il le fait en

montrant que cette liberté présuppose la liberté de choix, principe de responsabilité, qui est le fondement même de la Déclaration. Mais ce n'est pas tout à fait répondre à la question posée... Et l'auteur le reconnaît lui-même, puisqu'il croit nécessaire de mettre en avant une fois de plus les arguments de clarté et d'unanimité que nous connaissons⁷.

Faut-il vraiment être déçu ?

Concluons. Ce volume de commentaires de la déclaration *Dignitatis humanae* permet de répondre dans une certaine mesure aux questions posées en commençant cette note. Nous rendant possible de mieux lire et de mieux comprendre la Déclaration, il nous aide à en voir les aspects positifs et à nous y attacher. Mettant en place le contexte historique à la fois lointain (évolution du *Syllabus* à Vatican II) et immédiat (maturité théologique relative des problèmes et oppositions que suscitait le projet), il nous invite à modérer les critiques. Il faut se dire que c'est déjà très, très beau ! Il reste, le P. Hamer le note lui-même, que les remaniements constants du texte lui ont fait sans doute perdre l'homogénéité, la netteté de démarche

qu'ont connues certaines de ses étapes antérieures. Il reste aussi que, sans que l'on ait à attendre d'un texte conciliaire des systématisations théologiques, on ne peut s'empêcher de penser qu'un parti plus biblique, plus attentif à l'histoire du salut et aux problèmes missionnaires, plus centré sur l'image de Dieu, eut grandi au moins la deuxième partie. Pour le commentaire lui-même, tout en reconnaissant sa valeur, on peut regretter qu'il ne soit pas plus large et plus prospectif, et qu'il ne mette pas davantage en valeur les implications du texte, en particulier pour ce qui est de la liberté dans le monde, dans la mission, dans l'Eglise, etc. Il n'y a qu'une liberté.

Jean-Pierre JOSSUA.

7. Le volume se termine par quatre annexes comportant les textes conciliaires parallèles, un *enchiridion* de textes pontificaux, deux textes du C.O.E. et deux textes des Nations unies.

LES LECTEURS NOUS ÉCRIVENT

Les langues et la foi

YA-T-IL moyen plus simple d'entrer en contact avec un peuple inconnu que de lui demander d'apprendre sa langue et ses manières de vivre ? Pourquoi cet échange ne pourrait-il être le lieu même de l'évangélisation ? C'est ce que comprit R. Binoche, jeune missionnaire au Dahomey, en rendant visite au pasteur Pickering.

Dès mon arrivée à Dompago, je me rends chez le pasteur Pickering. Il est ici depuis quinze ans, et parle à merveille, dit-on, la langue du pays.

Son boy me dit qu'il est à l'école. — « Bon ! Je ne savais pas qu'il y avait une école ? Je reviendrai plus tard. » — « Mais non, me dit le boy, il est libre de vous recevoir. » Donc, me dis-je, il ne fait pas la classe lui-

même ; il dirige son école, ce qui lui laisse des loisirs. En fait, « l'école » du pasteur Pickering est d'un type assez particulier. C'est une école de traduction où il y a cinq à six professeurs et un élève : le pasteur Pickering. Au mur, un immense tableau noir qui prend toute la largeur du mur. J'essaie de déchiffrer furtivement quelque chose : il y a des O ouverts à gauche, des E retournés et renversés, des lettres bizarres ; inutile d'insister, il faut être initié.

Le pasteur me reçoit fort aimablement, et m'explique que ses élèves-professeurs continuent à traduire en dompago les saintes Ecritures.

Chacun sait que pour traduire une langue dans une autre, il faut être fort dans la langue dans laquelle on traduit, mais qu'il suf-

CHRONIQUES

fit de comprendre — ou de se faire expliquer au besoin — le texte qu'il s'agit de traduire.

Le pasteur Pickering, canadien anglais, a appris le français à Paris, pour pouvoir faire travailler en langue dompago des Africains de petite culture française (C.E.P.), mais qui, c'est là leur force, possèdent à fond leur langue maternelle, le dompago.

Evidemment, ce n'est pas par là que le pasteur a commencé. Il a commencé par se mêler aux gens, à parcourir les cases en demandant le nom de chaque chose, avec tout ce que cela a de fastidieux, en notant les expressions qu'il arrivait à se faire expliquer, en découvrant petit à petit la grammaire de la langue. Question de patience, direz-vous ! Essayez donc, et vous verrez que vous n'arriverez à rien, si vous n'avez pas reçu au préalable une formation phonétique et linguistique. Le dompago ignore (au minimum) trois voyelles du français, et en comporte cinq qu'on ne trouve ni en français, ni en anglais.

Pour les consonnes, il y en a d'inimitables, d'autres qui s'apparentent à des consonnes du français. Le tout forme un ensemble phonétique très curieux, qu'*a priori* les oreilles anglaises ou françaises ne captent pas. Mais avant d'arriver au Dahomey, le pasteur avait reçu pendant un an, aux U.S.A., une formation phoné-

tique qui lui a permis de se familiariser avec les possibilités de cet étonnant ensemble que constituent nos gorges, nos palais et nos langues. Aujourd'hui, quand il salue ou qu'il plaisante quelqu'un, la nuit par exemple au cours de ces longues veillées africaines où l'on se voit à peine, personne ne se doute que c'est le Blanc qui a parlé.

Pendant, l'acquisition parfaite d'une langue non écrite restant un tour de force extraordinaire, et les traductions sérieuses ne se faisant qu'en comité, le pasteur s'est entouré de quelques disciples, chacun proposant une solution à la difficulté à résoudre. C'est ainsi que l'évangile de saint Marc en dompago a vu le jour. Le pasteur était là qui consultait ses commentaires des Ecritures, qui choisissait des orthographes dompago pour des mots hébreux : Jourdain devient Yutane (probablement le mot anglais Jordan, entendu par une oreille dompago), Jérusalem devient Yusalem, et les Pharisiens, Falisanaa.

... Un pasteur qui s'occupe d'écriture sainte, évidemment, il n'y a là rien d'extraordinaire. Mais ce qui est extraordinaire, c'est le zèle de ses traducteurs, qui ont fait, en dehors du contrôle du pasteur, et presque en cachette, la traduction de l'évangile de saint Jean.

Le pasteur m'en donne une copie polycopiée, sur laquelle il

note « première esquisse ». En ronéotypant cette traduction, le pasteur a voulu récompenser leur ardeur au travail. Une mise au point définitive aurait trop retardé la « sortie » de l'ouvrage.

Mais ce pasteur ne s'occupe pas que d'Écriture sainte. Il s'occupe aussi de coutumes, de folklore, d'histoires d'animaux.

Il me donne un exemplaire de chacun de ces opuscules, il m'explique en même temps l'importance des coutumes. Justement, nous sortons de la fête des Chicotes. « Autrefois, me dit-il, le vainqueur de ces joutes, qui s'étaient sur plusieurs années, devenait le chef du village. C'était le plus agile de la région, le plus fort, mais surtout, celui qui avait plus que les autres fait preuve d'esprit sportif. On était sûr ainsi d'être dirigé par un homme énergique et bon. Aujourd'hui, les coutumes subsistent, mais on accède à la chefferie par d'autres voies, et bien souvent, les villages sont dirigés par des jeunes qui ont seulement pour eux de savoir déchiffrer les circulaires. »

Et les histoires d'animaux, quel intérêt ? — « A travers ces histoires, me dit le pasteur, je fais passer quelques enseignements chrétiens. »

Le pasteur ne s'est pas contenté de l'étude du dompago : il a voulu aussi comparer le dompago avec le cabrais dont le dompago n'est qu'une variante. Pour cela,

il s'est rendu à Piya, qui est au pays cabrais ce que Tours est à la France (dit-on), pour la pureté de la langue. « J'en suis sorti au bout de quinze jours, mourant de faim — on n'y trouve pas de quoi manger. »

J'ai visité des villages des environs de Piya et j'essayais sans succès de me représenter cet intellectuel canadien raffiné, vivant au milieu de ces gens frustes, avec le tam-tam la nuit, les moustiques (le confort !).

Je suis revenu rendre visite au pasteur avec un jeune garçon qui me sert d'interprète, et qui fait, à la mission, une année de probation avant d'entrer au séminaire. Le pasteur n'avait pas l'air de comprendre. Puis : « Ah ! vous voulez dire que vous voulez voir s'il est capable de souffrir pour l'Évangile ? » Souffrir pour l'Évangile, je pense que c'est là le secret du pasteur Pickering.

Actuellement, le pasteur n'est plus à Dompago. Pour six mois, il est allé s'installer à Bassilla, à quatre-vingts kilomètres d'ici, où il a installé une communauté de paysans « dompago ». La terre ne coûte rien : il suffit de défricher et de s'installer. Quand on s'occupe des gens au spirituel et au temporel, on ne voit plus bien ce qui reste à faire.

Peut-on imaginer adaptation plus intelligente, approche plus sympathique, attitude plus évangélique ?

CHRONIQUES

FORT de cette initiation, R. Binoche apprend la langue et acquit ainsi une certaine expérience sur les modalités d'acquisitions des langues non écrites. Voici quelques réflexions qui peuvent être utiles à d'autres.

Les bambins de dix à quinze mois, qui, après un bon déjeuner, se mettent, dans la douce quiétude de leur berceau, à gazouiller, les quatre pattes en l'air, s'acquittent d'un exercice dont nous ne soupçonnons pas l'importance. Des phonéticiens ont enregistré le gazouillis des bébés français, et ont retrouvé très exactement les quarante-deux phonèmes de la langue. Il se trouve qu'il y en a quarante-deux en français, ni quarante et un, ni quarante-trois, et le bambin qui gazouille ne fait que répéter ce qu'il entend. Les jeunes citoyens de la République Arabe Unie gazouillent eux aussi, mais en arabe, et c'est merveille que d'entendre des « Dad » emphatiques que vous ne ferez jamais correctement, des « Qaf » qui partent comme des coups de canon, ou des « Hé » (l'h français, mais expiré), sortis de ces jeunes gosiers à peine différents de ce qu'ils devraient être. Les bambins français et leurs frères égyptiens sont sur la bonne voie : les uns et les autres prononceront leur langue maternelle comme elle doit être prononcée, et en

gazouillant, en répétant, mais en vrac, ce qu'ils entendent toute la journée, ils se préparent à parler à la perfection le langage qui leur frappe sans cesse les oreilles.

Vous voulez acquérir une langue étrangère ? Tranquillisez-vous ! On ne va pas vous demander de vous coucher sur le dos et de vous mettre à gazouiller : cela ne servirait à rien, c'est trop tard, les muscles de votre gosier ayant pris un certain pli et certaines habitudes sur lesquels on ne revient pas. Votre prononciation de la langue que vous voulez acquérir sera forcément approximative : vous entendrez bien, mais il y a des impondérables que jamais vous n'arriverez à rendre, parce que vous n'êtes pas passé comme les enfants par toutes les étapes de la prononciation des différents phonèmes.

Ce qui précède ne signifie pas que vous ne pourrez pas arriver à une très bonne approximation, mais cette très bonne approximation ne sera en aucun cas le fait du hasard ou de particulières bonnes dispositions pour les langues : il va vous falloir étudier les lois de la phonétique.

Et que l'on ne pense pas que si nous recommandons vivement l'étude de la phonétique, c'est que nous voulons, par souci esthétique, arriver à une très bonne prononciation de la langue : il s'agit moins de bien prononcer que de bien entendre, et qui entend bien

se donne les moyens d'apprendre la langue, tandis que celui qui fait de l'à-peu-près en matière de phonétique ne peut pas apprendre la langue, ou s'il en apprend quelque chose, il plafonne très vite et définitivement.

En d'autres termes, la phonétique, c'est le secret de l'acquisition d'une langue.

En attendant que le livre de phonétique arrive de France où vous l'aurez commandé, un premier exercice s'impose : l'audition répétée d'un enregistrement assez long. Vous ne comprenez rien au texte, cela n'a pas d'importance. Vous allez vous réconcilier avec certaines gutturales, des rétroflexes, et des palatales qu'on ne fait pas en français parce que le français n'en comporte pas, ou que l'on fait lorsqu'on souffre de malformations congénitales du palais, de la langue ou de la gorge.

Vous vous habituerez à des attaques vocaliques peu convenables, à des arrêts brusques qui semblent exagérés, vous constaterez aussi que l'accent tonique n'est pas mis sur la fin des mots, comme en français, mais en général sur le début (ce qui explique pourquoi les jeunes Africains disent : le *garçon*, le *cuisinier*, les *devoirs* et les *leçons*).

Ces auditions fastidieuses vous dispenseront d'impossibles séances de gazouillement.

Quand vous aurez pendant quel-

ques semaines écouté consciencieusement des enregistrements auxquels vous ne comprenez goutte (avec l'impression de perdre royalement votre temps), vous allez pouvoir vous attaquer à la langue. Laissez la grammaire et les listes de mots : on n'apprend pas une langue dans un dictionnaire ou à travers les rébus d'une grammaire, mais à la manière des enfants. Plus tard, vous ouvrirez avec profit votre grammaire, et vous ferez avec profit des études de vocabulaire.

Pour l'instant, ce qu'il convient de faire, c'est de faire raconter par un ancien une histoire quelconque qui soit assez longue. On remercie et on s'en va. Ensuite, on demande à un maître ou à un catéchiste d'écrire cette histoire. Ne soupçonnant rien des difficiles problèmes que pose la transcription, le personnage choisi acceptera d'emblée.

Il y aura surtout des fautes, mais au moins, il aura séparé les mots les uns des autres, et aura peut-être même fait une trouvaille de transcription que vous n'auriez pas faite. A vous maintenant d'améliorer cette transcription, et ceci avant toute traduction.

Ensuite, on met — au moins dans les premiers temps — le texte vertical, avec un mot par ligne, on note sa signification et l'on ajoute une remarque quelconque, étymologique, grammaticale, sens propre ou figuré, etc.

CHRONIQUES

Puis on écoute ce texte trois ou quatre fois en suivant sur le cahier, et enfin (enfin !), on ferme le cahier, et on a la satisfaction de comprendre toute l'histoire dans la langue que l'on veut acquérir.

Il y aura encore quelques passages qui accrocheront : rien de plus simple que d'ouvrir le cahier. Si le cahier ne donne pas le renseignement, il ne faut pas forcer : laisser tomber la difficulté, qui, aujourd'hui, insurmontable, vous fera sourire demain. Il s'agit probablement d'une assimilation, de deux mots qui se fondent un peu l'un dans l'autre.

Aujourd'hui, on ne vous demande pas la perfection : on vous demande d'écouter et de comprendre des kilomètres de texte, pas de vous épuiser sur des difficultés de deuxième année.

Sans qu'on vous le dise, dans votre joie de comprendre enfin un texte dans la langue que vous désirez apprendre, vous l'écoutez trois ou quatre fois par jour, deux ou trois jours de suite. Connaissant le texte, vous seriez ensuite tenté d'effacer la bande pour vous en servir pour un autre enregistrement. Tout ce qui précède aurait été inutile, car quinze jours ou trois semaines après vous auriez strictement tout oublié. Il va vous falloir écouter cet enregistrement tous les cinq jours, pendant deux mois environ. Cinq jours, tel est le rythme mystérieux

de notre mémoire qu'il faut respecter si l'on veut ensuite se souvenir. Entre-temps, vous ferez d'autres enregistrements, et si un autre confrère étudie la même langue selon la même méthode, vous allez pouvoir procéder à des échanges.

Il est temps aussi de pratiquer ce que les Américains appellent le *Monolingual approach*. Cela consiste à discuter avec quelqu'un... dont on ne connaît pas la langue. Repérez un homme intelligent d'une cinquantaine d'années, habituellement oisif. Le temps ne compte pas pour lui. Vous mettez sur votre bureau un assez grand nombre d'objets, et vous les lui montrez les uns après les autres. Il sera intarissable.

Au passage, vous prenez quelques notes, quand vous comprenez, et vous pouvez aussi enregistrer ce qu'il dit et vous faire tout expliquer ensuite par un autre, bien que les Américains ne soient pas d'accord pour les enregistrements. Au bout de quelques jours, vous serez de plain-pied avec lui et avec la langue, les objets exposés et leur utilité pratique servant de points de repère.

L'entreprise est d'envergure, et si elle peut être menée par un seul, qui devra être soutenu tout au long de son étude par une puissante conviction quant à l'efficacité de cette méthode de travail, il n'y a pas de doute qu'à plusieurs, on arrive beaucoup plus

vite à de meilleurs résultats, surtout si l'émulation s'en mêle.

Appelons cette méthode comme vous le voudrez, directe, naturelle, peu importe. Ce qui importe, c'est qu'elle est scientifique, dans ce sens-ci qu'elle porte inmanquablement ses fruits, et ce qui est encourageant, c'est que, si elle demande du temps et une bonne organisation, elle ne fatigue pas le cerveau, ne demande jamais le pénible effort de mémorisation que l'on demande aux écoliers, mais seulement deux oreilles qui écoutent, et elle développe — à l'insu de son propriétaire — une mémoire qui n'était peut-être pas fameuse, parce qu'on ne la faisait jamais travailler selon le rythme et les lois qui lui sont propres.

Signalons en terminant l'erreur à ne pas faire, et qui consisterait à donner un texte français, biblique ou autre, à traduire en langue locale. On aurait des mots et des phrases qui ne seraient pas traversés par le souffle local authentique, mais un texte calqué sur le texte français, et qui resterait étranger au génie de la langue.

SIGNALONS à ce sujet qu'il existe un remarquable instrument de travail pour tous ceux qui se préoccupent de l'initiation aux langues africaines et de la traduction en celles-ci, des mots et des

affirmations de la foi. Il s'agit du bulletin Afrique et Parole, « Bulletin de correspondance pour une meilleure expression de la Parole dans les cultures africaines », édité (ronéotypie) par le « Centre culturel Saint-Dominique », B.P. 5098, Dakar.

La confrontation des travaux et des expériences est la charte même de ce bulletin « de correspondance ». Elle en constitue tout son prix et son utilité.

Les deux derniers numéros (18 et 19) comportaient des articles de M. Houis sur les « tons », de J.-L. Doneux : « Apprendre économiquement les langues », de A. Sanou : « Comment traduire les attitudes humaines de Jésus », etc. Ils rendaient compte de la « réunion de Bamako sur la graphie des langues africaines ».

Une « langue » cependant, ce ne sont pas seulement des mots et des phrases. Chacune est expressive de certains comportements, d'une mentalité, d'une manière d'être au monde, d'une sensibilité particulière. Et en même temps elle contribue à créer ou à cultiver cette mentalité et ces comportements. Aussi une étude sur les langues serait-elle incomplète — et inhumaine, donc fautive — si elle ne se prolongeait, ou ne se fondait, sur une étude complémentaire des coutumes, des gestes, des rites, des chants, de la musique et de la danse, etc., d'un peuple.

CHRONIQUES

Ce prolongement est d'autant plus nécessaire que, pour le messager de la foi, il ne s'agit pas tant de faire passer les « mots » de la foi d'une langue en une autre simplement, mais de « passer » ou de faire « passer » d'une existence humaine en une autre. « Nul, s'il ne renaît... »

Nous disons bien de « passer », parce que l'apprentissage d'une langue est aussi un « passage » salutaire pour l'évangélisteur lui-même. Connaître une langue nouvelle, c'est rencontrer une « culture » nouvelle de l'homme, une autre représentation de base du monde et des autres, c'est recevoir quelque chose de neuf et poser des questions inédites à la Parole de Dieu.

Celui qui transmet la foi ne peut donc ignorer le « milieu humain », les mœurs, la sagesse du peuple, les valeurs profondes avec lesquelles ou par lesquelles les mots sont compris. C'est au contraire tout cela qu'à travers les mots de son enseignement, comme à travers la formation qu'il donne, il doit cultiver.

Aussi le bulletin, sans se préoccuper d'autre chose que de langues et de « traductions », se soucie également des rites, des coutumes — et tout spécialement des initiations —, de musique et de chant. Dans le très intéressant n° 16, on lira à ce sujet les articles de J. Cauvin, Un exultet africain ; de B. R. Luneau, L'ini-

tiation chrétienne (remarques profondes sur « l'initiation » chrétienne, comparée à l'initiation africaine) ; d'une équipe sacerdotale sur la pastorale catéchétique pour le rituel du baptême des adultes en pays sérére.

Ce travail d'équipe a eu son prolongement dans une session d'initiation à l'étude des langues africaines organisée en France, à Marseille, en juillet 1966, et qui doit se renouveler cette année, du 7 au 22 juillet 1967, au grand séminaire de Belley (écrire à ce sujet au P. Maurice Fournier, 4, montée de Fourvière, Lyon-V°). Le professeur Maurice Houis, maître de recherches au C.N.R.S., cofondateur d'Afrique et Parole, avait accepté d'organiser la première session. Une trentaine de missionnaires, ou futurs missionnaires, y ont participé.

Ce fut pendant deux semaines, écrit un chroniqueur de cette session, un travail ardu et intensif : deux heures de phonétique et de phonologie chaque matin par petits groupes de dix, sous la direction de trois phonéticiens : Mlle Christine Paulian (O.R.S.T.O.M.), M. Guy Mandery (Institut de linguistique appliquée de Dakar), M. Jeffrey Lewis (School of oriental and african studies, Londres).

Trois à quatre heures de cours de M. Houis sur les « structures grammaticales des langues afri-

COURRIER DES LECTEURS

caines » et les méthodes d'enquête sur le terrain. Prenant de nombreux exemples dans les langues qu'il a étudiées, M. Houis s'efforça de faire entrer dans les perspectives de la linguistique structurale moderne : en engageant ses auditeurs dans un « dépaysement » salutaire, il montra l'inévitable échec d'une attitude « concordiste » qui voudrait plaquer sur une langue africaine des structures grammaticales abstraitement dégagées des langues européennes où elles s'appliquent.

Le soir, différents carrefours permirent des échanges fructueux,

où furent abordés, d'une part, les problèmes de traduction, et, d'autre part, la question de l'aventure des langues africaines : passage de l'oralité à l'écriture; problèmes du bilinguisme, en analysant la sociologie actuelle du langage en Afrique Noire, issue des politiques coloniales; enseignement dans les écoles primaires ou secondaires, etc. M. Houis montra que finalement l'évolution de tous ces problèmes dépendait d'une véritable *politique linguistique* qui incombe aujourd'hui aux Etats africains.

A.-M. HENRY.

JUIFS ET CHRÉTIENS

Bibliographie

L'ÉTABLISSEMENT d'une bibliographie introductive au judaïsme apparaît rapidement comme une gageure si l'on se souvient qu'une « bibliographie des bibliographies », rééditée en 1965, se présente sous la forme d'un énorme volume in-8° de quelque mille pages !

Sans compter les ouvrages anciens et la production actuelle d'ouvrages traitant du judaïsme un peu partout dans le monde, la reconstitution du « centre juif » en terre d'Israël et le rassemblement d'une part importante de l'élite intellectuelle juive qui s'y est opéré ont entraîné la production et la parution d'une abondante littérature. Parfois traduite en anglais pour les besoins du judaïsme d'expression anglaise qui représente, en nombre, plus de la moitié de la population juive mondiale, cette littérature relevant de tous les domaines de la vie juive est le plus souvent rédigée en hébreu. On se prendrait à le regretter, car elle est souvent de qualité.

De plus, le judaïsme est une réalité vivante aux multiples visages et pour ne parler que de notre époque, il semble bien difficile d'identifier purement et simplement Israël et le judaïsme américain, anglais ou français, pour ne rien dire des divers aspects et problèmes du judaïsme en Israël.

Il s'en suit donc que l'essai bibliographique ici proposé sera délibérément sélectif. Le judaïsme unissant étroitement les deux dimensions nation et religion, c'est toutefois à ce second aspect que nous nous en sommes tenu. Nous laisserons entièrement de côté toute la question du sionisme ainsi que tout ce qui a rapport à l'Etat d'Israël. Nous mentionnerons d'abord un ensemble d'ouvrages d'introduction au judaïsme lui-même pour nous étendre plus particulièrement sur les rapports entre judaïsme et christianisme, de Jésus à Vatican II.

Nous avons signalé dans chaque section les ouvrages particulièrement importants ainsi que les ouvrages munis de bibliographies, ce

qui pourra permettre à chacun de s'informer davantage¹. Les ouvrages rédigés par des auteurs non juifs seront indiqués ainsi*.

I. Ouvrages généraux

Ouvrages d'introduction.

Il n'existe pas en langue française, à notre connaissance, d'ouvrage du type des grandes encyclopédies juives de langue anglaise ou allemande. C'est donc à ces dernières qu'il sera toujours utile de se référer.

The Jewish Encyclopedia, New York, London, 1901-1907, 12 vol.

The Universal Jewish Encyclopedia, New York, 1939-1943, 10 vol.

Encyclopedia Judaica, Berlin, 1928-1934, interrompue du fait du nazisme.

The Standard Jewish Encyclopedia, edited by C. Roth, Jérusalem, 1959, 1 vol.

The Encyclopedia of the Jewish Religion, edited by Z. Werblowsky et G. Wigoder, Jérusalem, 1966.

Parmi les introductions à la vie juive rédigée par des auteurs juifs, nous relèverons :

I. M. CHOUCROUN, *Le Judaïsme, doctrines et préceptes*, Paris, 1951.

M. WAXMANN, *Introduction à la vie juive*, Paris, 1958.

A. HESHEL, *Les Bâisseurs du temps*, Paris, 1958.

E. GUGENHEIM, *Le Judaïsme dans la vie quotidienne*, Paris, 1962.

I. HEINEMANN, *La Loi dans la pensée juive*, Paris, 1962.

* J. DJIAN, *Précis de morale juive*, Neuchâtel, 1962.

Pour une meilleure « situation » du judaïsme contemporain :

M. CATANE, *Les Juifs dans le monde*, Paris, 1962.

W. RABI, *Anatomie du judaïsme français*, Paris, 1962.

P. LEVY, *Les noms des Israélites en France*, Paris, 1960.

G. LEVITTE et D. CATARIVAS, *Les Juifs*, Paris, 1964.

1. Une bibliographie très complète d'environ 600 titres — livres ou articles — en langue allemande relative aux rapports entre judaïsme et christianisme est présentée sous le titre *Christlich-Jüdisches Schrifttum*, dans le *Freiburger Rundbrief, Beiträge zur Förderung der Freundschaft zwischen dem Alten und dem Neuen Gottesvolk im Geiste beider Testamente*, XII^e série, 1959-1960, pp. 101-116. Cette bibliographie se trouve mise à jour par les comptes rendus bibliographiques spécialisés paraissant dans chaque livraison de cette revue.

BIBLIOGRAPHIE

On aura toujours profit à consulter le *American Jewish Year Book* et le *Israel Government Year Book* qui fournissent chaque année de précieux renseignements.

Périodiques juifs français.

L'Arche, 11 numéros par an, dont deux numéros spéciaux. Revue de la Communauté juive de France, 19, rue de Téhéran, Paris-8^e.

Les Nouveaux Cahiers, 4 numéros par an. Revue d'études et de libres débats publiée sous les auspices de l'Alliance Israélite Universelle.

La Terre retrouvée, bimensuel d'information sur le judaïsme en France et dans le monde.

La Revue des Etudes juives, bisannuel. « Traite sous forme d'articles de fond, de notes et de comptes rendus bibliographiques, de tous les aspects de la science du judaïsme, en mettant l'accent sur l'histoire économique et sociale. »

Numéros spéciaux de revues et de périodiques.

* *Esprit*, octobre 1947, *Cette année à Jérusalem*.

Revue de la Pensée juive, 1949, n° 1, *Chrétiens et Juifs*.

* *Chronique sociale de France*, 1952, n° 1, *Les Juifs et nous*.

* *Informations catholiques internationales*, n° 49, juin 1957, *Le Judaïsme dans le monde*.

* *Vie Spirituelle (La)*, supplément n° 47, 1958, *L'âme religieuse juive de notre temps*.

* *Lumière de Vie*, n° 37, 1958, *Israël*.

Il nous faut ajouter * *Les Cahiers sioniens*, dont la parution a momentanément cessé, et le numéro annuel de * *Foi et Vie*, intitulé *Cahier d'études juives*.

II. Histoire

Sources.

Outre les documents bibliques et non bibliques qui seront mentionnés dans le paragraphe suivant, il nous faut signaler comme parti-

JUIFS ET CHRÉTIENS

culièrement importants pour l'histoire du peuple juif à l'orée de l'ère chrétienne :

Flavius Josèphe

- * A. PELLETIER, *Flavius Josèphe, Autobiographie*, Paris, 1959.
Th. REINACH, *Œuvres complètes de Flavius Josèphe*, traduction française avec le concours de plusieurs collaborateurs, Paris, 1900 s., 7 vol.
Th. REINACH et L. BLUM, *Flavius Josèphe, Contre Apion*, Paris, 1930. Dans la *Loeb Classical Library*, Cambridge USA, on trouvera l'œuvre complet de Flavius Josèphe en 9 volumes, texte grec et traduction anglaise, avec notes, bibliographies et indices. Ouvrage de base.

Philon d'Alexandrie

- Les Œuvres de Philon d'Alexandrie*, publiées sous la direction de * R. ARNALDEZ, * J. POUILLOUX et * Cl. MONDÉSERT, Paris, depuis 1961, en cours de parution, 35 volumes prévus.
Th. REINACH, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, Paris, 1895 ; réimpression anastatique 1963. Ouvrage fondamental, bien que incomplet.
J. JUSTER, *Les Juifs dans l'empire romain. Leur condition juridique, économique et sociale*, 2 vol., Paris, 1914, réimpression en 1966. Ouvrage de base auquel on ne cesse de se référer.

On n'oubliera pas l'importance capitale de *Manuscrits de la Mer Morte* et l'importante littérature qui a suivi cette découverte. Donner une bibliographie, même succincte, nous ferait sortir de notre cadre.

Histoire juive.

Le judaïsme s'enracinant dans la Bible auquel il ne cesse de se référer, et tout spécialement dans l'histoire postérieure à l'Exil de Babylone, on se référera avantagement à l'une ou l'autre des *Histoires de l'Ancien Testament*, entre autres :

- * DANIEL-ROPS, *Histoire sainte*, n'utiliser que les plus récentes éditions.
* G. RICIOTTI, *Histoire d'Israël*, traduit de l'italien : T. I. *Des origines à l'Exil*, Paris, 1947. T. II. *De l'Exil à 135 après J.-C.*, Paris, 1948.

Traitant de l'Histoire juive pour elle-même en tout ou en partie :

- J. DERENBOURG, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*, Paris, 1867. Ouvrage ancien mais qui n'a pas perdu de sa valeur. Utilise beaucoup les sources juives proprement dites.
S. DOUBNOV, *Précis d'histoire juive*.
M. L. MARGOLIS et A. MARX, *Histoire du peuple juif*, Paris, 1930.
C. ROTH, *Histoire du peuple juif*, Paris, 1948.

BIBLIOGRAPHIE

- S. W. BARON, *Histoire d'Israël*, Paris, 1956-1964. Traduction, pas toujours excellente et parfois même incomplète, de l'ouvrage fondamental du professeur de Columbia, U.S.A., paru en anglais en sept volumes et un volume d'indices. Implique une lecture antérieure d'une histoire du peuple juif classique, type celles ci-dessus mentionnées, car il s'agit, ainsi que le précise le sous-titre, d'une histoire de la « vie sociale et religieuse ». Ne parvient pour le moment qu'au XIII^e siècle. Bibliographie encyclopédique. Ouvrage clé.
- R. NEHER-BERNHEIM, *Histoire juive de la Renaissance à nos jours* : T. I. XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, Paris, 1963. T. II. Le XIX^e (1815-1904), Paris, 1965.

Le « milieu juif » au I^{er} siècle de notre ère :

- * E. SHURER, *Geschichte des jüdischen Volkes in Zeitalter Jesu Christi*. Traduction anglaise *A History of the Jewish People in the Time of Jesus*, 3 vol. La partie proprement historique a été rééditée sous le même titre en 1961 par N. N. Glatzer chez Schocken à New York. Ouvrage de base.
- * M. SIMON, *Les Sectes juives au temps de Jésus*, Paris, 1963.
- * J. BONSIRVEN, *Le Judaïsme palestinien*, Paris, 1935, 2 vol. Un classique.

III. Les textes fondamentaux du judaïsme

Bible.

On pourra se référer à n'importe quelle édition de la Bible, en se souvenant toutefois que le « canon » juif des Ecritures n'inclut pas tous les livres compris dans le « canon » catholique et que l'ordre des ouvrages n'est pas identique.

Bible, dite du Rabinat, édition de poche, Paris, 1966.

A. CHOURAQUI, *Les Psaumes*, Paris, 1956.

— *Le Cantique des Cantiques*, Paris, 1953.

Comme il en est pour nous, catholiques, la Bible est reçue et lue chez les Juifs dans une Tradition, c'est-à-dire qu'elle s'accompagne de la lecture des grands commentateurs, spécialement de *Rashi*, mot composé des initiales de Rabbi Shelomo Itshaki, rabbin de Troyes en Champagne au XI^e.

Pour avoir une idée d'une lecture juive de la Bible et de son interprétation, on pourra lire à titre d'exemple :

- A. NEHER, *Moïse et la vocation juive*, Paris, 1956.
 — *Jérémie*, Paris, 1960.
 — *L'essence du prophétisme*, Paris, 1955.

Textes fondamentaux de la « Tradition orale ».

Le terme « tradition orale » — *Torah she be al pe* — recouvre un monde qu'il serait bon d'aborder accompagné d'un guide. On pourrait utiliser à titre d'introduction générale :

- I. EPSTEIN, *Le Judaïsme*, Paris, 1959, court, précis et bon.
 * N. L. STRACK, *Introduction to the Talmud and Midrash*. Livre quelque peu ancien d'un bon connaisseur donnant l'explication des termes, l'histoire et le contenu des œuvres, la situation des divers maîtres cités dans la « Tradition orale », ainsi qu'une abondante bibliographie. Ouvrage de base, avec ses limites.

Beaucoup plus techniques :

- * A. MICHEL et J. LE MOYNE, *Pharisien*, article du *Dictionnaire de la Bible*, supplément, vol. VII, col. 1022-1115, importante bibliographie.
 * R. BLOCH, *Midrash*, article du même *Dictionnaire*, vol. V, col. 1263-1281.
The Mishnah, traduction anglaise de * DANBY, London, 1949.
Le Talmud de Jérusalem, traduction de M. SCHWAB, 11 vol. (1871-1890), reproduction anastatique en 1965.
The Babylonian Talmud, traduit sous la direction de I. EPSTEIN, 28 vol. et 1 vol d'indices, London Soncino Press.
 L. GINZBERG, *The Legends of the Jews*, 7 vol., Philadelphia, 1942-1947.
 Un des rares ouvrages qui permettent à qui ne lit pas l'hébreu d'aborder le monde du « Midrash » lui-même.

Les *Pirke Aboth* ou « Dits des Pères » sont un texte aussi populaire et célèbre qu'important pour ce qui est de la « Tradition orale » :

- * J.-B. ACUS, *Traité des principes*, texte et traduction française.
 * R. T. HERFORD, *Pirke Aboth*, texte et traduction anglaise avec commentaire, New York, 1925.
Le Choul'han Aroukh abrégé, traduction de A. WEILL.
 A. COHEN, *Le Talmud*, Paris, 1933.

BIBLIOGRAPHIE

IV. Littérature juive postérieure au Talmud

Ouvrages généraux d'introduction.

- A. CHOURAQUI, *La Pensée juive*, « Que sais-je ? », n° 1181, Paris, 1965.
J.-B. ACUS, *L'Évolution de la pensée juive*, Paris, 1961.
E. FLEG, *Petite histoire de la littérature juive*.
S. HALKINE, *La Littérature hébraïque moderne*, Paris, 1958.
P. FINGELSTEIN, *Ecrivains juifs de langue française*.
C. LEHRMANN, *Éléments juifs dans la littérature française*, 2 vol., Paris, 1960.
A. MANDEL, *Le petit livre de la sagesse populaire juive*, Paris, 1963.
E. FLEG, *Anthologie juive*, édition complète, Paris, 1951 ; édition de poche, abrégée, Paris, 1965. Un des meilleurs ouvrages de langue française pour prendre une connaissance vraie de l'ensemble de la littérature juive.
S. MUNK, *Mélanges de philosophie juive et arabe*, Paris, 1859. Ouvrage ancien, consacré à la pensée de Ibn Gabirol, l'Avicébron de la scholastique, et à sa « Source de vie » chère au Moyen Age chrétien.
G. VAJDA, *Introduction à la pensée juive du Moyen Age*, Paris, 1947.
— *Recherches sur la philosophie et la Kabbale au Moyen Age*, Paris, 1962.
— *L'amour de Dieu dans la théologie juive au Moyen Age*, Paris, 1957.
- Trois ouvrages d'un maître.
- J. GUTTMANN, *Philosophies of Judaism, the History of Jewish Philosophy from biblical Times to Franz Rosenzweig*, traduit de l'édition hébraïque, New York, 1964.
A. NEHER, *Les Puits de l'Exil*, exposé de la pensée du Maharal de Prague (1512-1609), Paris, 1965.

Sur la mystique juive.

- G. SHOLEM, *Les grands courants de la mystique juive*, Paris, 1950.
— *Jewish Gnosticism, Merkabah, Mysticism and talmudic Tradition*, New York 1960.
— *Les Origines de la Kabbale*, Paris 1966.
— *La Kabbale et son symbolisme*, Paris 1966.
- Le seul auteur qui fasse autorité en la matière.
- A. CHOURAQUI, *L'Introduction aux « Devoirs des Cœurs » de Baya ibn Paqouda*, Paris 1950.

JUIFS ET CHRÉTIENS

M. H. LUZZATO, *Le Sentier de rectitude*.

Deux grands textes classiques.

K. HRUBY, *Éléments de spiritualité juive*, in *La mystique et les mystiques*, ouvrage collectif, Paris, 1965, pp. 157-256. Excellent.

Sur le Hassidisme.

* J. DE MENASCE, *Quand Israël aime Dieu*, Paris, 1931.

A. MANDEL, *La Voie du Hassidisme*, Paris, 1963.

L. NEWMAN, *The Hassidic Anthology*, New York, 1934.

M. BUBER, *Les Récits hassidiques*, traduit de l'allemand, Paris, 1963.

Choix de textes dû à un poète plus qu'à un historien.

Sur la littérature moderne.

Dans une complète impossibilité de donner une quelconque bibliographie même sommaire, ce qui nous entraînerait hors des limites que nous nous sommes tracées, nous nous contenterons de citer quelques noms célèbres dont l'œuvre est au moins en partie traduite en français : Shalom ALECHEIM, Mendele Moher SEPHARIM, N. H. BIALIK, Shalom ASH, I. ZANGWILL, S. Y. AGNON, prix Nobel de littérature 1966, Th. MANN et M. MANN...

Parmi les écrivains d'expression française, nous ne citerons que E. ELEG, A. LANGFUS, A. SPIRE, E. WIESEL, Cl. VICÉE, A. SCHWARTZ-BART, lauréat du prix « Jérusalem » de littérature de 1967 et du prix Goncourt.

Réfléchissant sur leur enracinement juif et le sens de leur judaïsme dans notre monde contemporain, nous trouvons, entre autres :

E. BENHAMOZECH, *Israël et l'humanité* (réédition), Paris, 1961.

— *Morale juive et morale chrétienne*.

R. ARON, *Ce que je crois*, Paris, 1955.

E. FLEG, *Vers le monde qui vient*, Paris, 1960.

A. NEHER, *L'Existence juive*, Paris, 1962.

E. LEVINAS, *Difficile liberté*, Paris, 1963.

A. MEMMI, *Portrait d'un juif*, Paris, 1962.

— *Libération du juif*, Paris, 1966.

R. MISRAHI, *La Condition réflexive de l'homme juif*, Paris, 1963.

La Conscience juive, données et débats, Paris, 1963. Texte des trois premiers colloques des intellectuels juifs de langue française.

La Conscience juive, Face à l'histoire : « le Pardon ». Texte des quatrième et cinquième colloques des intellectuels juifs de langue française sur *Le Messianisme et les fins de l'histoire* et sur *Le Pardon*.

V. La Liturgie

Il s'agit tout d'abord de se référer aux livres de prière utilisés au cours du culte de la synagogue ou à la maison, ainsi le *Sidour*, ou la *Hagadah* de Pâque, dont les très beaux textes remontent parfois à une haute antiquité. Il en existe de multiples éditions bilingues suivant les différentes branches du judaïsme contemporain représentées en France.

A titre d'initiation, on pourra se référer aux ouvrages suivants :

- N. MINDEL, *Les Fêtes juives*, 2 vol.
D. BAROUKH, *La Convocation d'automne*.
— *La Pâque dans la conscience juive*.
E. MUNK, *Le Monde des prières*.
Y. VAINSTEIN, *The cycle of the Jewish Year, a study of the festivals and of Selections from the Liturgy*, Jérusalem, 1953. Une des œuvres les plus sérieuses et les plus abordables, fruit de l'enseignement d'un professeur de l'Université hébraïque de Jérusalem.
* W. O. E. CESTERLEY, *Le Sabbat, textes de la Mishnah avec commentaires*.

VI. Juifs et non-Juifs

Juifs et non-Juifs, le prosélytisme juif.

- I. LEVI, *Le Prosélytisme juif*, Rev. des Etudes juives, n° 50 (1905), 51 (1906) et 53 (1907). Etude importante sur la question.
M. FRIEDLANDER, *La Propagande religieuse des juifs grecs*, Rev. des Etudes juives, 30 (1895), pp. 161-181.
A. CAUSSE, *La Propagande juive et l'hellénisme*, Rev. d'histoire et de phil. rel., 3 (1923), pp. 397-414.
W. G. BRAUDE, *Jewish Proselyting in the First five Centuries of the common Era*, Providence, 1940.
B. J. BAMBERGER, *Proselytism in the Talmudic Period*, Cincinnati, 1939.

Non-Juifs et Juifs : antijudaïsme et antisémitisme.

En abordant cette très délicate question, on voudra prendre soin de ne pas confondre les deux notions, la seconde qui date de la fin du siècle précédant ayant une nette coloration raciale, or le « racisme » est une « découverte » relativement récente que l'Antiquité a entièrement ignorée. D'autre part, il sera nécessaire de bien saisir les différentes motivations de l'antijudaïsme. Pour n'avoir pas opéré ces distinctions premières, on a bien souvent compliqué à souhait une question déjà passablement complexe !

Ouvrages fondamentaux

- B. LAZARE, *L'antisémitisme*, Paris, 1894. Ouvrage déjà ancien de l'ami de Ch. Péguy, mais qui permet de considérer le problème avec ampleur.
- * F. LOVSKI, *Antisémitisme et mystère d'Israël*, Paris, 1955. Le meilleur ouvrage que nous ayons en français, même si ici ou là des corrections et des compléments étaient requis pour une nouvelle édition. Bibliographie. A lire absolument.
- * E. H. FLANNERY, *The anguish of the Jews*, New York, 1964. Tout simplement excellent.
- R. M. LOEWENSTEIN, *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, 1952.

Il nous faut encore mentionner

- J. ISAAC, *Genèse de l'antisémitisme*, Paris, 1956.
 — *L'enseignement du mépris*, Paris, 1962.
 — *L'antisémitisme a-t-il des racines chrétiennes ?*
- * J. PARKES, *Antisemitism, an enemy of the People*, London, 1945.

L'un et l'autre auteur sont à lire comme des historiens qui ont écrit, et le second avec abondance, pour justifier une thèse qu'il est permis de récuser, précisément au nom d'une lecture objective de l'histoire. Ils doivent être lus comme des cris poussés après les horreurs du nazisme et comme des contributions qui ont entraîné un réveil de la conscience humaine.

- L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme : T. I. Du Christ aux juifs de cour*, Paris, 1955. T. II. *De Mahomet aux Marranes*, Paris, 1961.
- * J.-P. SARTRE, *Réflexion sur la question juive*, Paris, 1954. Pages brillantes et suggestives qui tentent de prouver que c'est l'antisémitisme qui fait le juif.
- * J. MARITAIN, *Impossible antisémitisme*, in *Questions de conscience*, Paris, 1938, repris dans *Le mystère d'Israël et autres essais*, Paris, 1965.
- * N. BERDIAEV, *Le christianisme et l'antisémitisme*, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Sur le racisme, problème connexe, on pourra lire à titre de première approche :

- * *Le Racisme devant la science*, Paris, Gallimard, 1960. Ouvrage collectif publié sous les auspices de l'UNESCO et reprenant une série de brochures publiées par le même organisme antérieurement.
- * Y. M.-J. CONGAR, *L'Eglise catholique devant la question raciale*, UNESCO, 195 .
- P. PARAF, *Le Racisme dans le monde*, Paris, 1964.
- * *Le Racisme dans le monde*, numéro spécial de *La Nef*.

Sur l'antisémitisme moderne et racial

- * P. MASSING, *Rehearsal for destruction*, New York, 1949. Ouvrage sérieux qui permettra de comprendre bien des choses.
- * W. GURIAN, *Antisemitism in modern Germany*, in K. S. PINSON, *Essays on Antisemitism*, New York, 1946. Qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit de l'Allemagne d'avant Hitler.
- * P. G. J. PULZER, *The rise of Political antisemitism in Germany and Austria*, New York, 1964.
- * R. F. BYRNES, *Antisemitism in Modern France*, New Brunswick, 1950. Analyse de l'époque de l'Affaire Dreyfus.

La « solution finale » ou l'Allemagne et les pays sous la botte nazie en face du problème juif.

POLIAKOV, *Le Bréviaire de la haine*, Paris, 1951.

— *Le Procès de Jérusalem*, Paris, 1963.

A. FRANCK, *Journal*.

J. F. STEINER, *Treblinka, la révolte d'un camp d'extermination*, Paris, 196 .

H. ARENDT, *Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal*, Paris, 1966.

W. A. ALLEN, *The destruction of the European Jews*, London, 1961. *The final solution*, ouvrage collectif, 2^e éd., New York, 1961.

Sur « l'affaire Pie XII »

* R. HOCHHUTH, *Le Vicaire*, traduit de l'allemand, Paris, 1963.

* J. NOBÉCOURT, *Le Vicaire et l'histoire*, Paris, 1964. Sans doute notre meilleur ouvrage en français sur la question et le plus objectif au cœur d'un débat qui fut et reste si passionné.

S. FRIEDLANDER, *Pie XII et le III^e Reich*, Paris, 1964.

LEVAY, *Pie XII ne s'est pas tu*.

On n'oubliera pas, en abordant la douloureuse question des six millions de victimes du nazisme, que nous sommes encore très loin de posséder tous les documents d'archives qui permettront peut-être un jour, avec le recul du temps, de porter un jugement plus serein sur cette terrible question.

VII. Juifs et chrétiens

N.B. — Les auteurs non juifs étant ici les plus nombreux, nous ne les mentionnerons pas par un astérisque. Seuls les noms d'auteurs précédés par un point sont des noms d'auteurs juifs.

Ouvrages généraux.

Présentation du judaïsme par des auteurs chrétiens :

Les juifs, ouvrage collectif, Paris, 1937.

J. TOULAT, *Juifs, mes frères*, Paris, 1963, journalistique mais bon.

P. DÉMANN, *Les Juifs, foi et destinée*, Paris, 1961. On n'acceptera pas sans réserve toutes les thèses de l'auteur.

Th. FÉDÉRICI, *Israël vivant*, traduit de l'italien, Paris, 1965.

Lecture chrétienne de l'Ancien Testament.

Il ne faut pas que le chrétien oublie, comme il l'a trop souvent fait dans le passé, l'enracinement du Nouveau Testament dans l'Ancien et la continuité vitale de l'unique Dessein de Dieu sur le monde, le « Mystère » dont parle saint Paul. Sur un tel sujet, il nous faut malheureusement être très rapide.

Il y a lieu de consulter dans les Encyclopédies ou Vocabulaires bibliques les articles « Eglise », « Israël », « Juif » ou « Judaïsme », « Peuple de Dieu ». Nous ne citons à titre d'exemple et parmi les plus récents :

Vocabulaire biblique, Neuchâtel-Paris, 1954 : « Israël », « Juif », « Loi ».

Vocabulaire de Théologie biblique, Paris, 1962 : « Eglise », « Israël », « Juif », « Loi »...

Encyclopédie de la foi, Paris, 1965 ss. : « Israël », « Eglise », « Paul »...

Parmi les ouvrages traitant explicitement cette question, nous ne retiendrons que les œuvres ci-dessous :

L'Ancien Testament et les chrétiens, Cahiers « Rencontres » (ouvrage collectif), n° 36, Paris, 1951.

P. GRELOT, *Sens chrétien de l'Ancien Testament*, Paris, 1952, bibliographie. Un maître livre.

C. LARCHER, *L'actualité chrétienne de l'Ancien Testament d'après le Nouveau Testament*, Paris, 1962. Aborde le problème d'une

BIBLIOGRAPHIE

façon différente du livre précédent et le complète heureusement.

P. LESTRINGENT, *L'unité des deux Testaments*.

P. BOUYER, *Bible et Evangile*, 2^e éd., Paris, 1953. Un livre qui fait date.

A titre d'illustration de cette lecture chrétienne de l'Ancien Testament :

A. GELIN, *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament*, Paris, 1950.

J. GUILLET, *Thèmes bibliques*, Paris, 1951.

Abraham, père des croyants, ouvrage collectif, Paris, 1951.

Moïse, l'homme de l'Alliance, ouvrage collectif, Paris, 1955.

J. LÉCUYER, *Abraham, notre Père*, Paris, 1955.

C. H. DODD, *The Old Testament in the New*, London, 1953.

— *According to the Scriptures*, London, 1952.

Nouveau Testament.

L'exégèse contemporaine se préoccupe, heureusement, de plus en plus de l'enracinement juif de l'enseignement du Seigneur et de ses Apôtres. Nous ne pouvons ici, l'ampleur de la tâche décourageant tout essai, que renvoyer aux commentaires du Nouveau Testament en toutes langues pour ne relever que les ouvrages suivants particulièrement significatifs :

H. L. STRACK et P. BILLERBECK, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrash*, reproduction anastatique, München, 1963. Ouvrage fondamental mais très technique, datant de 1928, qui n'a pas encore été remplacé.

G. BAUM, *Les Juifs et l'Evangile*, Paris, 1965. Actuellement l'ouvrage le plus complet, bien que non sans reproche, sur cette difficile question.

J. BONSIRVEN, *Textes rabbiniques des deux premiers siècles chrétiens*, Rome, 1955. A utiliser avec circonspection et esprit critique. — *Exégèse rabbinique et exégèse paulinienne*, Paris, 1939.

W. D. DAVIES, *Paul and Rabbinic Judaism*, London, 1956.

D. DAUBE, *The New Testament and Rabbinic Judaism*, London, 1956.

F. C. GRANT, *Ancient Judaism and the New Testament*, New York, 1959.

W. D. DAVIES, *The Setting of the sermon on the mount*, Cambridge, 1964.

E. FLORIVAL, *Les siens ne l'ont pas reçu* (Jn 1, 11), in *Nouvelle Rev. Théo.*, 89 (1967), pp. 43-66.

J.-R. LICHTENBERG, *Situation et destinée d'Israël à la lumière de Rm 9-11 et d'Ep 2*, in *Foi et Vie*, 64 (1965), pp. 488-518.

- J. DUPONT, *L'utilisation apologétique de l'Ancien Testament dans les discours des Actes*. Bibliographie très poussée sur le rapport Ancien Testament-Nouveau Testament.
- W. VISCHER, *Le Mystère d'Israël*, une exégèse des ch. 9-11 de l'épître aux Romains, *ibid.*, pp. 427-487.

Le problème de Jésus.

a) Vu par des Juifs :

- J. SALVADOR, *Jésus-Christ et sa doctrine*, Paris, 1838. La première « vie de Jésus » rédigée par un Juif.
- J. KLAUZNER, *Jésus de Nazareth*, traduit de l'hébreu, Paris. Un classique dans les milieux juifs. L'une de ses faiblesses majeures est de ne reposer que sur l'exégèse libérale et rationalisante de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.
- Sh. ASCH, *Le Nazaréen*, traduit de l'américain, Paris, 1947.
- J. ISAAC, *Jésus et Israël*, Paris, 1946. Né du drame personnel de l'auteur et de tout le peuple juif, ce livre est un cri qu'il nous faut, chrétiens, écouter et prendre au sérieux, même si l'on peut ne pas partager toutes les positions de l'auteur.
- E. FLEG, *Jésus raconté par le Juif errant*, Paris, 1953.
- R. ARON, *Les années obscures de Jésus*, Paris, 1960. Suggestif, mais à lire avec circonspection, l'auteur procédant à une utilisation insuffisamment critique des sources juives.
- J. JOCZ, *The Jewish People and Jesus Christ*, London, 1954.
- J. LAUTERBACH, *Jesus in the Talmud*, in *Rabbinic essays*, Cincinnati, 1951. Certainement l'étude la plus sérieuse et la plus sereine sur la question.
- M. BARTH, *What can a Jew believe about Jesus and still remain a Jew ?*, in *Journal of œcumenical studies*, vol. 2, n^o 3, 1965.
- J. SANDERS, *We Jews and Jesus*, New York, 1965.

b) Vu par les chrétiens :

- H. J. SHOEPS, *Jésus et la Loi juive*, in *Rev. d'Hist. et de Phil. rel.*, 33 (1953).
- S. LAGASSE, *Jésus, juif ou non ?* in *Nouv. Rev. de Theol.*, 86 (1964), pp. 673-705. Bibliographie.
- A. MICHEL et J. LE MOYNE, *Les Pharisiens et Jésus ; Les Pharisiens et la mort de Jésus*, in *Dictionnaire de la Bible*, supplément *Pharisien*, vol. VII, col. 1100-1115. Bibliographie. Etude technique.
- J. BLINZLER, *Le procès de Jésus*, Paris, 1961. Véritable somme de la littérature parue sur la question jusqu'en 1960. Ouvrage clé dans la plus pure tradition de l'érudition allemande. Bibliographie.

BIBLIOGRAPHIE

- X. LÉON-DUFOUR, *Passion*, in *Dict. de la Bible*, sup., VI, col. 1419-1492. Bibliographie.
P. BENOÎT, *Passion et Résurrection du Seigneur*, Paris, 1966. Ouvrage important, même si on peut en regretter certains accents.

L'Eglise primitive et son enracinement juif.

- M. GOGUEL, *La naissance du Christianisme ; L'Eglise primitive*.
R. BULTMAN, *Le Christianisme primitif*, Paris.
Ph. MENOUD, *L'Eglise naissante et le judaïsme*, Montpellier, 1952.
L. GOPPELT, *Les origines de l'Eglise. Christianisme et judaïsme aux deux premiers siècles*, Paris, 1961. Ouvrage important.
J. DANIÉLOU, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris, 1961.
— *Théologie du Judéo-christianisme*, Paris, 2 vol., 1958 et 1961.
— *Des origines à la fin du III^e siècle*, in *Nouvelle Histoire de l'Eglise*, t. I, pp. 28-256, Paris, 1963.
M. SIMON, *Les premiers chrétiens*, coll. « Que sais-je ? », n° 551.
— *Verus Israël*, étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'empire romain (135-425), 2^e éd. amplifiée, Paris, 1964. Ouvrage fondamental. Bibliographie.
— *Recherches d'histoire judéo-chrétienne*, Paris, 1962, recueil d'articles importants publiés antérieurement.
A. JAUBERT, *Les premiers chrétiens*, Paris, 1966.

Les Pères et leur époque.

- A. L. WILLIAMS, *Adversus Judaeos, a bird's eye view of christian Apologiae until the Renaissance*, Cambridge, 1935.
J. PARKES, *The conflict between the Church and the Synagogue*, London, 1934.
R. WILDE, *The treatment of the Jews in the Greek Christian writers of the first three centuries*, Washington, 1949.
● S. KATZ, *The Pope Gregory the Great and the Jews*, in *Jewish Quarterly Review*, 24 (1933-1934), pp. 113-136.
F. VERNET, *Juifs et chrétiens*, in *Dictionnaire apologétique de la Foi chrétienne*, fasc. 12, col. 1 651-1 764 (1915). Article ancien dont l'impartialité n'est pas la qualité principale ; important à tout le moins pour ses nombreuses références aux textes patristiques.
● B. BLUMENKRANZ, *Juifs et chrétiens dans le monde occidental*, pp. 430-1096, Paris, 1960.
— *Les auteurs chrétiens latins du Moyen Age sur les Juifs et le Judaïsme*, Paris, 1963, inventaire très sérieux et semble-t-il très complet des ouvrages et citations patristiques.
— *Le juif médiéval au miroir de l'art chrétien*, Paris, 1966.

JUIFS ET CHRÉTIENS

Tous ces ouvrages de B. Blumenkranz sont de la plus grande importance.

- K. HRUBY, *Juifs et chrétiens*, in *Catholicisme*, vol. 6, 1966, col. 1196-1209. Excellent.
- S. GRAYZEL, *The Church and the Jews in the XIIIth century*, Philadelphie, 1933.

Epoque moderne.

Pour l'Eglise du Moyen Age, abordée déjà dans certains ouvrages ci-dessus mentionnés, on pourra se référer aux *Histoires de l'Eglise* classiques. Quant à ce qui touche à l'Inquisition, si l'on veut bien ne pas oublier qu'elle n'est pas d'abord dirigée contre le judaïsme, on pourra consulter :

- VAN DER VÉKÉNÉ, *Bibliographie der Inquisition*, Hildesheim, 1963, qui recense quelque 1 950 titres différents !
- H. MAISONNEUVE, *Etudes sur les origines de l'Inquisition*, Paris, 1960.
- G. et J. TESTAS, *L'Inquisition*, coll. « Que sais-je ? », n° 1 237, Paris, 1966.

Enfin, pour une période plus récente :

- E. RODOCANACHI, *Le Saint-Siège et les Juifs*, Paris, 1891.
- BEAUCHAMP, *L'Eglise et le Peuple juif*, in *Etudes*, sept. 1964.
- P. LAPIDE, *Rome et les Juifs*, Paris, 1967. A lire avec la plus grande circonspection.

Réflexions chrétiennes sur le « Mystère d'Israël ».

- VI. SOLOVIEV, *Le Judaïsme et la question chrétienne* (texte de 1884), traduit in *Foi et Vie*, 55 (1953), pp. 389-453.
- L. BLOY, *Le Salut par les Juifs*, Paris, 1905.
- Ch. JOURNET, *Destinées d'Israël*, Paris, 1944, reprend et complète l'ouvrage de L. Bloy. Maître livre.
- E. PETERSON, *Le mystère des Juifs et des Gentils dans l'Eglise*, Paris, 1932.
- Judaism and Christianity*, ouvrage collectif, 3 vol., London, 1938.
- J. PARKES, *Judaism and Christianity*, Chicago, 1948.
- K. STERN, *Le buisson ardent*, Paris, 1951 — réflexion d'un converti.
- Israël et la foi chrétienne*, ouvrage collectif, Fribourg, 1952.
- G. HENDENQUIST, *The Church and the Jewish People*, Edinburgh, 1954.
- Y. M.-J. CONGAR, *L'Etat d'Israël dans le dessein de Dieu*, in *Parole et Mission*, n° 2 (1958), pp. 168-187 ; repris in *Chrétiens en dialogue*, Paris, 1964, pp. 529-547.
- L. BAECK, *Judaism and christianity*, New York, 1958.

BIBLIOGRAPHIE

- M.-B. HUSSAR, *Destinées d'Israël, destinées du chrétien*, in *La Vie Spirituelle*, n° 451, juin 1959, pp. 595-622.
- B. LAMBERT, *Israël et la réunion des chrétiens. Eglise des Juifs et des Gentils*, in *Le Problème œcuménique*, vol. II, ch. xi, pp. 597-655, Paris, 1962. Bibliographie. Excellent.
- G. MINETTE DE TILLESSE, *Le Mystère du peuple juif*, in *Irénikon*, n° 1, 1964.
- K. THIEME, *Le Mystère de l'Eglise et la vision chrétienne du peuple de l'Ancienne Alliance*, traduit de l'allemand in R. Schnakenburg, *La Bible et le Mystère de l'Eglise*, Paris, 1964. Bibliographie.
- Card. A. BÉA, *Le Peuple juif et le plan divin de salut*, trad. de l'italien, in *Documentation catholique*, LXII (1965), n° 1459, col. 1 969-1 990.
- J. MARITAIN, *Le Mystère d'Israël et autres essais*, Paris, 1965.
- Card. A. LIÉNART, *La question juive et la conscience chrétienne*, mandement de Carême de 1960, in *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, 21 février 1960.

Problèmes de catéchèse.

- P. DÉMANN, *La catéchèse chrétienne et le peuple de la Bible*, édition des Cahiers sioniens, Paris, 1953. Examen accablant des manuels d'enseignement religieux de langue française antérieurs au Concile.

VIII. Le Concile et les Juifs

Réflexions au sein du problème œcuménique.

- N. OEHMEN, *Le Schisme dans le cadre de l'économie divine*, in *Irénikon*, 1948/1.
- P. DÉMANN, *Israël et l'unité de l'Eglise*, in *Cahiers sioniens*, mars 1953.
- A. LACOQUE, *Israël, pierre de touche de l'œcuménisme*, in *Verbum Caro*, n° 48, 1958, pp. 331-343.
- E. LANNE, *Note sur la situation d'Israël par rapport aux schismes dans l'Eglise chrétienne*, in *L'Eglise et les Eglises*, Chevetogne, 1955, t. II, pp. 67-86.

Trois articles suggestifs, mais qui semblent voir le peuple juif et le peuple chrétien comme « deux branches séparées d'un seul et

unique peuple de Dieu », position qui se retrouve dans les ouvrages de J. Parkes et qui ne nous semble pas théologiquement acceptable. On consultera sur ce point l'ouvrage du Cardinal Journet, *Théologie de l'Eglise*, 1958, p. 341.

Le texte conciliaire.

J. et A. LÉMANN, *La cause des restes d'Israël introduite au Concile œcuménique du Vatican*, Paris, 1912. A titre documentaire, on consultera cet ouvrage pour juger du chemin parcouru entre Vatican I (1870) et Vatican II (28 octobre 1965).

La *Déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes*, texte latin et traduction française. Commentaires, Paris, 1967. Le P. COTTIER a composé l'introduction générale au texte et le commentaire du paragraphe consacré au judaïsme. Bibliographie.

La *religioni non cristiane nel Vaticano II*, Turin, 1966. L'introduction générale au texte et le commentaire du paragraphe consacré aux rapports de l'Eglise avec le peuple juif sont du P. M.-B. HUSSAR. Bibliographie.

J.-P. LICHTENBERG, *Contenu et portée de la Déclaration conciliaire sur les Juifs*, in *Nouv. Rev. Théol.*, 88 (1966), pp. 225-248.

● *L'Eglise et les religions non chrétiennes*, Mulhouse, 1967.

Card. A. BÉA, *L'Eglise et le peuple juif*, Paris, 1967. Introduction et commentaire de la Déclaration par son principal maître d'œuvre.

— *L'attitude de l'Eglise envers les religions non chrétiennes*, trad. de l'italien, in *Documentation catholique*, LXIII (1966), n° 1468, col. 643-653.

— *L'Eglise et nous*, numéro spécial du périodique juif *L'Arche*, n° 117 (1966).

R. LAURENTIN, *L'Eglise et les Juifs à Vatican II*, Paris, 1967.

Conclusion. Prélude pour un dialogue

G. A. F. KNIGHT, *Jews and Christians, preparation for dialogue*, 1965. Grand Rabbin J. KAPLAN et R. P. DANIELOU, *Le Concile et les Juifs*, dialogue tenu en février 1966 dans le cadre des « Conférences des Ambassadeurs ».

J. DANIELOU et A. CHOURAQUI, *Les Juifs*, Paris, 1966.

Sh. STEHMAN, *Le dialogue aux yeux bandés*, in *Rythmes du monde*, XL, 1966, pp. 100-106.

J. ALZIN, *Juifs et chrétiens en dialogue*, Paris, 1966. Dictionnaire des

BIBLIOGRAPHIE

- thèmes débattus dans ce dialogue. N'est pas sans faiblesses mais peut rendre service.
- J. NANTET et B. DE MARGERIE, *Le dialogue judéo-chrétien continué*, Conférence des amitiés judéo-chrétiennes, Cambridge, 1966, in *Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste*, t. VII, pp. 31-36.
- M. DUBOIS, *Dialogue judéo-chrétien en Israël*, *ibid.*, pp. 36-42.

F. B.

LES LIVRES

Écriture sainte

Arthur Michael RAMSEY, *La Gloire de Dieu et la Transfiguration du Christ*, coll. « Lectio Divina », n° 40, Ed. du Cerf, Paris, 1965.

L'actualité récente a amené dans nos journaux et sur nos écrans la silhouette massive et paisible de l'archevêque de Cantorbéry. Les lecteurs de ce volume aimeront se souvenir de cette imposante figure, lorsqu'ils liront dans la très bonne traduction du P. Mailhé l'ouvrage publié par l'auteur en 1949 mais qui n'a pas perdu son intérêt. Il comprend deux parties, dont la seconde est à regarder comme une illustration éminente de la première. L'étude de la gloire dans la Bible est minutieuse mais non lassante parce que le mouvement général en est bien indiqué. Toujours la tension demeure entre transcendance et immanence, comme nous dirions. L'es-

chatologie de la gloire divine est anticipée dans la sanctification du chrétien par le Christ, et dans la vie du Christ lui-même la Passion est d'avance incluse dans la glorification. L'épisode de la Transfiguration met exactement cela en lumière. Il est étudié surtout d'après Marc, puis on recherche les traces qu'a pu laisser cette conviction dans les autres écrits du N. T. et même dans la théologie ou la liturgie des diverses Eglises. On constate sans surprise et avec joie combien tout cela est « catholique », et l'on souhaite que tous ceux qui sont appelés à prêcher l'Évangile au monde gardent vivement présente à l'esprit cette foi qui peut tout éclairer sans rien supprimer, hormis le mal, en « transfigurant » toute réalité.

L.-M. DEWAILLY.

Actes du magistère

Vaticano II a igreja em dialogo, a terceira sessao do concilio, número spécial de *Igreja e missao*, n° 17-18, 1965, Cucujaes, 351 pp.

Présentation en langue portugaise d'un ensemble très dense, comportant de grands textes de Kloppenburg, o.f.m., sur les débuts de la troisième session, du P. Congar (traduction de la chronique des *I.C.I.*), du P. Henry, sur la collégialité et le dialogue, un certain nombre d'interventions de Pères conciliaires au cours de cette session, enfin quelques réponses de missionnaires sur les effets que l'on est en droit d'attendre du Concile.

En parcourant les pages de recensions de livres de la revue, nous avons été favorablement surpris de constater qu'un nombre important d'ouvrages de langue française, presque tous de réelle valeur, y sont l'objet d'appréciations précises et ouvertes. Nous en félicitons direction et rédaction de la revue.

PAUL VI, *Mysterium fidei*, Doctrine et culte de l'Eucharistie, Encyclique du 3 septembre 1965. Introduction de Ch. EHLINGER,

Ed. du Centurion, Paris, 1965, 64 pp.

Fermeté, précision, équilibre, telles apparaissent les qualités majeures de l'encyclique *Mysterium fidei*, lorsqu'on prend suffisamment de recul par rapport au contexte légèrement polémique dans lequel certaines recherches pastorales, doctrinales et œcuméniques ont été menées après la Constitution conciliaire sur la liturgie. La quinzaine de pages d'introduction de Charles Ehlinger présente les mêmes mérites concernant notamment l'affirmation de la valeur des formules dogmatiques, de la dimension universelle de la messe célébrée en privé, du réalisme dans la transsubstantiation, et de la valeur du culte eucharistique en dehors de la messe. Tous rappels n'excluant aucunement les recherches en cours.

Notons encore qu'en Afrique Noire la tentation commune des fidèles serait plutôt d'étendre une sorte de présence réelle à toute représentation symbolique du divin.

J. VILLENEUVE.

Pastorale de l'évangélisation

André LAURENTIN, *La liturgie en chantier*, *Les gestes du célébrant*, coll. « Pastorale liturgi-

que » n° 68, Ed. Biblica, Bruges, 1965, 172 pp.

Tirailé entre l'obéissance matérielle aux rubriques et la pure improvisation individuelle, le prêtre ne sait plus, parfois, comment donner vie aux gestes qu'il fait quand il célèbre. Aussi est-il capital de s'interroger sur le sens, la nature même de ces gestes. Tout geste engage une anthropologie, tout geste liturgique engage une théologie. Lié indissolublement à la parole, le geste du célébrant engage tout le mystère du Christ, « continué par voie de symbole dans l'assemblée liturgique » (M.-D. Chenu, préface).

Les différents chapitres de ce livre (les gestes de la messe, étudiés jusque dans le détail, quelques gestes typiques de l'initiation : rameaux, lavement des pieds, eau, huile), apparaissent très disparates à une première lecture rapide. Et pourtant, finalement, c'est toujours le célébrant qui est remis en cause : ses gestes, en effet, sous peine de perdre tout sens, doivent l'arracher à l'individualisme et retrouver leur fonction sociale ; ils doivent l'arracher au pur fonctionnel et retrouver leur valeur symbolique ; ils doivent s'exprimer dans un corps, lui-même au service de l'Esprit. Ainsi seraient restituées les vraies relations entre le célébrant et l'assemblée, non seulement et non pas d'abord selon les efforts des uns et des autres, mais d'abord selon des structures et à travers un symbolisme qui viennent du Christ, et dans lesquels le célébrant, comme le Christ à la Cène, est lui-même signe de Dieu.

Il y aurait encore à souligner, comme le fait le P. Chenu dans

sa préface, la convergence profonde entre la réforme liturgique et l'évangélisation. Au cœur de la liaison parole-geste, le geste empêche la parole d'être pure doctrine, simple explication, et il rappelle ainsi que, dès le point de départ, l'évangélisation a — et doit avoir — une dimension sacramentelle. On trouverait aussi dans l'étude d'A. Laurentin de bons éléments pour creuser ce dernier thème, car, écrit-il, « le célébrant ne devient pas célébrant en revêtant la chasuble mais au fur et à mesure qu'il revêt les hommes et devient témoin de Dieu... » (p. 100).

ANDRÉ TURCK.

M. Van CASTER, *La Rédemption située dans une perspective personaliste*, Ed. La Pensée catholique, Bruxelles et Office général du Livre, Paris, 1964, 132 pp.

Ce livre répond à la visée actuelle de la catéchèse missionnaire : dépasser la simple transmission des mots pour aider à vivre intégralement le mystère personaliste de la rédemption. Cela est plus exigeant et d'ailleurs absolument requis aujourd'hui par notre contexte « existentiel et culturel ». Une étude comme celle-ci ne peut prétendre épuiser les difficultés. Du moins celle-ci va-t-elle droit à l'essentiel du mystère historique du salut, ce qui pourra aider catéchistes, missionnaires, laïcs, désireux d'approfondir leur foi.

CHRONIQUES

Dans le détail, l'auteur commence par un chapitre donnant un tableau d'ensemble de l'histoire du salut, de l'Ancien Testament à l'Eucharistie. Le chapitre suivant analyse les notions engagées dans la Rédemption (pour en redresser au besoin les interprétations erronées) : lutte victorieuse, expiation, purification, satisfaction, réparation, rédemption sanglante par le Christ, application aux fidèles (baptême, eucharistie, apostolat, épreuves, libération temporelle). Une synthèse va de pair avec des conclusions catéchétiques (ch. III). Enfin, le dernier chapitre complète le second : sens de l'expiation chez les prophètes, sens de la mort du Christ, sens de nos souffrances.

FRANCISCO LEPARCNEUR.

M. VAN DELFT, *La mission paroissiale, pratique et théorie*, étude du canon 1349 à la lumière de l'histoire, Lethielleux, 1964, 212 pp.

Le titre français de cette traduction est plus ambigu que son titre original néerlandais et les puristes pourraient le contester. Précisons, pour prévenir le lecteur, un manque de rigueur sur l'analyse théologique de la *Mission* au sens où cette revue tient à la situer, et que les chapitres historiques qui remontent le plus haut dans le temps ne concernent nullement la *Paroisse*, mais tout au plus la prédication spéciale ou itinérante.

Les traducteurs ont fait effort

pour intégrer la situation française à cette histoire théologico-pastorale du canon 1349. Mais nous vivons un temps où les choses vont vite. Les interrogations actuelles du C.P.M.I., comme la mise en place d'une pastorale d'ensemble et, déjà, les mœurs naissantes de la collégialité sacerdotale, reposent autrement le problème de la « mission paroissiale » (et, cette fois, c'est nous qui mettons les guillemets).

Ces réserves faites, qui visent surtout l'édition française, postérieure de quatorze ans à l'originale, ce livre laborieux sera utile, puisqu'il n'a pas d'équivalent facilement accessible, à quiconque voudra connaître les développements, dans l'espace et dans le temps, de la « mission » populaire depuis la Contre-réforme. Les documents pontificaux sont soigneusement classés, les aires pastorales bien typées, et la catéchèse des diverses familles religieuses bien analysées. L'un des fruits inattendus de cette consciencieuse enquête sera peut-être de faire comprendre comment ces « missions », avec l'inflation de piété et de morale qu'elles ont précipitée, auront contribué à faire de l'Occident sursacramentalisé un pays de mission (sans guillemets cette fois).

Clément DILLENSCHNEIDER, c.ss.r.
La paroisse et son curé dans le mystère de l'Eglise, Ed. Alsatia, 1965, 197 pp.

Il a tant été écrit sur la paroisse qu'on devient difficile. La

paroisse aujourd'hui se situe dans une pastorale d'ensemble qui dépasse beaucoup le paroissial et pourtant interfère avec lui : catéchuménat, aumôneries diverses, surtout scolaires, missionnaires détachés, prêtres en proximité, prêtres au travail. Ce livre, peut-être tributaire du contexte luxembourgeois de son auteur, ignore ces problèmes.

La date de parution aurait pu faire espérer que les prises de position pontificales récentes (notamment celle de Jean XXIII au Congrès des religieuses de l'U.R.E.P. et celle de Paul VI dans sa première allocution aux curés de Rome) seraient prises en considération. Mais elles sont passées sous silence.

Si la première partie (*La paroisse*) nous laisse sur notre faim, la seconde (*Le curé*) manque de spécificité. Quel prêtre, même s'il n'est pas curé, ne peut revendiquer les titres de : père, apôtre, liturge et pasteur (ch. XI-XIV) ? C'est en ce sens aussi qu'on a écrit que « M. le Curé est mort ». Comme le « Paroissien » l'a suivi dans le même trépas pour se muer en laïc, il était important de montrer que les paroisses, plus vivantes que jamais, ne se décident pas à mourir. Et, si elles vivent bien, c'est précisément parce qu'elles ne sont plus la chose de leur curé.

François J. CASTA, *Evêques et curés corses dans la tradition pastorale du concile de Trente (1570-1620)*, thèse de doctorat,

fac. de théologie de Lyon, 1964, 193 pp.

Cette monographie attachante et ses passionnantes annexes constituent un bel apport à l'histoire de la pastorale, sous l'angle de la pastoration, mais aussi par la documentation canonique et liturgique qu'elle apporte sans parcimonie (cf. les formulaires de visites épiscopales et le large éventail des formules sacramentelles de la pénitence).

Pour rester dans l'axe de préoccupation de cette revue, retenons de cette thèse le handicap missionnaire essentiel de la Corse : la collusion de César et de l'Eglise. La résistance à la foi n'était que la forme qu'avait pris la dignité de l'île pour résister à l'impérialisme génois, en même temps que les décrets, conciliaires ou post-conciliaires, prenaient figure de lois d'Etat.

Faut-il ajouter que la sympathie de l'auteur pour le pays dont il entreprend l'histoire non seulement ajoute au charme, mais, sans nuire à l'objectivité (la sympathie n'est-elle pas un moyen de connaissance ?), est la garantie d'une bonne approche missionnaire.

André AUBRY.

Teologia e missione, Walter GARDINI, *Per una teologia in stato di missione; Dogmatica e morale in una prospettiva apostolica*, en collaboration ; *Storia della Chiesa et storia delle missioni*, en collaboration, coll. Istituto Saveriano Missioni Es-

CHRONIQUES

tere, Parme, 1964-1965, 190 pp., 133 pp., 114 pp.

Dans le premier volume de cette collection, le P. W. Gardini, son fondateur et animateur, s'explique sur l'objectif visé et sur les moyens mis en œuvre pour le réaliser. Impressionné par le hiatus et le contraste qui existent encore trop fréquemment entre l'attitude missionnaire de plus en plus reconnue comme essentiel à l'Eglise et l'enseignement théologique tel qu'il est assez habituellement proposé, il demande une « mise en état de mission » de cet enseignement tout entier. Prenant appui sur les perspectives pastorales qu'il ne devrait jamais perdre de vue, surtout dans le cadre des séminaires, il suggère quelques orientations qui permettraient d'en accentuer l'ouverture missionnaire. Il faudrait pour cela que la missiologie elle-même soit l'objet d'une attention plus soutenue ; le bref conspectus ici présenté de son origine et de son développement, même compte tenu de tout ce qui est dit l'avoir favorisé, suffit à montrer à l'évidence combien cet aspect de l'ecclésiologie demeure négligé des théologiens catholiques. Toutes les généreuses propositions ici avancées pour l'insertion de l'idée missionnaire dans l'enseignement théologique courant risquent — et l'auteur n'est pas sans le laisser lui-même entendre — de demeurer sans conséquences aussi longtemps qu'elles ne seront pas plus effectivement fondées sur des données missiologiques mieux

assurées. Il faut bien avouer que l'éloquente ferveur du P. W. Gardini ne supplée que trop insuffisamment à la déshérence dont témoigne d'ailleurs les orientations bibliographiques ici rassemblées.

On ne s'étonnera pas en conséquence, et notre auteur ne se fait pas d'illusion, que le débat institué sur « dogmatique et morale dans une perspective apostolique » aboutisse à de bien modestes résultats. Il est ouvert sur la traduction de deux rapports présentés en 1960 et 1961 par la Commission théologique de l'Union missionnaire du clergé en Hollande. Chacun d'entre eux est suivi des notes que sa lecture a suggérées à des professeurs de séminaires d'Italie. La même méthode a été suivie pour l'histoire de l'Eglise et l'histoire des missions : rapport hollandais (1962), suggestions italiennes. Etant donné la nature du sujet, ce dernier recueil est plus riche et plus concret. Tout l'ensemble d'ailleurs, par la diversité des contributions mises en œuvre, l'abondance de la bibliographie, le sens pédagogique et la ferveur apostolique du P. W. Gardini, mérite de retenir l'attention des professeurs de théologie.

I.-H. D.

Alfred LÄPFLE, *Bible et catéchèse*, Questions actuelles, t. I, *Les Révélations bibliques des origines*, traduit et adapté de l'allemand,

coll. « Ecole de la foi », Fayard-Mame, Paris, 1965, 180 pp.

Ouvrage appuyé sur une documentation exégétique sûre, et présentant de façon précise et adaptée aux esprits de notre temps, à l'usage des prêtres et catéchistes, les onze premiers chapitres de la Genèse, c'est-à-dire les récits de la création, du couple humain, du paradis et du péché, du mystère de Caïn, du déluge et de la Tour de Babel, enfin la chronologie de cette période. La réussite de ce premier volume me semble totale, et fait désirer la parution annoncée des tomes suivants, sur la période qui va des Patriarches au Nouveau Testament, et sur les quatre évangiles.

J. VILLENEUVE.

L'implantation des lieux de culte dans l'aménagement du territoire, compte rendu du colloque interprofessionnel tenu les 1^{er} et 2 février 1965 à L'UNESCO. Coll. « Rencontres », n° 70, Ed. du Cerf, Paris, 1966, 336 pp. et 32 pp. de photographies.

Mettez ensemble urbanistes et sociologues, économistes et juristes, pasteurs et théologiens de confessions diverses, et faites-les travailler sur un même thème : l'implantation des lieux du culte ; à coup sûr vous en sortirez quelque chose. Le pasteur et le théologien deviennent plus attentifs aux problèmes techniques et humains, les autres spécialistes entendent les requêtes de la foi.

Au passage, une étude sur la paroisse vous remet en face du fameux dilemme : faut-il construire un lieu de culte avant la communauté croyante, ou faut-il que l'existence de la communauté précède et rende nécessaire le lieu de culte ? Et puis l'autre dilemme : église « fonctionnelle » ou église-œuvre d'art ? Et puis la nécessaire laïcité et les légitimes besoins religieux de la population, etc.

M. Claudius-Petit, dans sa conclusion, a voulu proposer des pistes de prolongements possibles. Ainsi n'a-t-on pas fait que poser quantité de problèmes ; on a aussi amorcé des orientations d'action qui seront certainement poursuivies.

A. T.

M.-D. CHENU, *Peuple de Dieu dans le monde*, coll. « Foi vivante », n° 35, Ed. du Cerf, Paris, 1966, 160 pp.

Huit articles, pour la plupart déjà parus ailleurs, sont rassemblés dans cet excellent petit livre au titre bien choisi. Il s'agit de donner au lecteur « une intelligence textuelle, historique et doctrinale de la Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde. »

La première partie s'attache à définir quelques expressions typiques comme « Constitution pastorale », « signe des temps », « consécration du monde ». Ce dernier article, qui reprend une étude antérieure et s'enrichit de la lecture des textes conciliaires,

CHRONIQUES

est très remarquable. Remarquable également dans la seconde partie le chapitre intitulé « les masses humaines, mon prochain ? » On en voit l'enjeu : comment montrer que la « masse », qui n'est ni la « foule » ni le « peuple », peut être, doit être, comme telle, lieu de l'amour fraternel. Une phrase qui résume l'essentiel : « En ce collectivisme massif, les relations longues, anonymes, sont-elles des tissus disponibles à l'innervation de l'amour ? Oui. Dans la mesure où émergent les solidarités élémentaires, mais radicales (...), nous avons aussitôt des voies ouvertes à l'amour. Il le faut tenir pour la vérité de l'Évangile *aujourd'hui* » (p. 113).

Comme Jean XXIII, le P. Chenu, à « l'optimisme sans repentir », nous aide à discerner, dans l'observation du monde moderne, les chances de l'Évangile.

ANDRÉ TURCK.

Denis GALTIER, o.p., *Peut-on évangéliser des techniciens ?*
Coll. « Rencontres » N° 71,
Ed. du Cerf, Paris, 1966,
189 pp.

Ce livre est moins un ouvrage « théorique » d'anthropologie et de catéchèse que la présentation d'une longue expérience d'aumônier de collège technique et de groupes catholiques de techniciens. Deux parties bien distinctes :

Dans la première (chap. 1 à 5), l'auteur situe son témoignage,

« révèle » le « phénomène sociologique et mental » auquel il se consacre. Les traits essentiels de la mentalité des techniciens sont soulignés pour montrer que ces hommes « ne forment pas aujourd'hui un milieu particulièrement difficile à évangéliser », que leur « ouverture à l'Évangile vient d'abord d'une santé humaine supérieure à la moyenne », que les échecs qui ont été enregistrés en ce domaine proviennent plus de « l'inadaptation de beaucoup de prêtres au monde technique », de la culture de ces prêtres, « que d'une allergie entre la mentalité des techniciens et l'Évangile ». Avec discrétion, mais lucidement, le P. Galtier aborde certains problèmes irritants : choix d'un mouvement d'action catholique (JEC ou JOC ?), choix d'une méthode pédagogique, équilibre difficile entre « action » et catéchèse... car il refuse toute méthode pastorale préétablie. Aumônier de l'enseignement public, ses références à la laïcité, discrètes, sont sans ambiguïté.

La seconde partie de l'ouvrage est de portée plus générale. L'auteur ne prétend pas faire un apport original mais présente une intéressante mise au point, une classification, des données qui permettent d'esquisser les « grandes lignes d'une pédagogie chrétienne ». Les réflexions qu'il propose en fin de volume sur les rôles respectifs du prêtre et du laïc, nécessairement trop sommaires dans le cadre d'un tel livre, trouveront des objections, voire des contradicteurs.

Il reste que le mérite de ce livre réside dans le souci que manifeste l'auteur de partir des réalités pour remonter à Dieu, démarche encore trop rare de la part du clergé.

GUY GOUREAUX.

Mario Rossi, *Laïcs pour des temps nouveaux*, Ed. de l'Epi, préface de M.-E. Chenu, o.p.

S'il fallait arrêter un sous-titre pour mieux annoncer ce que renferme ce livre, nous pourrions hésiter entre plusieurs avant de choisir ; par exemple : méditations en marge du Concile ; aggiornamento de tout chrétien ; vers un nouveau statut du laïc.

A l'heure du Concile, pour Mario Rossi, tout homme est convié à sonner le glas du traditionalisme sacré : « Le monde clérical et le monde athée sont remplis de surhommes qui se ressemblent comme des frères » (p. 42). La société sacrale ou pseudo-sacrale ne saurait résister aux sociétés industrielles. A ce propos, l'auteur ne manque pas de dénombrer les petites peurs qui paralysent aujourd'hui le peuple chrétien, asservi sous l'emprise d'une religiosité primaire.

C'est pourquoi il se prononce, dans la ligne de Teilhard de Chardin, à l'encontre d'un « optimisme d'évasion » pour un « optimisme d'évolution ». L'histoire en pleine croissance et le Concile qui appartient à cette histoire doivent nous aider à déchiffrer

notre identité au sein des contradictions du monde.

Dans cette perspective, le laïc ne réclame ni consécration par ecclésiastique ni mandat spécial, mais un statut d'homme libre et responsable dans « la mission prophétique de l'Eglise » (p. 149). Le laïc des temps nouveaux ne saurait être considéré comme un « collaborateur de dévotion » (p. 150) ; mais il lui revient « d'assumer tous les périls que bravent ceux qui vivent dans les structures profanes du monde pour que se manifeste son adhésion personnelle au Christ travaillant l'histoire » (p. 151).

Cette vision des choses qui nous parvient d'Italie, à quelques nuances près, rejoint nos constats les moins discutables et nous assure, s'il en était besoin, que c'est un même Esprit qui saisit aujourd'hui la conscience des chrétiens.

Laïcisation, numéro spécial d'*Evangile aujourd'hui*. Cahier de vie franciscaine, n° 48.

Le nouveau statut qu'exige le laïc chrétien aujourd'hui n'est que la conséquence d'une situation nouvelle de l'Eglise dans le monde. L'un des traits de cette situation semble nettement mis en relief par ce qu'il convient d'appeler le mouvement de laïcisation.

Il reste donc à savoir quelle attitude l'Evangile peut nous inspirer pour accueillir un monde laïcisé dans ses structures comme dans sa mentalité. Comment con-

CHRONIQUES

cevoir ce que Jacques Madaule appelle « la retraite de l'Eglise » ? Comment mettre en pratique l'un des vœux du P. Congar, « une Eglise qui soit moins *du* monde et qui soit plus *au* monde » ? Peut-on faire la part des valeurs laïques et des valeurs chrétiennes dans un monde où tout semble si profondément mêlé ? Saurons-nous discerner dans le mouvement de laïcisation actuel l'action de l'Esprit-Saint ?

Le présent numéro, écrit en pleine perspective conciliaire, aborde toutes ces questions dans un style clair et direct. Eventuellement, il pourrait offrir à son lecteur l'équivalent d'une introduction à la Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps.

Ph. KAEPPELIN.

Studia Missionalia, Tome XI :
Islam, Rome, 1961.

Cette livraison, publiée par la faculté de missiologie de l'Université pontificale grégorienne, constitue des « mélanges » concernant l'Islam actuel et les problèmes qu'il pose à l'Eglise aujourd'hui : « L'Islam et la technique » (P. ABD-EL-JALIL), « La pratique religieuse dans l'Islam d'aujourd'hui » (P. RONDOT), « L'Islam moderne et la philosophie » (P. Richard J. MCCARTHY), « Le communisme dans le monde musulman » (P. de VRIES), « L'Eglise et l'Islam en Afrique » (P. MASSON), « La présence apostolique des laïcs consacrés en pays

musulman (P. LANFRY), « Les missions protestantes chez les musulmans » (P. DAMBORIENA), « Le culte des Sept Dormants en Islam et en « chrétienté » (Y. MOUBARAC), « Les obstacles à la conversion parmi les musulmans Sulu » (P. BILMAN), enfin une bibliographie des livres les plus notoires parus sur l'Islam entre 1950 et 1960 (P. O'SHAUGHNESSY). Il est impossible de rendre compte convenablement de chacune des contributions, trop diverses. La diversité vient bien sûr des objets traités, mais aussi des inspirations profondes : il y a loin du regard intérieur, fruit de l'expérience, qui analyse l'homme musulman dans l'article du P. Abd-el-Jalil, au regard de stratège qui analyse le face à face de l'Eglise et de l'Islam en Afrique, uniquement en termes de forces sociologiques rivales. Il faut remarquer que ce volume est paru avant le Concile, et qu'aujourd'hui sa structure serait sans doute tout autre, s'il avait à reparaitre. Tel quel, il témoigne bien des recherches difficiles de la missiologie catholique concernant l'Islam, et ce par des études de qualité dans leur ensemble.

L. M.

Bede GRIFFITHS, Christian Ashram,
Essays towards a hindu-christian
dialogue, Ed. Darton, Longman
and Todd, Londres, 1966, 250 pp.

Beaucoup de lecteurs connaissent déjà la passionnante autobiographie de Bede Griffiths, qui

fut traduite en français sous le titre *Le fil d'or*, en 1955. L'auteur y présentait ses recherches et son long cheminement vers l'absolu, jusqu'à sa conversion qui coïncida à peu près avec son entrée dans un monastère. En 1955, Dom Bede Griffiths repartit pour l'Inde, qu'il avait connue dans son enfance, et fonda avec un trappiste d'une abbaye belge, Dom François Mahieu, un monastère de rite syriaque dans le Kerala. Il est alors en plein cœur de « la rencontre des religions » : « d'un côté, le groupe sémitique des religions, le judaïsme, l'islam et le christianisme ; de l'autre, les religions orientales, spécialement l'hindouisme et le bouddhisme » (p. 30). Mais cette rencontre se profile sur l'horizon d'un monde qui de tous côtés prend croissance et envahit le champ terrestre : un monde « qui a perdu de vue le but que toutes les anciennes cultures avaient fermement devant les yeux », un monde où « grandit le sentiment du vide et de l'insignifiance de la vie » (p. 13). Où allons-nous ? Que faut-il penser et faire ?

Le lieu où il est situé, en cette Asie où habitent plus de la moitié des humains, sa profonde culture, son expérience asiatique, nous invitent à donner le plus grand crédit aux nouvelles réflexions, imprégnées de foi profonde et de grande tendresse pour tous les hommes, que nous livre Dom Bede Griffiths.

« Il est remarquable, écrit-il, que, dans les temps récents, il n'y eut pratiquement pas de conversions, venant des grandes

religions, au christianisme. C'est une chose bien connue qu'il est très rare de voir un musulman se convertir au christianisme, mais cela est tout aussi vrai, pour une large part, des bouddhistes et des hindous cultivés. Ces peuples sentent que leurs traditions religieuses viennent de la plus haute antiquité, qu'elles les ont formés pendant des siècles et qu'elles ont façonné le caractère de leur race. On ne peut s'attendre à ce qu'ils abandonnent leur héritage pour quelque autre religion qui, à leurs yeux, n'est pas autre chose qu'une forme parallèle de la leur chez les Occidentaux, tant qu'ils ne seront pas convaincus que cette dernière est capable de préserver toutes les valeurs auxquelles ils sont légitimement attachés dans leur religion » (p. 88). C'est un fait qu'il n'est « pas possible, dans le monde moderne, de sortir pour aller « convertir » des musulmans, des bouddhistes ou des hindous. Une telle attitude n'obtiendrait en retour que du ressentiment, et souvent une violente réaction. Nous avons à apprendre comment approcher les musulmans, les bouddhistes et les hindous comme nous avons appris à approcher nos frères séparés parmi les chrétiens » (p. 246).

Le chrétien ne doit « pas imposer sa foi aux autres ; il a seulement à se joindre à eux dans cette recherche pour la vérité ultime » (la foi chrétienne n'est-elle pas la meilleure aide pour *chercher Dieu* ? comme disaient les Anciens) « et à permettre au Christ de se révéler lui-même, selon le chemin qu'il choisit, à

CHRONIQUES

ceux qui cherchent la vérité dans la charité » (p. 223). Le grand obstacle à la diffusion de la foi, la grande souffrance de celle-ci dans le monde est celle de la latinisation (cf. p. 237 et *passim*) imposée pratiquement, à une certaine époque, à toute l'Église, et de l'occidentalisation imposée, de fait, de nos jours.

Le chrétien d'aujourd'hui doit rencontrer les autres dans le respect de leur tradition, en sachant les écouter, ce qui l'amènera aussi à une meilleure connaissance de leur croyance. Il ne fait pas doute, par exemple, pour l'auteur, que l'hindouïsme, quoi qu'on en ait dit, est un monothéisme, et l'histoire qu'il rapporte semble le confirmer. « Pour l'hindou, tout dieu n'est que la manifestation de l'Être éternel et absolu, et toute idole n'est que la présence sacramentelle de l'Esprit infini et un » (p. 22). Le missionnaire doit faire confiance à la vérité intérieure à toutes les religions ; il doit savoir aussi que les religions ne sont pas des momies, qu'elles évoluent de l'intérieur, que le dialogue peut les rapprocher les unes des autres, y compris, bien entendu, du christianisme, sans qu'elles soient arrachées à leur propre tradition. C'est sans doute de cette façon que l'Église est de plus en plus appelée à agir dans le monde.

On voit la riche pensée du P. Griffiths qui rejoint, par-delà l'océan Indien, tant de réflexions similaires en Occident (je pense en particulier au très beau livre de R. Girault, recensé ici même, *Dialogues aux frontières de l'Église* ; cf. n° 34, p. 518). Nous n'avons d'ailleurs fait, pour exprimer notre chaleureuse sympathie, qu'en présenter une partie. Nous n'avons pas parlé de son intéressant chapitre sur la non-violence, et de bien d'autres choses que le lecteur a encore à découvrir.

Faut-il ajouter, pour autant, que l'exposé peut être, en divers endroits, sujet à contestation et à critique ? Par exemple, en la façon dont il exprime que le Christ est présent et caché dans les religions (p. 92) ? Les réponses ne peuvent être ici celles d'un seul homme, et il nous semble plus important de mettre en relief les questions qui sont bien posées, et la ligne de la recherche dans laquelle nous sommes tous invités à entrer aujourd'hui : « Il n'y a plus de culture qui ne soit également aujourd'hui rencontre des cultures. Il n'y a plus de foi catholique là où la « foi », se repliant sur elle-même, refuse le dialogue des hommes de toutes les croyances, de toutes les religions, de toutes les recherches actuelles.

A.-M. HENRY.

Histoire de l'évangélisation

Jacques MONAST, o. m. i., *L'Univers religieux des Aymaras de Bolivie*, Institut de missiologie

de l'Université, Ottawa, 1965, 302 pp.

On aimerait voir se multiplier

de pareilles monographies sur les conditions de la pastorale dans des milieux bien caractérisés. L'auteur a vécu dix ans chez les Aymaras de Bolivie avant de rassembler ces notes. Elles comportent deux parties qui alternent sur chaque thème de la vie religieuse de ces Indiens : une partie descriptive (observations et analyses des faits) extrêmement probe, bienveillante, soucieuse de pénétrer les très vieilles pratiques de ces populations, et des réflexions de théologie pastorale toujours très judicieuses, sainement orientées, bien informées, plus systématiques dans le dernier chapitre.

Les Indiens des Carangas, ces 80 000 Aymaras ici analysés dans leurs comportements religieux, sont des descendants des Incas, qui ont été baptisés par les conquérants espagnols, mais qui, dans leur masse, n'ont pas assimilé le dogme et le culte chrétiens. Ils ont adopté tout ce qu'il y a d'extérieur dans le catholicisme, rites et vocabulaire en particulier, en en faussant d'ailleurs la hiérarchie interne ; mais les cadres profonds de leur vie religieuse restent préchrétiens. C'est dire qu'on voit se dessiner les problèmes de fond de toute théologie missionnaire : qu'y a-t-il derrière les apparences de chrétienté que présente l'Amérique latine ? Quels rapports existent entre les rites païens, la mentalité religieuse primitive — si souvent proches ici des rites et de la mentalité des Hébreux de l'Ancien Testament —, et le christianisme que nous tenons aujourd'hui pour authentique ? Faut-il

continuer à baptiser tout le monde ? etc. On a ici les réactions d'un pasteur qui s'est peu à peu défait de beaucoup de pseudo-évidences, et se préoccupe vraiment de sauver des hommes concrets plutôt que des notions. Sans brûler les questions, l'auteur a notamment écrit des pages pénétrantes au sujet des sacrifices d'animaux, de l'attitude pastorale opportune aujourd'hui en face d'eux, au sujet de l'utilisation chrétienne de coutumes non chrétiennes, etc. Le signe plus parfait, mais complètement étranger à une certaine mentalité, doit-il éliminer les signes objectivement beaucoup plus imparfaits, mais qui parlent aux gens pour être dans leur tradition immuable et cependant vivante ? La pastorale, surtout missionnaire, ne serait-elle pas pédagogie ? Toute pédagogie ne compose-t-elle pas avec des êtres imparfaits ?

On ne peut pas généraliser ce qui est décrit là des Aymaras actuels et pourtant nous aimerions voir cette étude entre les mains de tous les missionnaires en Amérique latine. 1. D'une part, parce que la méthodologie est bonne. On sent un apôtre qui a revu la rigidité de bien des solutions théologiques toutes faites, au contact des nécessités pastorales d'un peuple déterminé. Il a senti les problèmes et trouvé une voie indispensable pour raviver une théologie missionnaire valable : la réflexion théologique à partir des situations concrètes. L'expérience montre que les bons principes qui n'utilisent pas ce chemin ne prennent pas racine

CHRONIQUES

dans la pastorale et restent une importation étrangère à la vie des populations qu'on prétend régir. 2. D'autre part, parce qu'il se trouve que le cas des Aymaras est vraiment typique et exemplaire. J'ai mieux compris la mentalité des cabocles brésiliens à la lecture passionnante que j'ai faite de ces 300 pages. Il y a en effet beaucoup de traits, fort accentués chez les Aymaras, communs en fait à presque toute l'Amérique latine. Aussi les directives pastorales du P. Monast n'omettent-elles presque aucun des grands problèmes pastoraux que nous rencontrons au contact des populations rurales d'Amérique latine.

On soupire après une théologie latino-américaine ; nous trouvons ici et non dans une scolastique, même rafraîchie récemment en Europe, son vrai point de départ original et irremplaçable. Nous regrettons de ne pouvoir ici commenter thème par thème, mais nous n'en oublierons pas l'idée.

Francisco LEPARGNEUR.

Xavier DIHARCE, *Sauveur Candau, apôtre du Japon et de l'Amitié universelle (1897-1955)*, Ed. Ezkila, 1966, 245 pp., nombreuses photos.

Il y a une douzaine d'années, le grand public japonais connaissait de l'Eglise catholique au Japon, surtout deux noms : le P. Flaujac et Sauveur Candau. C'est du moins ce qu'affirmait alors un reportage de la grande revue américaine *The Sign*. Le premier

de ces deux missionnaires, fondateur d'œuvres multiples, que l'empereur honorait de son amitié et recevait volontiers au palais impérial, était une sorte de Monsieur Vincent à Tokyo, alors que le second était un intellectuel, à la fois écrivain de talent, apprécié de la grande presse nipponne, puisque le quotidien *Asahi* (tirage 9 millions) lui ouvrait ses colonnes ; conférencier recherché dont le nom sur une affiche suffisait à faire salle comble, professeur d'université après avoir été le premier supérieur du grand séminaire régional de Tokyo, à la fondation duquel il avait contribué.

Mais le P. Candau était plus connu dans son peuple d'adoption que dans son pays d'origine. Il n'y avait, du reste pas de documents publiés sur lui, en France, ou si peu : trois ou quatre articles parus dans les publications de la Société des Missions Etrangères de Paris, quatre pages dans *Etudes* de décembre 1955 et enfin quelques colonnes des *I.C.I.* du 15 octobre 1959. Le livre du P. Diharce vient donc combler une vraie lacune ! Ce volume, d'une lecture attrayante nous permet de prendre contact avec un homme d'idéal, un esprit richement doué et un missionnaire de grande envergure.

La vie du P. Candau se divise facilement en quatre périodes. Cinquante pages pittoresques nous racontent la formation du prêtre et du missionnaire : au pays basque, au front de 1916 à 1918, au séminaire de la rue du Bac et à Rome, à la Grégorienne. Viennent alors quinze ans d'apostolat au

Japon de 1925 à 1940 : c'est un Candau première manière, plein de santé et de brio, d'une activité extraordinaire au séminaire et au-dehors où il garde contact avec des lépreux, des pauvres ou des condamnés à la prison ; il continue l'étude de la langue et se fait traduire en japonais, chaque jour une page de Cicéron. En 1939, il sera chargé par la hiérarchie des missions délicates en Chine occupée par les Japonais, et son savoir-faire lui permettra d'aider beaucoup de missionnaires, les Jésuites de Tientsin par exemple : « Merci de nous avoir tirés d'une situation désespérée », lui écrira un autre jésuite, le P. Bourrassa, supérieur du collège catholique de Suchow.

Mais la guerre a éclaté en Europe, le P. Candau est mobilisé à Hanoï, puis en France où il est affecté à l'Etat-Major. Il sera grièvement blessé sur le front des Ardennes et devra passer de longs mois dans les hôpitaux ou en convalescence ; il restera huit ans en Europe.

Quand il pourra enfin retourner au Japon, le 8 septembre 1948, ce sera un Candau seconde manière, mâté par la douleur, le moi décanté par cette expérience de la souffrance physique, de la défaite et des infirmités, suites de sa blessure. Il a un programme : s'adapter à l'âme japonaise, se libérer en apostolat des catégories toutes faites, laisser Dieu libre de ses cheminements, être prêt à affronter les vrais dangers de la philosophie... Il connaît alors, au pays du Soleil Levant sept années d'un destin hors série

qui nous est présenté rapidement.

L'auteur a su éviter l'écueil de l'apologie ; son héros a beaucoup de qualités, mais, il le dit sans ambages « ce n'était pas un saint » (p. 131). Cependant, plus qu'un brillant intellectuel, c'était un prêtre à la vie de prière exemplaire, en relation d'amitié depuis de longues années avec le célèbre P. Matéo, qu'il avait reçu au Japon ; c'était un apôtre voué à l'amour et au respect du prochain.

Ce volume de Xavier Diharce ne sera probablement pas la biographie définitive de Sauveur Candau, les vingt-cinq pages de postface de Jean Guennou, archiviste des Missions Etrangères, nous laissent deviner la richesse et l'ampleur des documents qu'il faudra consulter. Mais ce livre apporte déjà beaucoup et permet de comprendre la conclusion du P. Guennou (p. 241) : « Parmi les apôtres de toutes races, de toutes nationalités, de toutes cultures, qui constituent au Japon comme une image de la sainte Eglise, son rayonnement demeure exceptionnel et peut-être qu'au pays du Soleil Levant, nul n'a creusé pareil sillon dans le champ du Père de famille depuis saint François Xavier », ou encore ce mot du P. Henry, o. p., reproduit sur la couverture : « Sauveur Candau, Jules Monchanin, Albert Peyriguère : trois beaux noms qu'il n'est pas vain de rapprocher. »

François LE DU.

Théologie et vie spirituelle

Jules MONCHANIN, *Ecrits spirituels* présentés par Ed. Duperray, Ed. du Centurion ; Paris, 1965, 192 pp 9,25 F.

L'abbé Edouard Duperray, son ami, a réuni ici des notes intimes et quelques écrits inédits qui jalonnent l'itinéraire spirituel du P. Jules Monchanin. On y verra comment cette « pensée profonde greffée sur l'Inde profonde » aborda tous les problèmes « modernes » : présence au monde, rencontre des cultures, sacerdoce des laïcs, œcuménisme, dialogue avec les religions et avec les incroyants. Un très beau livre spirituel, en même temps qu'une perspicace « théologie de la mission » aujourd'hui.

A.-M. H.

I. DE LA POTTERIE, et S. LYONNET, *La vie selon l'Esprit*, condition du chrétien, coll. « Unam Sanctam » n° 55, Ed. du Cerf, Paris, 1965.

Voici, dans une collection sur l'Eglise, un livre d'exégèse qui réunit dix articles sur saint Jean et saint Paul. Et pour le dire tout de suite, rarement des études à première vue disparates et techniques nous ont apporté autant de richesses, rarement la science s'est faite autant humble servante de la foi ; encore plus rarement, peut-être, un recueil d'articles a-t-il réussi à faire « un livre » !

Ce qui semble le plus nouveau et le plus enrichissant, ce sont les articles sur le Saint-Esprit et son action au cœur de celui qui, dans la foi, vit de la Parole. Esprit, Parole et foi, tels sont les trois termes qui définissent ici le chrétien et qui sont étudiés très à fond dans leurs relations réciproques. A partir de là, on est prêt à comprendre ce que sont la liberté chrétienne, l'action du chrétien dans le monde, et l'apostolat d'après saint Paul. On ne pourra plus, désormais, prendre en contresens, par exemple, le *terrena despiciere et amare caelestia* de la liturgie, car saint Paul nous enseigne que c'est sur cette terre et dans les combats de ce monde que le chrétien doit vivre en homme nouveau et non plus en homme charnel... Nous sommes en pleine actualité : à partir des sources scripturaires, la réflexion théologique et spirituelle sur la Parole et la mission fonde et oriente le comportement chrétien de chaque jour. Il est beau, et plein d'espérance pour l'avenir, que ce soient les spécialistes de l'exégèse qui nous y convient.

L. CERFAUX, *L'itinéraire spirituel de saint Paul*, coll. « Lire la Bible » n° 4, Ed. du Cerf, Paris, 1966, 211 pp.

C'est un fait : les exégètes de métier n'écrivent pas souvent des

ouvrages simples et accessibles. La maîtrise de Mgr Cerfaux est ici tout à fait remarquable, Voici un petit livre vivant, sous-tendu, certes, par une science profonde, mais jamais ésotérique.

Il fallait la classe de cet auteur pour un tel sujet, car, que lisons-nous, d'habitude, sur saint Paul ? Soit des ouvrages (indispensables) d'exégèse, soit des exposés théologiques fréquemment intemporels, soit des « vies » de saint Paul où l'essentiel semble être le récit de ses voyages. Or voici le voyage spirituel de l'Apôtre. Un Apôtre, c'est-à-dire un homme croyant et « engagé », poussé par les circonstances, parfois dramatiques, de son existence et qui, à mesure qu'il enracine « sa foi dans sa vie », en approfondit également tout le contenu dogmatique. Un Apôtre à la fois pasteur et théologien, homme d'une synthèse vivante et dynamique, voilà Paul, plus que jamais modèle et guide pour aujourd'hui. N'est-il pas, en effet, indispensable que le théologien ne se coupe pas de l'his-

toire, et que le pasteur explicite de plus en plus clairement les bases doctrinales de son action ? Double revendication bienfaisante de notre temps... *L'itinéraire spirituel de saint Paul*, en ce sens, est un livre passionnant et bienvenu. De lecture agréable, on pourra aussi le conseiller à bon nombre de chrétiens.

Signalons en même temps que les éditions du Cerf, après avoir publié en format « livre de poche » les 4 évangiles, ont édité, en 1965, un volume identique contenant les Actes des apôtres, les Epîtres et l'Apocalypse. Traduction de la Bible de Jérusalem, présentation très bonne; les tables pour la lecture et pour la recherche des thèmes essentiels sont très développées et seront sans doute un précieux instrument de travail. On peut se demander s'il est bon d'avoir disposé les épîtres de saint Paul selon leur ordre chronologique; l'habitude est encore forte de les chercher selon l'ordre traditionnel.

ANDRÉ TURCK.

Afrique

F.J.J. VERSTRAELEN, s. v. d. *La conscience morale des Baluba et de quelques autres peuplades dans le Sud-Est du Congo* (extrait d'une étude universitaire sur l'ensemble du patrimoine religieux des mêmes peuples),

Ed. Pontificia Universitas Gregoriana Fribourg 1964, 50 pp.

Compilation attentive de matériaux, avec amorce d'analyse et de systématisation, sur les sources et les dimensions de la mo-

CHRONIQUES

rale, les sanctions sur terre et dans l'au-delà, les notions de culpabilité et de réparation. L'auteur évite à la fois le concordisme et l'aspect apologétique de beaucoup de thèses présentées ces dernières années par des étudiants ecclésiastiques africains, sans tomber dans le péché d'extrincésisme pseudo-scientifique de tant de travaux d'ethnologie et d'anthropologie.

J. VILLENEUVE.

H. MUKAROVSKY, *Afrique d'hier et d'aujourd'hui*, traduit de l'allemand par Simone Hutin, Casterman, Paris, 1964, 228 pp., avec une bonne chronologie de la décolonisation.

Rédigé en 1960, l'ouvrage de P. Hans Mukarovsky n'a été

édité en langue française que plusieurs années après. D'où un certain désajustement de sa problématique apologétique et généreusement anticolonialiste par rapport aux réalités d'aujourd'hui. Il n'empêche que le chapitre VI, *L'Afrique et le message chrétien*, mérite encore une attention particulière pour deux qualités auxquelles n'accèdent pas toujours des études pourtant plus récentes : d'une part, l'opportunité de considérer ensemble les différentes confessions chrétiennes, et jusqu'aux innovations syncrétistes noires, dans leur développement au sein des mentalités et des sociétés africaines; d'autre part, la lumière — qui fut en son temps courageuse — obtenue par les corrélations établies entre les pénétrations coloniale et missionnaire.

J. MERLO.

Sociologie

Jules GRITTI, P.S.S. *Eglise, cinéma et télévision*, coll. « L'aujourd'hui de l'Eglise », Ed. Fleurus, Paris, 1966, 452 pp., 19,00 F.

L'auteur, Jules Gritti s'est toujours intéressé au problème des moyens de communication sociale, comme en témoignent sa thèse de doctorat et son ouvrage : *Prêcher aux hommes de notre temps* (1961). C'est dans cette perspective qu'il envisage les techniques audio-visuelles dont on sait qu'elles jouent un rôle de plus en plus important aujourd'hui.

Il faut savoir gré à l'auteur de mettre à notre disposition un instrument de réflexion sur le phénomène des mass-media et un dossier des textes principaux des papes et des évêques sur ce problème. Jules Gritti, qui a déjà publié *Télévision et conscience chrétienne* (1963) était particulièrement qualifié pour présenter ces textes réunis par le regretté A. Ayfre qui devait en assurer l'introduction.

L'ouvrage se compose de deux grandes sections : une longue introduction, s'inspirant des étu-

des que sociologues et philosophes ont consacrées ces dernières années au cinéma et à la télévision (en particulier E. Morin et A. Ayfre), fournit des éléments de réflexion sur le problème des techniques audio-visuelles, tant du point de vue « des hommes qui produisent, réalisent ou animent le film et l'émission télévisée » (1^{re} partie) que des formes de la communication et de message qu'elle transmet (2^e partie) et de leur retentissement sur les usagers (3^e partie). Les textes du magistère, en deuxième section, sont groupés selon le même schéma. Des notes et annexes

complètent l'information et un index des thèmes permet une consultation aisée et fructueuse de l'ouvrage.

On dispose là d'une petite « Somme » fort utile à quiconque s'interroge sur le problème pastoral posé par les mass-media. Il reste à souhaiter que tous ceux qui ont une responsabilité en ce domaine fassent largement usage de la totalité de ces réflexions et ne s'en tiennent pas à un jugement de moralité à court terme sur le cinéma et la télévision.

A. TIROT.

- Analyse conceptuelle du Coran, sur cartes perforées* (J. Jomier), p. 478.
 J. CASTA, *Evêques et curés corses dans la tradition pastorale du Concile de Trente* (A. Aubry), p. 543.
 L. CERFAUX, *Itinéraire spirituel de saint Paul* (A. Turck), p. 554.
 M.-D. CHENU, *Peuple de Dieu dans le monde* (A. Turck), p. 545.
 X. DIHARCE, *Sauveur Candau, apôtre du Japon et de l'amitié universelle* (F. Le Du), p. 552.
 C. DILLENSCHNEIDER, *La Paroisse et son curé dans le mystère de l'Eglise* (A. Aubry), p. 542.
Eglise et les religions (L') (S. de Beaurecueil), p. 500.
 D. GALTIER, *Peut-on évangéliser des techniciens* (G. Goureaux), p. 546.
 V. GARDINI, *Teologia e missione* (I.-H. D.), p. 543.
 Bede GRIFFITHS, *Christian Ashram* (A. M. Henry), p. 548.
 J. GRITTI, *Eglise, cinéma et télévision* (A. Tirot), p. 556.
L'implantation des lieux de culte dans l'aménagement du territoire (A. Turck), p. 545.
Laïcisation, in Evangile aujourd'hui (Ph. Kaepelin), p. 547.
 A. LÄPPEL, *Bible et catéchèse, t. I. Les récits bibliques des origines* (J. Villeneuve), p. 544.
 A. LAURENTIN, *La Liturgie en chantier* (A. Turck), p. 540.
Liberté religieuse (La), (J.-P. Jossua), p. 502.
 J. MONAST, *L'Univers religieux des Aymaras de Bolivie* (F. Lepar-gneur), p. 550.
 J. MONCHANIN, *Ecrits spirituels* (A.-M. H.), p. 553.
 H. MUKAROVSKY, *Afrique d'hier et d'aujourd'hui* (J. Merlo), p. 556.
 PAUL VI, *Mysterium fidei* (J. Villeneuve), p. 540.

LIVRES REÇUS

- Per una teologia in stato di missione* (I.-H. D.), p. 543.
A.-M. RAMSEY, *La Gloire de Dieu et la transfiguration du Christ* (L.-M. Dewailly), p. 539.
Relations de l'Église avec les religions non chrétiennes (Les) (S. de Beaufreuil), p. 500.
P. RONDOT, *L'Islam* (J. Jomier), p. 477.
M. ROSSI, *Laïcs pour des temps nouveaux* (Ph. K.), p. 547.
D. SOURDEL, *L'Islam* (J. Jomier), p. 476.
Studia missionalia (L.-M.), t. XI, *Islam*, p. 548.
Storia della Chiesa et storia delle missioni (I.-H. Dalmais), p. 543.
M. VAN CASTER, *La Rédemption située dans une perspective personnelle* (F. Lepargneur), p. 541.
M. VAN DELFT, *La Mission paroissiale, pratique et théorie* (A. Aubry), p. 542.
Vaticano II a Igreja em dialogo (J. Villeneuve), p. 540.
F. J. J. VERSTRAELEN, *La Conscience morale des Baluba et de quelques autres peuplades dans le Sud-Est du Congo* (J. Villeneuve), p. 555.
Vie selon l'Esprit (La) (A. Turck), p. 554.

LIVRES REÇUS

Apostolat des laïcs (L'), coll. « Vivre le Concile », Paris, Mame, 1966, 172 pp.

P. BENOÎT, *Passion et résurrection du Seigneur*, coll. « Lire la Bible », Paris, Cerf, 1966, 390 pp. — L. BERTSCH, *Die Botschaft von Christus und unserer Erläuterung bei Hippolyt von Rom*, coll. « Trierer Theologische Studien », Paulinus verlag, 1966, 154 pp. — P.-E. BONNARD, *La Sagesse en personne annoncée et venue, Jésus-Christ*, coll. « Lectio divina », Paris, Cerf, 1966, 164 pp. — G.-H. BOUSQUET, *L'éthique sexuelle de l'Islam*, coll. « Islam d'hier et d'aujourd'hui », Paris, Maisonneuve et Larose, 1966, 220 pp.

J. CAMBIER, *Vie chrétienne en Église*, Paris, Desclée, 1966, 206 pp. — P. CATRICE, *L'Église de Lille missionnaire*, Roubaix, 1966, 496 pp. — *Courage des lendemains (Le)*, en collaboration, Paris, Centurion, 1966, 214 pp. — G. COURTOIS, *Intention missionnaire de prière*, coll. « Feuilles de vie spirituelle », Paris-Rome, Fleurus-Sec. International U.M.C., 1966, 90 pp. et *La grande leçon de Vatican II, Esprit chrétien, esprit missionnaire*, coll. « Action féconde », *id.*, 160 pp.

M. DELBRËL, *Nous autres, gens des rues*, Paris, Seuil, 1966, 336 pp. — *Demain la paroisse*, F. CONNAN et J.-C. BARREAU, Paris, Seuil, 1966,

LIVRES REÇUS

126 pp. — *Diacre dans l'Eglise et le monde d'aujourd'hui (Le)*, en collaboration, coll. « Unam sanctam », Paris, Cerf, 1966, 312 pp.

R. EHRlich, *Rome, adversaire ou partenaire ?* Genève, Labor et Fides, 1966, 312 pp. — *Encyclopédie de la foi*, t. III, *Mal-Puissance*, coll. « Cogitatio fidei », Paris, Cerf, 1966, 558 pp. — EPHREM DE NISIBE, *Commentaire de l'Évangile concordant du diatessaron*, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1966, 438 pp.

F. FAVREAU, *L'Eglise à l'écoute du monde*, coll. « Ecole de la foi », Paris, Fayard-Mame, 1966, 172 pp. — *Foi et tâches humaines*, supplément à « Vers la vie nouvelle », 104 pp. — Ch. DE FOUCAULD, *Lettres et carnets*, coll. « Livres de vie », Paris, Seuil, 246 pp. — H. FRIES, *L'Eglise, questions actuelles*, coll. « Lumière de la foi », Paris, Cerf, 1966, 216 pp.

Mgr GARRONE, *Le Concile, orientations*, coll. « Concile et masses », Paris, Ed. Ouvrières, 1966, 200 pp. — R. GUARDINI, *Prière et vérité*, coll. « L'eau vive », Paris, Cerf, 1966, 234 pp.

JEAN CHRYSOSTOME, *La virginité*, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1966, 416 pp. — J. JÉRÉMIAS, *Le message central du Nouveau Testament*, coll. « Lire la Bible », Paris, Cerf, 1966, 128 pp. — J.-E. KERNS, *Les chrétiens, le mariage et la sexualité*, coll. « Morale et anthropologie », Paris, Cerf, 1966, 380 pp.

Cardinal LAVIGERIE, *Écrits d'Afrique*, coll. « Lettres chrétiennes », Paris, Grasset, 1966, 264 pp. — L. LEAHY, *L'inéluçtable Absolu, comment poser le problème de Dieu*, coll. « Essais pour notre temps », Paris, Desclée de Brouwer, Paris, 1965, 174 pp. — J. LECLERCQ, *Chances de la spiritualité occidentale*, coll. « Lumière de la foi », Paris, Cerf, 1966, 384 pp. — *Livre de l'unité (Le)*, Paris, Cerf, 1967, 144 pp.

A. MARÉCHAL, *De mes peurs à ma personnalité*, coll. « Mondes intérieurs », Paris, Centurion, 1966, 228 pp. — M. MATTHEI, *Los nucleos comunitarios indigenas en la cristianizacion de hispano-america*, coll. « Anales de la Facultad de teologia », Ed. Universidad catolica, Santiago de Chile, 22 pp. — J. MEDINA, *Hacia un conocimiento mas profundo de la Iglesia*, id., 16 pp. — MELITON DE SARDES, *Sur la Pâque*, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1966, 276 pp. — A. MERLAUD, *Réalités humaines et éducation chrétienne*, coll. « Ensemble vers le Seigneur », Bruxelles, Lumen vitae, 100 pp. — R. MING, *L'enfer des innocents*, coll. « Le poids du jour », Paris, Centurion, 1966, 208 pp. — *Mythe et foi* en collaboration, Paris, Aubier, 1966, 586 pp.

LIVRES REÇUS

PHILON D'ALEXANDRIE, *Quis rerum divinarum Heres sit*, Paris, Cerf, 1966, 340 pp. — B. POSCHMANN, *Pénitence et onction des malades*, coll. « Histoire des dogmes », Paris, Cerf, 1966, 232 pp.

K. RAHNER, *L'homme au miroir de l'année chrétienne*, Paris, Mame, 1966, 252 pp. et *Sur le sacerdoce*, Paris, Ed. de l'Epi, 1966, 48 pp. — A. RÉTIF, *Un nouvel avenir pour les missions*, coll. « L'Eglise en son temps », Paris, Centurion, 1966, 182 pp. — J. A. T. ROBINSON, *Le corps*, coll. « Parole et Tradition », Lyon, Ed. du Chalet, 1966, 144 pp. — *Romano Guardini* par H. ENGELMANN et F. FERRIER, *Le Dieu vivant et l'existence chrétienne*, coll. « Théologiens et spirituels contemporains », Paris, Fleurus, 1966, 164 pp.

Mgr SARTRE, *Jacques Berthieu, s. j., premier martyr de l'île Rouge*, Toulouse, Ed. Prière et vie, 1965, 198 pp. — M. SAUVÈTRE, *Voies nouvelles pour la catéchèse des grands adolescents*, coll. « Perspectives catéchétiques », Paris, Ligel, 1966, 104 pp. — E. SCHILLEBEECKX, *Le mariage*, coll. « Cogitatio fidei », Paris, Cerf, 1966, 356 pp. — H. SCHUEMANN, *Le récit de la dernière cène*, coll. « Lumières bibliques », Xavier Mappus, Lyon, 1966, 96 pp. — R. SCHUTZ, *Unanimité dans le pluralisme*, Presses de Taizé, 1966, 142 pp. — SIMÉON, LE NOUVEAU THÉOLOGICIEN, *Traité théologiques et éthiques*, coll. « Sources chrétiennes », Paris, Cerf, 1966, 444 pp. — J.-F. SIX, *Charles de Foucauld, aujourd'hui*, coll. « Jesus Caritas », Paris, Seuil, 1966, 126 pp. — A. STAWROWSKY, *Essai de théologie irénique*, Paris, Sedim, 1966, 272 pp.

J. TOULAT, *Français d'aujourd'hui en Afrique Noire*, Paris, librairie académique Perrin, 1966, 306 pp. — G. B. TRACELLA, *Le missionnieri oggi*, coll. « Universale studium », Rome, Ed. Studium, 1966, 270 pp.

M. VAN CASTER, *Catéchèse et dialogue*, coll. « Perspectives en catéchèse », Bruxelles, Lumen Vitae, 1966, 200 pp. — *Vatican II, La constitution dogmatique sur l'Eglise*, t. I, II, III et *La liberté religieuse*, coll. « Unam sanctam », Paris, Cerf, 1966, 1442 et 388 pp. — E. VIGANO, *Fundamentos teologicos de la declaracion conciliar « Gravissimum educationis momentum »*, coll. « Anales de la Facultad de teologia », Santiago de Chili, Ed. Universidad catolica, 1966, 24 pp.

G. P. WIDMER, *L'Evangile et l'athée*, Genève, Labor et Fides, 1965, 164 pp.

Le gérant :

A.-M. HENRY, 29, boulevard Latour-Mauhourg, Paris-7^e.

Imprimerie AUBIN, 86-LIGUGÉ.

D. L., 3-1967. — Imprimeur, n° 4154. — Imprimé en France.

aux éditions du cerf



J.-M. POHIER, o. p.

PSYCHOLOGIE ET THÉOLOGIE

Les sciences de l'homme obligent la foi à s'interroger sur elle-même. Ce qui est essentiel, c'est que ces nouvelles disciplines peuvent permettre à la foi de se mieux connaître. C'est tout le propos de l'auteur qui, théologien et spécialisé en psychologie et psychanalyse, montre dans cet ouvrage comment certaines données de la psychologie de l'intelligence et de la psychanalyse peuvent contribuer à une meilleure intelligence de la foi ; qu'il s'agisse de la connaissance de Dieu, de la compréhension de sa Parole ou de notre langage sur Dieu. Bien d'autres réalités de la vie chrétienne reçoivent un éclairage nouveau : ainsi le salut et le péché, la prière et les sacrements. Ce livre intègre un domaine important de la science moderne dans le savoir théologique et éclaire la situation de l'homme vis-à-vis de Dieu.

Collection « *Cogitatio fidei* », n° 25. 400 p., 28,50 F + t.l.



THÉOLOGIE D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

Que se serait-il passé si, aux X^e et XI^e siècles, le magistère et les théologiens s'étaient préoccupés, non de détails vestimentaires ni des différentes façons de sonner les cloches, mais d'une intelligence réelle de ce qu'est l'Eglise ? En fait, il y eut le schisme de 1054...

Comment l'histoire se serait-elle modifiée si, au Moyen Age finissant, conciles et synodes s'étaient attachés, non à déterminer la longueur de la chape des chanoines, mais à chercher une réponse aux exigences d'une réforme véritable et aux aspirations à un retour à l'Évangile ? Il est permis de penser que la Réforme se serait passée à l'intérieur de l'Eglise... Il est vrai que l'Eglise « possède » la vérité. Encore celle-ci doit-elle être constamment ré-interprétée, eu égard aux besoins et aux attentes d'un monde qui change. C'est là une des tâches majeures de l'Eglise, à l'exemple du propriétaire dont parle l'Évangile, et qui « tire de son trésor du vieux et du neuf ».

Conscients de cette responsabilité, des théologiens, catholiques et non catholiques, se sont réunis à Chicago, l'an dernier, pour y définir les principaux problèmes théologiques que l'Eglise doit affronter aujourd'hui.

Sommaire :

H. de LUBAC, Une double tâche proposée au théologien par « Gaudium et Spes ».

J. DANIELOU, Christianisme et religions non chrétiennes.

Y. CONGAR, Religion et institution.

K. RAHNER, Théologie et anthropologie.

E. SCHILLEBEECKX, Intelligence de la foi et interprétation de soi.

J.-B. METZ, L'Eglise et le monde.

C. DAVIS, Intelligence de la Présence réelle.

A. SCHEMANN, Liberté dans l'Eglise.

G.-A. LINDBECK, Le cadre du désaccord catholique-protestant.

J. SITTLER, Le problème majeur de la théologie protestante.



J. JOLIF, o.p.

COMPRENDRE L'HOMME

Tome I. Introduction à une anthropologie philosophique

L'homme est aujourd'hui au centre des préoccupations théologiques et philosophiques, soit qu'on veuille voir, dans l'anthropologie, le modèle achevé de toute connaissance, soit qu'on proclame que l'homme, après Dieu, est mort.

L'Introduction à une anthropologie philosophique veut accomplir, aussi rigoureusement que possible, les premiers pas dans une réflexion sur l'homme.

L'auteur montre en premier lieu que l'anthropologie est liée indissolublement au projet philosophique, en ce sens que la compréhension de l'homme est le lieu en lequel doit se situer la pensée pour naître et se développer de façon cohérente. Une phénoménologie de la philosophie fait apparaître, tout au long de l'histoire, dans le dynamisme de tous les systèmes, un effort de réflexion pour découvrir l'essence humaine et trouver en elle son principe.

L'accomplissement de cette démarche est aujourd'hui d'autant plus nécessaire que, seule, une philosophie anthropologique permettra de légitimer, situer et unifier réellement nos connaissances sur l'homme, qui se multiplient de jour en jour, mais qui demeurent dangereusement disparates.

L'auteur s'attache ensuite à définir les catégories de l'anthropologie philosophique, c'est-à-dire la structure formelle à laquelle devra se plier toute réflexion pour se ressaisir de son objet. La catégorie fondamentale est la Dialectique. Celle-ci se trouve ici interprétée comme synthèse de quatre catégories plus élémentaires : Totalité, Altérité, Différenciation et Métaphysique.

Cette analyse abstraite est d'une importance décisive : elle permet de construire l'outil indispensable pour la compréhension de l'expérience humaine. Dans le processus d'ensemble de la connaissance, l'élaboration catégoriale qui est ici menée à bien conditionne toutes les recherches ultérieures.

314 p., 21 F + t. l.

En préparation :

COMPRENDRE L'HOMME. T. II. Dialectique, Structure, Histoire.



Collection « *Lumière de la foi* », n° 29

L. COGNET

INTRODUCTION A LA VIE CHRÉTIENNE

Tome I

Les problèmes de la spiritualité

La vie spirituelle consiste à vivre une relation personnelle avec Dieu. Comment envisager cette relation ? Comment s'établit-elle ? La tradition des Pères, l'enseignement des grands spirituels en témoignent : c'est de la vie du Christ que la vie du chrétien tire son origine et sa réalité. Elle seule permet de situer à leur vrai niveau les grands problèmes classiques de la vie chrétienne. Quelles sont les étapes de la vie spirituelle ? Tous sont-ils appelés à la vie mystique ? Quel est le rôle du péché ? Faut-il assumer ou refuser le monde ? Si tout chrétien est appelé à nourrir sa vie spirituelle comme on nourrit son corps, il ne peut éviter d'en connaître les lois.

192 p., 12 F + t. l.



Tome II

L'ascèse chrétienne

L'idée d'ascèse, au sens d'effort supposant une souffrance, est aussi ancienne que la conscience religieuse. Pour le chrétien, l'ascèse est dans son essence une volonté de se conformer à la vie que le Christ a choisi de vivre ; sa vie d'« anéantissement », orientée vers la mort. L'ascèse chrétienne est configuration à la mort du Christ ; non plus exercice, mais fruit et manifestation d'amour. Cet amour se réalise-t-il dans le refus ou dans l'assomption du monde ? Quel rapport mettre entre ascèse et vie mystique ?

184 p., 12 F + t. l.

Tome III

La prière du chrétien

Toutes les religions connaissent la prière. L'Incarnation, centre dans l'histoire de l'attitude religieuse, lui confère une signification jusque-là insoupçonnée : désormais, toute prière est continuation, consciente ou non, de la prière unique du Christ et expression de la relation filiale qui relie l'homme à son Dieu. Prière de demande, d'adoration, d'union : le Christ les a pratiquées, et l'Eglise à sa suite. Théologiens et spirituels ont développé, au cours des temps, plusieurs formes de prière, qui ne s'excluent pas, car elles sont toutes inspirées par la conviction de saint Augustin : « Tu nous as faits pour toi. »

192 p., 12 F + t. l.

Ces trois volumes reprennent la matière des cours professés de 1962 à 1965 à l'Institut catholique de Paris, dans le cadre de l'Institut d'Etudes spirituelles. L'abbé Cognet, spécialiste de l'histoire de la spiritualité, initie le lecteur aux problèmes fondamentaux de la spiritualité chrétienne. Il a tenu compte d'une manière aussi approfondie que possible de l'état actuel des questions. A une époque de recherches nécessaires et de mises en question inévitables, cette récapitulation de tout un secteur de la vie de l'Eglise s'impose.



Collection « *Unam Sanctam* »

Série « *VATICAN II — Textes et commentaires des Décrets conciliaires* », n° 64

POINTS DE VUE DE THÉOLOGIENS PROTESTANTS

sous la direction de H. ROUX

On peut s'étonner de ce qu'un livre écrit par des théologiens protestants ait trouvé sa place dans la série Vatican II. C'est oublier le rôle considérable que les observateurs ont joué lors du Concile. Leur présence a laissé dans les textes des traces réelles. Et puis, l'on peut affirmer que Vatican II représente une sorte de bien commun à tous les chrétiens. En effet, ses textes sont étudiés dans nombre de sessions et de cercles d'études, œcuméniques ou non. Dès lors, ce n'est pas un simple geste de courtoisie (aussi significatif que celui-ci puisse être par ailleurs) que de donner à des théologiens réformés l'occasion de communiquer ici leurs réflexions, leurs remarques et leurs réactions ; c'est pour les catholiques une nécessité d'étudier les textes conciliaires sous un éclairage qui n'est pas habituellement le leur. Bien des expressions, et, plus subtilement, bien des manières de penser et de concevoir les choses leur paraissent jusque-là indiscutables et, pour tout dire, normales ; il leur sera salutaire de considérer les mêmes réalités avec les yeux d'autrui. L'avantage en sera certain, tant pour mieux connaître la tradition évangélique des frères séparés que pour mieux apprécier et interpréter le patrimoine commun.

Au sommaire :

Préface du cardinal J.-M. MARTIN.

Note préliminaire de H. ROUX.

La Constitution dogmatique « *Lumen gentium* », par J. BOSCH.

La Constitution dogmatique sur la Révélation divine et la controverse entre catholiques et protestants, par M. FERRIER-WELTI.

La Constitution sur la Liturgie, par P. ROMANE-MUSCULUS.

Le Décret sur l'Œcuménisme « *Unitatis redintegratio* », par H. ROUX.

Le Décret sur l'Activité missionnaire de l'Eglise, par A. ROUX.

La Déclaration sur la liberté religieuse, par L. JOUBERT et A. FINET.

La Déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes, par F. LOVSKY.

La Constitution pastorale « *Gaudium et Spes* ». Première partie, par H. BRUSTON. Deuxième partie, ch. 1^{er}, par G. RICHARD-MOLARD.

Deuxième partie, ch. II, par P. BURGELIN. Les trois derniers chapitres, par G. CASALIS.

272 p., 22,50 F + t. l.

Collection « *Unam Sanctam* »
Série « *VATICAN II — Textes et commentaires
des Décrets conciliaires* », n° 65 a.



L'ÉGLISE DANS LE MONDE DE CE TEMPS

La Constitution pastorale « *Gaudium et Spes* »

Ouvrage collectif publié sous la direction
d'Y. CONGAR et de M. PEUCHMAURD, o.p.

Tome I.

Texte latin et traduction française officielle de l'épiscopat
français. Histoire de la Constitution par Mgr Ph. DELHAYE.

Le « Schéma XIII » est, avec la Constitution « *Lumen Gentium* », le texte le plus important et le plus nouveau du Concile Vatican II. Voilà qui justifie l'importance donnée à sa présentation dans la série « *Vatican II. Textes et commentaires des Décrets conciliaires* ».

Ce premier tome contient le texte latin et la traduction française de la Constitution conciliaire et une *Histoire des textes de la Constitution pastorale* par Mgr Ph. DELHAYE. Le texte finalement voté a été précédé de plusieurs projets, élaborés par les diverses commissions et sous-commissions auxquelles avaient été confiée cette tâche de pionnier : préciser les rapports de l'Église et du monde ou plutôt la situation de l'Église dans le monde. Mgr DELHAYE, professeur à l'Université de Louvain, participa aux travaux du Schéma XIII, spécialement pour le chapitre sur le mariage et la famille. Dans ce volume, il analyse en détail les différents projets (Texte de Malines, Texte de Zurich, Texte d'Arriccia) et retrace leurs orientations majeures contestées ou acceptées finalement par le vote des Pères conciliaires.

Cette étude prépare à la compréhension de la Constitution « *Gaudium et Spes* » dont deux autres volumes feront une présentation détaillée, avec la collaboration de Mgr MacGrath, R. Tucci, B. Lambert, F. Houtart, M.-D. Chenu, J. Mouroux, Mgr P. Hauptmann, G. Thils, Y. Congar, A. Dondeyne, J.-Y. Calvez, D. Dubarle, J. Grootaers, F. et G. de Baecque, R. Goldie, H. Roux, N. Struve, G. Mury, F. Jeanson, Mgr Ch. Moeller, F. Perroux.

288 p., 24 F + t.l.



Collection « *Lex Orandi* », n^{os} 41 et 42

C. VAGAGGINI, o.s.b.

LE CANON DE LA MESSE ET LA RÉFORME LITURGIQUE

Traduit de l'italien par A.-M. ROGUET et Ph. ROUILLARD

Dom Vagaggini, déjà connu du public français pour sa magistrale *Initiation théologique à la liturgie*, étudie dans ce livre le problème du Canon de la messe romaine en relation avec la réforme liturgique dont les grandes lignes ont été fixées par le second concile du Vatican.

Quoi qu'il en soit de la réforme liturgique, la richesse des nombreux documents cités ici (en traduction française) et de leur commentaire font de cet ouvrage un livre de base pour toute étude sérieuse du Canon de la messe romaine et même des anaphores orientales, aussi bien que pour une théologie de la liturgie eucharistique.

200 p., 18,30 F + t.l.

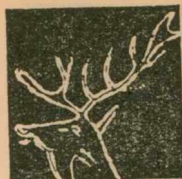
P. VERBRAKEN, o. s. b.

ORAISONS SUR LES CENT CINQUANTE PSAUMES

Dans les assemblées de prière des premiers siècles chrétiens, le président concluait le chant de chaque psaume par une « collecte », qui résumait la prière individuelle de tous les membres. Plus de cinq cents de ces oraisons ont été rassemblées dans ce volume, texte latin et traduction française en regard. Elles nous permettent de saisir l'esprit avec lequel nos pères dans la foi priaient Dieu sur les psaumes. A ce titre, il est heureux que ces richesses de la tradition aient été rendues accessibles tant au peuple chrétien qu'aux artisans du renouveau liturgique actuel.

344 p., 28,50 F + t.l.

Collection « *Unam Sanctam* », n° 63



W. H. VAN DE POL

LA COMMUNION ANGLICANE ET L'ŒCUMÉNISME

d'après les documents officiels

Traduit du néerlandais par Dom André RENARD, o. s. b.

Préface de Mgr J. WILLEBRANDS

L'anglicanisme a conscience d'harmoniser de façon vécue la fidélité à l'Eglise ancienne et les exigences de la Réforme. Une étude attentive des rapports adoptés par les conférences de Lambeth découvre, dans l'anglicanisme officiel, son esprit d'ouverture aux autres Eglises. Les négociations entreprises avec des Eglises fort différentes ont permis aux anglicans d'acquérir une expérience étendue des questions à résoudre sur la voie de l'unité.

292 p., 21 F + t. l.

Collection « *Lex orandi* », n° 43

P. SALMON, o. s. b.

L'OFFICE DIVIN AU MOYEN AGE HISTOIRE DE LA FORMATION DU BRÉVIAIRE DU IX^e AU XVI^e SIÈCLE

L'étude d'une soixantaine de manuscrits, pour la plupart inconnus, a permis à l'auteur de retracer avec précision les grandes lignes de l'histoire de la liturgie au Moyen Age en Occident, et d'en montrer la richesse, en même temps que la variété : tout en gardant la structure traditionnelle et la psalmodie de l'ancien office romain, chaque Eglise avait de nombreuses particularités propres.

Dans un volume de dimensions modestes, P. Salmon condense le résultat de ses recherches sur l'histoire du groupement des divers éléments de l'office dans le bréviaire et sur l'évolution de la prière de l'Eglise à une époque particulièrement riche et féconde.

344 pages, 28,50 F + t. l.



Collection « *Cogitatio fidei* », n° 24

R. de VAUX, o.p.

BIBLE ET ORIENT

Ce recueil, dû à l'ancien directeur de l'École biblique de Jérusalem et membre de l'Institut, réunit de nombreux articles dispersés jusqu'ici dans des revues spécialisées et souvent peu accessibles.

Couvrant des domaines aussi divers que la critique du Pentateuque, la théologie de l'Ancien Testament, l'historicité des récits bibliques, la topographie de la Terre Sainte, les institutions anciennes, les découvertes de la mer Morte et l'histoire des religions, ce livre est une véritable mine pour tous ceux qui s'intéressent aux conditions matérielles, culturelles et économiques et au cadre humain des pays où Dieu s'est révélé, pour tous ceux aussi que préoccupent les problèmes de théologie biblique et de critique littéraire.

552 p., 48 F + t.l.

Collection « *Lumière de la foi* », n° 33

TH. MATURA, o.f.m.

CÉLIBAT ET COMMUNAUTÉ

Les fondements évangéliques de la vie religieuse

Le présent livre, après avoir exposé les conceptions courantes et soumis à un examen critique un certain nombre de points : les trois conseils, la signification théologique de la vie religieuse, les divers états dans l'Église, l'apostolat religieux, la diversité de la vie religieuse et les problèmes historiques, s'attache à mettre en lumière la signification positive du célibat consacré. Celui-ci, seul élément évangélique incontestable, apparaît lié, par une nécessité interne, psychologique autant qu'historique et théologique, à la communauté.

128 pages, 7,50 F + t.l.

ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR



96. LITURGIE DES DÉFUNTS

Dans la paix du Seigneur

Au sommaire :

- A. BARUCQ. La gloire des justes (Sg 3, 1-9).
C. GHIDELLI. Notre résurrection dans le Christ (1 Co 15, 12-22).
W. TRILLING. La promesse de Jésus au bon larron (Lc 23, 33-43).
F. SMYTH-FLORENTIN. Jésus veut associer ses disciples à son amour (Jn 17, 24-26).
R. POELMAN. Mort, où est ta victoire ?
Ph. ROUILLARD. Le chrétien devant la mort d'après les Pères.
J.-M. DELACROIX. La mort et l'existence chrétienne.
L. HEUSCHEN. Le rôle du prêtre dans les célébrations qui entourent la mort.

97. LES NOCES CHRÉTIENNES

Un mystère de grande portée

Au sommaire :

- J. HUARD. Dieu bénit l'homme et la femme (Etude liturgique).
J. PIERRON. Comme le Christ a aimé l'Eglise (Ep 5, 22-33).
J. DUPONT. « Ce que Dieu a uni » (Mt 19, 3-6).
P. GRELOT. Le couple humain dans la Bible.
L. et Gh. VAN CALOEN. Exhortations de saint Jean Chrysostome aux gens mariés.
V. HEYLEN. Les noces chrétiennes (Réflexions doctrinales).
P. de LOCHT. La préparation au mariage.

Chaque volume, 6,60 F + t.l.

Sous presse :

LE LIVRE DES MORTS DES ANCIENS ÉGYPTIENS

Présenté par P. BARGUET

Illustré des dessins des papyrus du Musée du Louvre
relevés par Françoise LE SAOULT

Le Livre des Morts de l'ancienne Egypte est le document religieux le plus complet de l'Antiquité. Or, depuis la traduction de Pierret en 1882, il n'y avait pas eu en français de traduction nouvelle faite par un égyptologue ; le présent ouvrage comble cette lacune et présente, dans sa totalité, ce texte capital, accompagné de ses vignettes.

D'une lecture difficile, le Livre des Morts, le plus ancien livre illustré du monde, développe le thème de la divinisation du mort, de sa transfiguration en soleil rayonnant. S'identifiant au Dieu Rê, le mort quitte sa tombe à l'aube, les forces des ténèbres ayant été vaincues ; il retrouve l'usage de ses sens et tous ses pouvoirs, revêt les différentes formes du soleil, puis, en fin de journée, redescend dans le monde souterrain, se retrouvant ainsi au temps de ses funérailles et subissant alors le jugement osirien, semblable au jugement qu'il avait effectivement affronté sur terre avant d'être déclaré digne de recevoir la sépulture rituelle. De ce fait, le mort jouissait continuellement du rayonnement solaire, aussi bien dans sa « sortie au jour » que pendant la nuit, dans sa tombe, le soleil parcourant alors le monde souterrain.

La valeur religieuse du Livre, qui développe longuement des thèmes de cosmogonie, se double souvent d'une haute poésie ; mais il convient d'abord de faire abstraction d'une forme parfois étrange, pour apprécier pleinement le sentiment religieux qui animait un des peuples les plus remarquables de l'Antiquité.

Relié, 312 pages, 58,20 F + t. l.

Prochains titres

- Le Code d'Hammurabi, par M. G. DOSSIN.
- Les Lois assyriennes, par M. G. CARDASCIA.

aux éditions



Alors que des ouvrages d'histoire et d'histoire de l'art ont révélé au public de langue française les grandes civilisations du Proche-Orient, leurs œuvres littéraires demeurent pour la plus grande partie inaccessibles. C'est la raison pour laquelle les Editions du Cerf ont mis en chantier une nouvelle collection, dont l'objet est de mettre à la disposition du public cultivé, en traduction française, avec introduction et notes, les textes intégraux des œuvres les plus significatives des littératures akkadienne, araméenne, égyptienne, hittite, ougaritique, phénicienne, sumérienne, sud-arabique, etc.

Cette collection ne se limitera pas aux textes proprement littéraires, mais s'ouvrira à tous les documents susceptibles de contribuer à la connaissance de ces anciennes civilisations : textes religieux, poétiques, historiques, juridiques, économiques.

Ces ouvrages s'adressent aux orientalistes, mais aussi particulièrement aux biblistes et à quiconque désire connaître les civilisations anciennes.

paraître :

- **Inscriptions royales de Sumer et d'Akkad,**
par J. R. RUPPER et E. SOLLBERGER.

PAROLE

et



MISSION

la collection

PAROLE

● *Série « Théologie »*

A.-M. HENRY : Esquisse d'une théologie de la mission.

H. NYS : Le salut sans l'Évangile.

J. DOURNES : Le Père m'a envoyé.

J. LOEW et G.-M. COTTIER : Dynamisme de la foi.

Mgr VEUILLLOT, A.-M. HENRY, E. BORNE, F. HERR,
P.-A. LIÉGÉ : L'athéisme, tentation du monde, réveil des
chrétiens.

A.-M. HENRY et l'équipe de *Parole et Mission* : L'annonce
de l'Évangile aujourd'hui.

● *Série « Histoire »*

A. TURCK : Évangélisation et catéchèse aux deux pre-
miers siècles de l'Église.

L. PEROUAS : Grignon de Montfort : Les pauvres et les
missions.

Monseigneur de Marion Brésillac.

● *Témoignages*

G. de HUECK : Lettres à mon évêque.

S. de BEAURECUEIL : Nous avons partagé le pain et le sel.

● *Rencontre des religions*

J. JOMIER : Introduction à l'Islam actuel.

J. JOMIER : Bible et Coran.

MISSION

PAROLE

et



MISSION

Les derniers titres

- *Pour lire « Populorum progressio ».*

Le tiers monde, l'Occident et l'Eglise

par B. ATANGANA, G. de BERNIS, F. COMPARATO,
J. FRISQUE, F. HOUTART, P. JUDET, V. KIBA, G. MA-
THIEU, R. de MONTVALLON, Nguyen MANH-HA,
Mgr L. NAGAE.

Préface de H. BARTOLI, professeur à la faculté de Droit et de
Sciences économiques de Paris.

- *Un problème actuel.*

Ils demandent le baptême pour leur enfant.

par P. GERBÉ, E. MARCUS, J. POTEL, J. RÉMOND, R. SA-
LAÛN et un groupe de prêtres de la Mission de France.

- *Pastorale aujourd'hui*

H. Le SOURD, A. LIÉGÉ : **Croyants et incroyants d'au-
jourd'hui. Renouvellement de la catéchèse.**

Ch. ROUSSEAU, L. TAVERDET, A.-M. HENRY, etc. : **L'Évangile
aux ruraux.**



Collection « Histoire des dogmes ».

J. BEUMER, s. j.

LA TRADITION ORALE

Traduit de l'allemand, par P. ROCHE et P. MARAVAL

Comment la théologie a-t-elle compris la Tradition ? L'auteur répond à cette question en menant son enquête dans toutes les périodes importantes de l'histoire des dogmes. La doctrine telle qu'elle se dégage de l'Écriture, les Pères, le développement de la notion de Tradition qui se fait durant la préscolastique, la haute scolastique et le XV^e siècle ; Trente, la théologie de controverse post-tridentine, le XIX^e siècle et la problématique moderne, où les catholiques redécouvrent l'importance de l'Écriture et les protestants celle de la Tradition.

240 p., 19,80 F + t. l.

Somme théologique

SAINT THOMAS D'AQUIN

L'EXTRÊME ONCTION (Suppl., Q. 29-33)

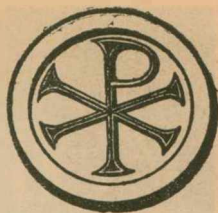
Traduction française, notes et appendices par H.-D. GARDEIL, o. p.

Pourquoi ce titre ? Il est vrai que Vatican II préfère parler d' « onction des malades » ; mais il eût été contre-indiqué de modifier un vocabulaire qui fait corps avec la doctrine de saint Thomas, qui considère ce sacrement comme une préparation directe à la mort.

La remarque qui vient d'être faite nous met d'emblée en présence des difficultés de la théologie de ce sacrement. Sa pratique et sa doctrine ont connu bien des diversités dans l'histoire de l'Église latine. Dans les recherches actuelles, il est bon de connaître la pensée du Docteur universel. Le P. Gardeil donne dans ce volume, outre le texte et une traduction, de nombreuses notes explicatives, doctrinales et bibliographiques.

180 p., 8,10 F + t. l.

Collection
SOURCES CHRÉTIENNES



128. ROMANOS LE MÉLODE

HYMNES

T. IV

Texte critique, traduction et notes de J. GROSDIDIER DE MATONS, agrégé de l'Université. Ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S.

Ce volume IV continue la série du Nouveau Testament : il nous apporte quatorze *Hymnes* qui se situent entre les Rameaux et la Pentecôte et dont quelques-uns figurent parmi les plus beaux que l'hymnographe a écrits. Textes intéressants pour la liturgie, la catéchèse, l'histoire de l'exégèse et celle de la spiritualité orientale.

604 p., 63 F + t.l.

Collection « L'eau vive »

ROMANO GUARDINI

L'ÉGLISE DU SEIGNEUR

Méditations sur sa mission

Traduit de l'allemand par Jeanne ANCELET-HUSTACHE

La grande espérance éveillée par Vatican II, qui répond aux aspirations des mouvements de jeunesse dont il fut autrefois l'animateur, a inspiré à Guardini ces pages dédiées à la mémoire de Jean XXIII. Il ne veut pas donner une définition théologique de l'Eglise, mais, de méditation en méditation, montrer avec toujours plus d'exactitude son caractère et sa mission.

120 p., 7,50 F + t.l.

FOI VIVANTE

Viennent de paraître

- ● ● 43 L. J. LEBRET
APPELS AU SEIGNEUR
- ● 44 H. CAFFAREL, A.-M. CARRÉ, A.-M. ROGUET,
L. LOCHET
L'AMOUR PLUS FORT QUE LA MORT
- 45 H. BOUILLARD
**CONNAISSANCE DE DIEU. FOI CHRÉTIENNE
ET THÉOLOGIE NATURELLE**
- 46 G. ROTUREAU
AMOUR DE DIEU, AMOUR DES HOMMES
- 47 A. FEUILLET
LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE
- 48 C.-S. LEWIS
TACTIQUE DU DIABLE
- ● 49 F. PASTORELLI
SERVITUDE ET GRANDEUR DE LA MALADIE
- ● ● 50 BERNARD BRO (inédit)
**FAUT-IL ENCORE PRATIQUER ? L'HOMME
ET LES SACREMENTS**

ÉDITIONS AUBIER - ÉDITIONS DU CERF -
ÉDITIONS DESCLEE DE BROUWER - ÉDITIONS OUVRIÈRES

● le volume simple : 3,60 F ● ● le volume double 4,80 F ● ● ● le volume triple : 6,00 F

FOI VIVANTE

BERNARD BRO, o. p.

FAUT-IL ENCORE PRATIQUER ? L'HOMME ET LES SACREMENTS

On réforme la liturgie, on change la pratique, on veut nous faire sortir de la routine, on s'efforce de nous intéresser : mais, au fond, de quoi s'agit-il ?

Il y a ceux qui voient dans les sacrements des tranquillisants ; ceux qui y voient des obstacles entre Dieu et l'homme ; ceux, enfin, qui les estiment en porte à faux par rapport à la mentalité et aux habitudes contemporaines.

Pourquoi donc y a-t-il des sacrements ?

Comme il l'avait déjà fait à propos de la prière, le P. Bro part, une fois de plus, non de l'homme tel qu'il se croit, mais tel qu'il est : inachevé, ne pouvant se définir par rapport à lui-même. Il existe une harmonie, une « complicité », entre les sacrements et cet homme-là : c'est de cet homme-là que Jésus-Christ, crucifié et ressuscité, a pris la condition, pour la purifier et en faire la condition de l'homme nouveau.

Loin d'être des procédés, des actes plus ou moins magiques, les sacrements révèlent peu à peu l'homme tel qu'il est ; ils apparaissent comme les meilleurs moments, les expressions les plus authentiques de l'existence humaine, dont ils signifient le fondement.

Explication sur les sacrements ? Ce livre contient plus et mieux ; à une époque de réformes et d'hésitations, d'essais et d'erreurs, il montre que vivre les sacrements, c'est s'assimiler Dieu et ainsi devenir homme.

● ● ● vol. triple, 6,60 F + t. l.

Du même auteur : Apprendre à prier (63^e mille)

LA BIBLE POUR LES JEUNES



Vient de paraître :

II. La nouvelle Alliance

Déjà paru :

I. L'ancienne Alliance

retenu dans la « Sélection des 50 livres de
l'année 1966 »

Chaque volume, 21,5 × 27, 126 pages
illustrées en couleurs, couverture
reliée plastifiée 19,80 F + t. l

Collection « 7° Art », n° 43

HENRI AGEL

LES GRANDS CINÉASTES QUE JE PROPOSE

Edition refondue et complétée

De cet ouvrage a paru une première édition voici une dizaine d'années. Le volume que nous proposons aujourd'hui a été *entièrement remanié* par l'auteur en fonction de l'actualité cinématographique de ces dernières années.

Au sommaire : Louis Lumière / Georges Méliès / Louis Feuillade / Thomas Ince / Mack Sennett / Victor Sjöström / Charles S. Chaplin / Buster Keaton / Erich von Stroheim / Robert Flaherty / Fritz Lang / Carl T. Dreyer / King Vidor / Jean Renoir / Alfred Hitchcock / Alexandre Dovjenko / Mark Donskoï / Kenji Mizoguchi / Luis Bunuel / Roberto Rossellini / Robert Bresson / Jacques Tati / Georges Franju, etc.

240 pages et 16 pages d'illustration, 15,60 F + t. l.

aux éditions du Cerf

aggiornamento missionnaire

KARL RAHNER, *Principes de la base de la Mission d'aujourd'hui* ;
M. QUÉGUINER, *Rénovation et adaptation des instituts missionnaires* ;
J. DOURNES, *Sortie pour une Mission sans bornes* ;
E. HILLMAN, *Priorités missionnaires* ; J. VANDRISSE, *Un institut missionnaire s'interroge* ;
J. LOEW et R. VOILLAUME, *Où sont aujourd'hui les plus abandonnés ?* S. de BEAURECUEIL, *Regards missionnaires sur Abraham* ;
A. BOUCHARD, *Les missionnaires de l'avenir* ; 20 interviews des collaboratrices de *Femmes et Mission* sur les Réformes à promouvoir pour la mise à jour de la vocation missionnaire féminine ; etc.

Spiritus

numéro double, franco 10 F
40, rue La Fontaine, Paris-16^e
C.C.P. Paris 16.507.10

*Publiée sous le patronage
de la Commission nationale de l'Enseignement religieux
avec le concours
de l'Institut supérieur de Pastorale catéchétique de Paris*

CATÉCHÈSE

revue trimestrielle de pastorale catéchétique

fait paraître, dans le n° 28 de juillet 1967, sur le thème :

L'ANNONCE DU SALUT

des articles de :

Lucien GUISSARD : La littérature et le salut — Marcelle de MONTAIGNE : La découverte d'un besoin de salut dans l'amour conjugal — André LIÉCÉ : Salut humain, salut païen, salut chrétien — D. E. R. QUIMPER : Le salut en Jésus-Christ — Léon GANNAZ : La catéchèse du salut dans le futur catéchisme national — Vincent AYLÉ : La catéchèse du salut proposée aux adolescents — X... : L'incroyance pour ceux qui l'ont adoptée.

Abonnements : France, 17 F — Etranger, 18,50 F
Le numéro, 5 F

C.C.P. : 5903-28 Paris — C.N.E.R., 19, rue de Varenne, Paris-7^e



*Un album présenté
par Fêtes et Saisons*

UN SEUL AMOUR

Choix de lectures pour la célébration du mariage
promulgué par l'Épiscopat français
commenté et illustré sous la responsabilité des
**CENTRES NATIONAUX DE PASTORALE LITURGIQUE
ET DE PASTORALE FAMILIALE**

*Une joyeuse étape de la réforme liturgique : la célébration de
l'amour fait appel aux fiancés eux-mêmes qui choisiront désormais
l'Épître et l'Évangile de leur cérémonie de mariage.*

Un album de 32 pages en couleurs, 1,20 F (prix par quantité)

A REMETTRE A TOUS LES FIANCÉS



La nature même de LA BIBLE ET SON MESSAGE en fait un précieux instrument de bibliothèque.

Nous avons pensé que ce serait un réel service à rendre à beaucoup de lecteurs de la Bible, fidèles, étudiants, séminaristes, prêtres, que de rassembler en volumes la riche documentation offerte par notre revue.

Le premier de ces volumes vient de paraître :

LA GENÈSE

• (N° 1 à 11 de la Bible et son message)

Un album cartonné de 192 pages. 9,90 F + t.l.

FÊTES ET SAISONS

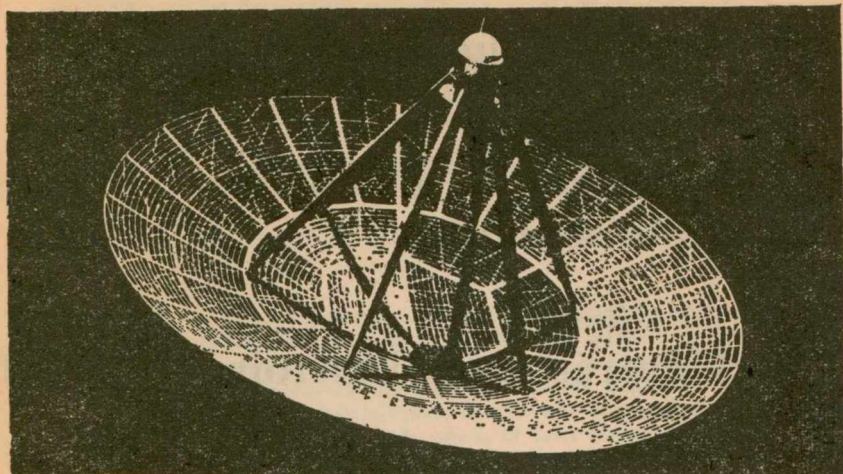
29-31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7'

C.C.P. Paris 6977-01

7-8

JUIL. AOUT 1967

SIGNES DU TEMPS



Editorial : Pour la fraternité.

P. RONDOT : La « Guerre de six jours » n'a rien résolu en Palestine.

P. SABANT : Littérature et vérité au congrès des écrivains soviétiques.

Signes en bref

Lettre des prêtres et pasteurs français aux prêtres et pasteurs des Etats-Unis à propos du Vietnam ; R. PETREMANN : Une politique de l'information économique ; A.-M. MÉTAILLÉ : Régis Debray et les guérillas en Amérique latine ; J. KALIRWAMI : Pour un dialogue réel entre l'Eglise et l'Afrique ; R. ERRERA : Un témoin solitaire.

A.-Z. SERRAND : Structure de la foi.

D. DUBARLE : Psychologie de l'enfant et foi du chrétien.

B. CONNEN : La magistrature s'affronte à son avenir.

Chronique du cinéma

A L'ECOUTE DES SIGNES DU TEMPS

*les éditions du cerf vous proposent
pour lire pendant les vacances*

C. S. LEWIS

Tactique du diable

F. PASTORELLI

**Servitude et grandeur
de la maladie**

J. DANIÉLOU

L'entrée dans l'histoire du salut

B. BRO

**Faut-il encore pratiquer ?
L'homme et les sacrements**

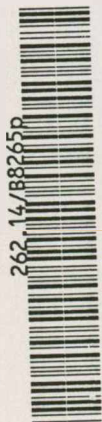
R. MARLÉ

Bultmann et la foi chrétienne

Th. G. CHIFFLOT

Comprendre la Bible

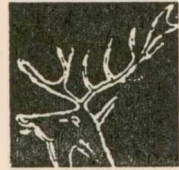
EL COLEGIO DE MEXICO



3 905 0139523 R



Collection « *Cogitatio fidei* »



ENCYCLOPÉDIE DE LA FOI

Tome IV : Rédemption – Virginité

sous la direction de H. FRIES. Préface de Y. CONGAR, o. p.

Voici le quatrième et dernier volume de cette grande entreprise, réalisée grâce au concours d'une centaine de théologiens de plusieurs pays. Outre les articles clés (cf. ci-dessous), on appréciera dans ce volume les différents index : sigles des livres patristiques, des revues et grandes collections, des noms propres, mais aussi, et sans doute plus encore, l'index des références bibliques (près de 100 pages) et l'index analytique qui renvoie d'une manière particulièrement détaillée aux articles figurant dans l'un ou l'autre des quatre volumes. Cet appareil fait de l'*Encyclopédie de la Foi* un ouvrage de références unique et désormais indispensable.

Parmi les articles, citons en particulier : *Réforme* (G. Schwaiger, E. Kinder), *Religion* (H. Fries), *Résurrection de Jésus* (R. Marlé, A. Kolping), *Révélation* (J. R. Geiselmann), *Royaume de Dieu* (P. Hoffmann), *Satan* (F. L. Schierse, J. Michl), *Scolastique* (M.-D. Chenu), *Sexualité* (A. Auer), *Souffrance* (J. Scharbert), *Symbole* (H. R. Schlette), *Tentation* (N. Brox, F. Scholz), *Tradition* (J. R. Geiselmann), *Travail* (M.-D. Chenu), *Vérité* (H. Krings, J. Gnilka) et *Virginité* (A. Auer).

Rappel :

- | | | |
|----------------------------|-------------------------|-----------------|
| T. I (Adam-Eschatologie), | 480 p., | relié : 33,60 F |
| T. II (Espérance-Lumière), | 704 p., broché : 36 F ; | relié : 43,50 F |
| T. III (Mal-Puissance), | 560 p., broché : 36 F ; | relié : 43,50 F |

(+ t.l.)

**L'évangélisation
aujourd'hui**

par F. BRAVO, B. CATAO,
M. FIEVET, A. DANET

L'Islam

par C.-F. MOLLA
et J. JOMIER

Chroniques

